N° 464 — Tome CXXIII 16 Octobre 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, C. B., EDMOND BARTHÈLEMY,
J.-W. BIENSTOCK, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, JULES CHOPIN,
FRANCISCO CONTRERAS, HENRY-D. DAVRAY, LOUIS DUMUR, REMY DE GOURMONT,
ALFRED MACHARD, ALEXANDRE MAVROUDIS, HENRI MAZEL, PAUL MORISSE,
ERNEST RAYNAUD, CARL SIGER, PAUL VALÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 464. — 16 OCTOBRE 1917

Ernest Raynaud	*Baudelaire et Théophile Gautier*	577
Remy de Gourmont	*Trois Essais*	607
Paul Valéry	*Aurore*	623
J.-W. Bienstock	*La Révolution Russe : L'Okhrana*	626
C. B.	*Images du Maroc*	653
Alfred Machard	*Trique, gamin de Paris*, roman (Deuxième partie, III-X ; Troisième partie, I-II)	662

REVUE DE LA QUINZAINE

Edmond Barthélemy	*Histoire*	692
Henri Mazel	*Science sociale*	696
Carl Siger	*Questions coloniales*	701
Jacques Brieu	*Esotérisme et Sciences psychiques*	706
R. de Bury	*Les Journaux*	710
Francisco Contreras	*Lettres hispano-américaines*	713
Divers	*Ouvrages sur la Guerre actuelle*	720
Divers	*A l'Etranger* :	
	Autriche-Hongrie (Jules Chopin)	728
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	733
	Suisse (Louis Dumur)	736
	A travers la Presse (Paul Morisse)	738
Henry-D. Davray	*Variétés : Un peintre inconnu : Matthias Maris*	746
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	751
Mercvre	*Publications récentes*	757
—	*Echos*	758

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BAUDELAIRE ET THÉOPHILE GAUTIER

—

> La Vérité, d'abord !... et qu'ensuite le Bien
> et le Beau s'en tirent comme ils peuvent.
>
> SAINTE-BEUVE.

On s'était habitué, sur la foi de la dédicace des *Fleurs du Mal*, à considérer Baudelaire comme un disciple de Théophile Gautier. Encore que cette attitude de Baudelaire à l'endroit d'un poète si dissemblable ait pu paraître étrange aux esprits réfléchis, force leur était bien de se rendre à l'évidence. Jules Levallois, secrétaire de Sainte-Beuve, qui a connu Baudelaire et qui était informé de ses vrais sentiments, est le premier qui nous ait mis en garde contre la sincérité de son hommage. Le premier, il nous a dit : « Cela fait partie des « salamalecs » de Baudelaire à Gautier. N'en croyez rien. Baudelaire n'a jamais vu chez Gautier qu'un « banal enfileur de mots, sans idées », et du reste il l'a écrit. » Néanmoins, les fervents de Gautier ne jugent pas la caution suffisante. La publication des Lettres et du Journal de Baudelaire n'a pas davantage réussi à les décourager. M. Henry Dérieux, dont on a lu le savant article paru ici même, n'est pas loin de persister dans l'opinion que Baudelaire s'estimait l'obligé de Gautier. Il s'appuie sur ce fait qu'on rencontre, chez Baudelaire, des idées, des termes et des images de Théophile Gautier, preuve qu'il l'avait lu et relu et qu'il s'en était imprégné jusqu'aux moelles. Les rapprochements de M. Henry Dérieux font honneur à sa clairvoyance et j'aurais mauvaise grâce à le chicaner à ce sujet. Je ne veux pas rechercher si ces idées, ces images, ces termes, communs aux deux poètes, ne se trouvent point chez d'autres

lyriques antérieurs ou contemporains. Je ne veux point rechercher si une assimilation aussi naturelle que l'idée de la Mort à l'idée d'une halte, d'un repos sur un lit d'auberge n'ait pas pu leur venir spontanément. Je ne veux point rechercher si l'image de la Mort parée et peinte qui remonte aux jours premiers où l'on s'avisa d'embaumer et de farder les cadavres ; si l'hypothèse de la survie de la sensibilité chez les morts que l'on trouve déjà chez les poètes latins et notamment chez Tibulle ; si le sentiment de la malédiction du poète que l'on trouve chez Vigny, sont choses propres à Gautier. Je veux faire à M. Henry Dérieux la part aussi belle que possible.

Et, d'ailleurs, je reconnais que le mot « tapi » dans l'emploi qu'en fait Baudelaire après Gautier est déjà plus significatif et, bien loin d'ergoter sur la justesse de ces raprochements, je veux proclamer avec lui que Baudelaire abonde en traits puisés chez Gautier. Je ne m'en laisse point impressionner, parce que ces emprunts, fussent-ils voulus (j'en appelle aux lecteurs du *Mercure* qui ont eu les pièces sous les yeux), démontreraient l'écrasante supériorité de Baudelaire qui imite en maître. Ils justifieraient, s'il en était besoin, le vieil adage : « Le Génie assassine ceux qu'il pille. » Evidemment, l'on n'imite que ce que l'on approuve et l'on n'approuve que ce que l'on aime. Pourtant l'admiration paralyse ; l'émotion fait trembler la main. L'expérience établit qu'un écrivain reste toujours inférieur au Maître dont il est effectivement « le plus respectueux et le plus jaloux des disciples ». Ici, au contraire, Baudelaire améliore. Imiter ainsi, c'est créer. Pourquoi Baudelaire se serait-il fait scrupule de prendre un terme à Gautier, lui qui « découvrait une profondeur immense de pensée dans les locutions vulgaires » ? Molière a pris à Saint-Evremont toute une scène des *Femmes Savantes*. Il ne s'estimait pas son inférieur. Le fait par Baudelaire d'emprunter des matériaux à Gautier ne sous-entend pas plus l'idée d'une soumission intellectuelle que le fait d'introduire un débris païen dans l'édification d'une cathédrale ne suffirait à justifier, contre un maçon, l'accusation d'hérésie ; mais il n'y a pas même cela. Je suis persuadé, et M. Dérieux est bien près de le reconnaître avec une bonne foi dont je lui sais gré, qu'il ne s'agit pas ici d'emprunts directs, mais de réminiscences (1). Ces réminiscences s'expli-

(1) Dans une note où il énumère ses plagiats, Baudelaire cite Thomas Gray —

quent quand on songe que Baudelaire avait lu Gautier, tout jeune, sur les bancs du collège. Il y avait, dans les premiers vers de Gautier, pleins d'outrance romantique, assez de cadavres, de squelettes, de têtes coupées, d'apparitions spectrales au clair de lune et de décomposition verdâtre pour impressionner une imagination maladive, l'approvisionner de visions troubles et de cauchemars. On imagine que Baudelaire enfant aimait à se faire peur avec ce livre et à s'y promener comme dans une chambre noire. Il y perfectionnait « l'art cruel qu'un démon lui avait donné en naissant » :

> D'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie.

Relisez ces vers de Gautier :

> Et j'aperçois bientôt, non loin d'un vieux manoir,
> A l'angle d'un taillis, surgir un gibet noir
> Soutenant un pendu : d'effroyables sorcières
> Dansent autour, et moi, de fureurs carnassières
> Agité, je ressens un immense désir
> De broyer sous mes dents sa chair, et de saisir,
> Avec quelque lambeau de sa peau bleue et verte,
> Son cœur démi-pourri dans sa poitrine ouverte...

et dites s'il n'y avait pas là de quoi donner à un enfant une « convulsion nerveuse ». C'est précisément ce que Baudelaire reconnaît y avoir éprouvé ; mais quand il ajoute que cette convulsion nerveuse provenait aussi du sentiment de la touche posée juste, du coup porté droit, je reste sceptique, parce qu'à ce moment son goût n'était pas formé et qu'il lisait ces choses à un âge où le sens critique n'intervient pas encore. A l'âge où il intervient, Baudelaire ne pouvait manquer de reconnaître la défectuosité d'un livre que Théophile Gautier avait improvisé en quelques jours, qu'il n'était pas loin de renier en prétendant qu'il l'avait jeté au feu (après en avoir tiré une seconde édition) et dont il s'excusait en disant qu'il l'avait conçu à un moment où « le siècle était à la Charogne » (Préface de Mlle de Maupin). Baudelaire, en avançant en âge, ne pouvait que se rendre compte que tout cela était factice, médiocre et puéril.

Rien n'était plus contraire au génie de Gautier que ces fantasmagories macabres. Baudelaire n'en dut retenir que l'in-

Edgar Poe — Longfellow — Stace — Virgile — Eschyle. Il n'est pas question de Gautier.

tention et le sous-titre, *Ame et Péché*, impliquant déjà tout son génie futur. Oui, il y a, comme le dit M. Dérieux, dans ces similitudes, moins l'indice d'une imitation directe que « la puissance mnémotechnique de vers lus et relus. Des lambeaux sont restés demeurés adhérents dans la mémoire. Un seul mot émergeant du subconscient en entraîne plusieurs autres, auxquels il fut lié par le rythme et la rime, comme des échos. »

En 1846 (c'est-à-dire à vingt-cinq ans), Baudelaire, revenu de son engouement passager, était en possession d'écrire que Gautier, sans idées, était un « banal enfileur de mots ». Cette opinion n'est pas si déraisonnable. Otez le mot « banal » qui paraît excessif. Remplacez-le par habile ou par telle autre épithète louangeuse et vous aurez l'opinion moyenne que l'on professe, aujourd'hui, à l'endroit de Gautier ; c'est l'opinion tout au moins de ceux qui lisent un poète autrement que pour s'y initier à des secrets de métier. Gautier lui-même ne se donne-t-il pas comme un fin joaillier, un sertisseur de perles, un simple émailleur ?

Mais, objecte M. Dérieux, il y a le Gautier d'*Emaux et Camées*, le Gautier supérieur, à la maîtrise de qui Baudelaire devait rendre hommage. Baudelaire pouvait-il aimer ce Gautier-là? Non !

Entendons-nous. Il ne s'agit pas de mésestimer Gautier (1). Nul plus que moi ne rend justice à son talent. Nul plus que moi n'apprécie le probe artiste qui a su

Réaliser en marbre un rêve de Beauté

(1) Le travers à la mode consiste à ne vouloir louer les uns qu'au détriment des autres. Comme si rien ne pouvait être plus agréable aux écrivains que la dépouille d'un confrère et comme si la férocité de nos mœurs littéraires se continuait au-delà du tombeau, on a vu M. Poizat immoler en sacrifice aux mânes de Baudelaire Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé. Selon M. Poizat, il a suffi à ces derniers de se parer artistement de quelques plumes de l'auteur des *Fleurs du Mal* pour faire figure, à leur tour, de grands poètes. Nous ne pouvons accorder plus de valeur au sentiment qui a dicté ces lignes à M. Poizat qu'à la sûreté de sa documentation. M. Poizat nous dit, en effet, que Baudelaire est né rue d'Hauteville et il s'autorise de ce détail pour rechercher, sous les images de Baudelaire l'empreinte de souvenirs particuliers. « De la rue d'Hauteville, écrit-il, Baudelaire avait dû voir souvent des enterrements devant l'église Saint-Vincent-de-Paul et depuis il ne cessait d'en défiler dans ses rêves » ; et c'est également de ce quartier, nous dit M. Poizat, que Baudelaire a gardé la vision des grands murs nus d'un hôpital blafard. Or, Baudelaire est né rue Hautefeuille, ce qui est bien loin de la rue d'Hauteville, et, quand il est né, l'église Saint-Vincent-de-Paul n'existait pas. Les fondations n'ont été posées qu'en 1826, Baudelaire est né en 1821 et l'église n'a été ouverte au culte qu'en 1845. A cette date, Baudelaire avait 24 ans. Ses impressions d'enfance étaient depuis longtemps fixées.

Il en est de même de M. Henri Welschinger, de l'Institut, qui dans la *Libre Parole* (15 septembre 1917), nous parle d'une visite académique de Baudelaire à

et qui a proclamé, avant Renan, qu'à côté du Parthénon, tout lui semblait barbare et grossier. Gautier a son lustre, sa nécessité, sa doctrine. Mais pour juger sainement des poètes, il faut les considérer à leur place, isolément. Ainsi en est-il des sons et des couleurs. Deux notes justes rassemblées peuvent créer une dissonance. Une couleur franche s'altère au voisinage d'une autre. Il y a des états d'âme inconciliables. On ne se sent point d'humeur à goûter Anacréon quand les nerfs vibrent encore du fracas d'Eschyle. L'Arioste a son agrément. Il s'évanouit à la lueur du Dante.

Or je n'hésite pas à prétendre que Baudelaire et Gautier n'ont jamais pu, dans de si étroites limites que ce soit, sympathiser. Toutes leurs qualités sont réfractaires. Ces deux génies s'excluent comme l'eau et le feu.

Baudelaire vient de la Bible en passant par le Dante. Gautier vient d'Hésiode en passant par André Chénier.

Physiquement et moralement ils sont aux antipodes. Ils ne sont pas de la même race.

Considérez par exemple le portrait de Baudelaire (édition Calmann-Lévy) et le portrait de Gautier (édition Charpentier) et dites si tout, dans ces deux physionomies, ne hurle pas d'opposition. Le front de l'un est dévasté par l'ouragan de la pensée ; le front de l'autre s'orne d'une abondante chevelure bouclée dont on sent que la racine plonge dans un monde d'idées sereines. Le regard de l'un obsède et opprime jusqu'à l'angoisse ; celui de l'autre se voile d'une féline et voluptueuse langueur. Gautier respire une sorte de tranquillité rayonnante et olympienne. On sent que la fatalité féroce et saturnienne s'est acharnée sur Baudelaire.

Gautier se montre satisfait de lui-même. Il se plaît à dire : « Je suis très fort. J'amène 500 au dynamomètre. » Il est si fier de sa beauté qu'un jour il s'offre à remplacer le modèle et pose nu dans l'atelier Charlet. Baudelaire se plaint de malaises perpétuels, de vertiges, du délabrement de son estomac. Il tient debout, à peine. Il a des crises. Il lui arrive de tomber en entraînant la table sur laquelle il s'appuie. Il est dans un

Casimir Delavigne et nous relate les propos qui y furent tenus, sans réfléchir qu'à l'époque où Baudelaire fit acte de candidat, Casimir Delavigne était mort depuis huit ans (1843).

état de santé qui « lui casse la volonté ». Il ne peut contempler son corps sans dégoût.

Gautier compose en se jouant. Il nous le dit :

Je fais des métaphores qui se suivent. Je ne cherche pas le mieux Les mots me viennent d'eux-mêmes. Je lance mes phrases au hasard sans m'en préoccuper outre mesure, sûr qu'elles retomberont toujours sur leurs pattes.

Baudelaire se ronge et se travaille pour accoucher du moindre mot. Comme Pascal, il lui faut arracher à la souffrance les fragments de sa pensée. « Il creuse désespérément le terrain avare et froid de sa cervelle. » Il ne s'assied à sa table qu'avec terreur. Pour lui «l'Art est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu ».

Baudelaire regarde en lui-même. La vie intérieure, l'âme, la créature seule l'intéresse. Gautier regarde au dehors. Il ne s'occupe que du décor à tel point qu'après avoir lu son *Voyage en Espagne*, une femme d'esprit lui demandait si l'Espagne était habitée.

Gautier est un déblayeur, un finisseur. Toutes proportions gardées, c'est un Malherbe, c'est le gendarme de la syntaxe.

Baudelaire est un ancêtre, un créateur. C'est l'aventurier de la sensation, le chercheur d'or, le déterreur d'images. Si je ne me méfiais de ce qu'il y a toujours d'arbitraire et d'excessif dans les comparaisons, je dirais encore que Gautier est, dans un bassin de marbre, une belle nappe d'eau, riche en reflets, tandis que Baudelaire est une source vigoureuse jaillissant du sable troublé.

A l'un, la vie est facile. A dix-huit ans il a publié son premier livre. Il n'a pas terminé les suivants, les *Jeune France* et *Mlle de Maupin*, qu'il reçoit des offres de l'éditeur Renduel, rencontré chez Hugo. Ses ressources ne sont pas inépuisables, mais un crédit illimité supplée aux défaillances de sa bourse. Partout, il trouve son couvert mis. Les cafés et les restaurants à la mode sont fiers de sa présence qui les achalande. Alexandre Dumas lui a cédé son feuilleton théâtral à la *Presse*, ce qui lui vaut les sourires d'actrices et les saluts des directeurs de théâtre. Il dispose de billets de spectacle dont il fait des heureux et des obligés. Les contrôleurs se lèvent quand il passe. Ah! ce n'est pas lui qui entrera jamais dans un café

comme Jean-Jacques, avec une certaine émotion; qui aura jamais l'idée d'écrire comme ce pauvre Baudelaire : « *Pour une nature timide, un contrôle de théâtre ressemble quelque peu au tribunal des Enfers* », décelant ainsi ses déboires de quémandeur évincé, de parisien pauvre et malchanceux. Gautier voyage à sa fantaisie. Il parcourt l'Espagne, l'Italie, la Turquie, la Russie. Baudelaire, bloqué par la misère, se traîne de bouge en bouge (1), loge dans des garnis introuvables ; il attend quinze ans avant de trouver un éditeur et il n'aurait jamais, certes, publié ses *Fleurs du Mal* s'il ne s'était trouvé par hasard, sur sa route, un ami qui fût en même temps un éditeur, Poulet-Malassis. Il erre de porte en porte, ses manuscrits à la main, et il n'arrive à les placer qu'après des courses épuisantes, des démarches humiliantes, des marchandages dont il reste meurtri.

Baudelaire subit les exigences des écumeurs de lettres, des directeurs-flibustiers qui exploitent la vanité des gens du monde, des amateurs et des débutants et chez qui l'on n'est imprimé que si l'on souscrit des abonnements.

Si la *Fanfarlo* a vu le grand jour, c'est parce que la librairie des Romans illustrés à 20 centimes, qui publiait un roman de Jules Sandeau : *Mlle de Kérouare*, se trouva, ce jour-là, au dernier moment, à court de copie, et qu'il fallut remplir une page blanche. L'imprimeur prit ce qu'il avait sous la main (2).

Gautier et Baudelaire subissent au contact des choses des réactions inverses. Il n'est pas une fibre en eux qui ne vibre à l'opposé. Gautier demeure longtemps obsédé d'Alfred de Musset que Baudelaire n'a jamais pu souffrir. Cette Mme Sabatier qui jette Baudelaire dans une sorte d'extase et qu'il

(1) Après avoir rappelé que Baudelaire sollicitait de petits subsides de tous côtés et notamment de la Société des Gens de lettres, M. Camille Vergniol (*Revue de Paris*, 15 août) s'écrie : « Quelle misère ! » On aime à croire que ce n'est pas à Baudelaire que cette pitié s'adresse. Quand on songe à la valeur commerciale que Baudelaire représente aujourd'hui, quand on songe au flot d'or dont il ne cesse d'alimenter la caisse des libraires et des éditeurs, quand on songe qu'il ne réclamait des siens que son dû et, d'une société dont c'est le rôle glorieux de soutenir les talents que des avances, non des aumônes, on ne peut s'empêcher d'estimer qu'en se montrant si peu exigeant, en se contentant des émoluments les plus minimes, Baudelaire, conscient de sa valeur, n'outrepassait en rien les règles de la bienséance et, loin de l'accabler de ses démarches, je serais tenté plutôt de l'en féliciter, comme s'il avait tenu à nous donner une haute leçon de désintéressement et de générosité.

(2) Cette nouvelle parut concurremment dans le bulletin de la Société des Gens de lettres, Baudelaire ayant déposé partout des copies du manuscrit que lui avait refusé la *Revue de Paris*.

n'approche qu'en tremblant, Gautier l'aborde avec des crudités de corps de garde. Celle à qui Baudelaire adresse des vers et des épîtres mystiques reçoit de Gautier des lettres si ordurières qu'il est impossible de les publier dans leur intégrité.

Mais, dira-t-on, ils avaient tout de même des points de contact : le culte de la Forme, la haine des sots.

Le culte de la Forme?... ils s'y appliquent dans un sens essentiellement différent. Ils vont à la Perfection par des routes divergentes. Gautier prend l'œil pour arbitre, Baudelaire l'oreille. L'un va à la peinture, l'autre à la musique.

Tous deux brûlent de démasquer l'hypocrisie, mais Baudelaire s'y emploie hardiment. Gautier biaise et louvoie. Pour la combattre, l'un emploie le fer et la flamme, l'autre les émollients, l'ironie.

Ils se sentent attirés vers certaines singularités passionnelles, certains côtés inexplorés et inédits du cœur humain, mais tandis que Baudelaire aborde la question de face, Gautier ruse. Pauvre audace vraiment que cette *Mademoiselle de Maupin!* Que vient faire cette insipide et prudente histoire de travesti après la *Fille aux yeux d'or*, le *Vautrin*, le *Lucien de Rubempré* de Balzac? Que pèse-t-elle auprès des *Femmes damnées* de Baudelaire?

Pour montrer combien toutes les manifestations de Gautier vont à l'encontre du sentiment de Baudelaire et lui donnent sur les nerfs, il n'y a qu'à lire ce qu'il en écrit, en mille endroits.

Si on la dépouille de son vêtement diapré, ce qui apparaît de la philosophie de Gautier, c'est « la réflexion désespérée et fixe d'un néant universel ». Cela ne pouvait s'adapter à l'idée spiritualiste de Baudelaire. Il traite les théories de Gautier (Art pour l'Art, Impassibilité) de « théories prétentieuses qui, reproduites à satiété, énervent et amollissent la jeunesse d'aujourd'hui ». Il affecte un mépris croissant pour ce qu'il appelle son « *dilettantisme* », son « *voluptuosisme* ». Au point de vue littéraire, écrit-il, ce n'est pas autre chose qu'un pastiche inutile et dégoûtant.

« *S'est-on assez moqué des rapins naïfs qui s'évertuaient à copier le Cimabué des écrivains à dague, à pourpoint et à lame de Tolède! Et vous, malheureux néo-païens, que faites-vous, si ce n'est la même besogne?* »

M. Paul Souday, toujours si judicieusement informé, me

demande s'il ne s'agit pas plutôt de Banville. Il y a, en effet, une note de Baudelaire où Banville est donné comme le chef de l'école païenne (Gautier serait le chef de l'école plastique); mais, dans cette note, qui n'est qu'un brouillon, Baudelaire s'est laissé entraîner par le besoin de la symétrie et les nécessités d'une classification hâtive. Il ne peut s'agir, ici, de Banville au cœur d'or, que Baudelaire affectionnait trop pour pouvoir jamais le contrister. Il a écrit de Banville : « Banville n'est pas matérialiste. Il est lumineux. C'est le poète des moments heureux. » Banville et Baudelaire étaient liés d'une amitié vraie qui les prit au sortir de l'enfance et qui ne s'est jamais relâchée; et d'ailleurs Baudelaire savait Banville un chrétien fervent et pratiquant. Banville a de l'enthousiasme, donc c'est un idéaliste, et il ne pose pas au chef d'école. Il semble se jouer dans ses vers et n'y pas attaché d'autre importance que celle qu'un faiseur de tours, dans un cirque, qu'un bon clown donne à ses exercices. Gautier, au contraire, entend faire des prosélytes. C'est bien contre lui que l'attaque est dirigée, et ce qui le prouve, c'est le seul nom cité dans le réquisitoire de Baudelaire: celui de Henri Heine. Cela explique tout. On sait que Gautier qui doit, comme je l'ai dit ailleurs (1), son évolution au comte de Platen, dont il s'était fait traduire les œuvres par le littérateur Martin, et qui s'était par la suite entiché des lyriques allemands, s'était improvisé, dans la société parisienne, l'introducteur de Henri Heine.

Il y a pourtant, direz-vous, en faveur de la thèse de M. Dérieux, les articles de Baudelaire sur Gautier. Je vous y attendais. Parlons-en, de ces articles. Il y en a deux. L'un, dans les *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*. Il a cinq pages. Il y est dit que l'on citera un jour Gautier comme on cite La Bruyère, Buffon, Chateaubriand. En vérité Baudelaire se moque d'apparenter à ces prosateurs qui furent, dans des genres différents et à des degrés divers, l'un un essayiste à tous crins, les autres des initiateurs aventureux et prodigues, le poète Gautier qui fut, en Poésie, le génie même de la tempérance (2). Et quand Baudelaire félicite Gautier de

(1) Ernest Raynaud : *Les deux Allemagne* (Ed. du « Mercure de France »). — N. D. L. R.

(2) Je parle du vrai Gautier, du Gautier dépouillé du bric-à-brac romantique, du Gautier original, irréductible, tel qu'il s'avère dans les sonnets à la princesse Mathilde, son chef-d'œuvre.

savoir « exprimer le sens intime des choses »,ce qui est précisément le contraire de son Art, épris des seuls contours, on se demande si Baudelaire n'entendait pas illustrer une fois de plus cette pensée de La Rochefoucauld : « Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire une injure. » D'ailleurs, cet article fait partie d'un ensemble où Victor Hugo est célébré avec emphase, et nous savons ce que Baudelaire pensait de Victor Hugo dans son for intérieur. Il se consolait de tous ses déboires et de son obstinée malechance, en disant : « Je ne serai jamais aussi bête que lui. »

Le second article est plus important. Là, Baudelaire s'est appliqué. La date : 1859 (*Les Paradis artificiels* sont à l'impression) est une indication. Le mauvais sort voulut que Gautier fût absent (il voyageait en Russie) lorsque l'article parut, et Baudelaire s'en désole. Il ne tient plus en place. Il écrit à tout le monde pour s'assurer que l'article lui a été envoyé. Il brûle de savoir s'il lui est parvenu et cela achève de nous éclairer sur son véritable but. Il n'a pas écrit cette étude pour revivre et prolonger une ivresse, pour se débarrasser d'une obsession, pour rendre une sorte d'action de grâce à un génie dont il était plein. Cela ressemble terriblement à un pensum, à une corvée, à un exercice de commande. Baudelaire a beau se battre les flancs, l'inspiration ne vient pas. Il emprunte aux poètes courtisans d'un autre âge leur procédé de rhétorique désuète. Quand Ronsard s'adresse aux rois, pour solliciter d'eux quelque faveur, il leur dit :

J'ai les yeux éblouis, tout le cerveau me tremble.

Il se feint, avant d'énumérer leurs vertus, découragé par l'immensité de la tâche. Il se compare à un bûcheron chargé d'abattre une forêt et qui hésite, ne sachant par quel arbre commencer. Ainsi Baudelaire se marque embarrassé, ébloui qu'il est, par « l'immensité spirituelle » de Gautier. On avouera que ce n'était pas l'expression que l'on attendait. Baudelaire explique comme il peut son embarras, trop réel pour ne pas se faire sentir. Comparez cet article avec ceux que Baudelaire a consacrés à Constantin Guys, à Edgar Poe, à Quincey, aux gens qu'il aime, vous sentirez la différence. Tandis que, pour eux, la phrase coule de source, le mot s'offre, le tour brille et s'anime, pour Gautier l'idée s'embourbe, l'expression se refuse.

Baudelaire tourne autour du sujet, se perd dans des considérations oiseuses, des bavardages inutiles. Il s'avoue en peine de définir le génie de Gautier. « De tels génies, on ne les définit pas, on les aime. » Il s'enferre dans je ne sais quelle théorie du Beau assimilé à une « idée fixe ». Il tombe au Pathos. Il compare Gautier à « une reine de Saba en goguette se pavanant sur l'éléphant de porcelaine qui décore les cheminées du siècle galant ». Il va jusqu'à proférer cette phrase énigmatique : « Les qualités de Gautier, dans le roman, ce sont les défauts de Balzac. » Il trouve à Gautier la beauté du diable. Ce qu'il y a de plus typique en lui, c'est « le rire et le sentiment du grotesque », et comme si un démon malin et pince-sans-rire poussait Baudelaire au persiflage, à son insu, il expose sa propre théorie, sa théorie des « Correspondances » qu'il prête à Gautier. Enfin, après avoir peiné et sué pendant 40 pages, Baudelaire arrive pour couronnement de son étude à cette conclusion que Gautier est UN PARFAIT HOMME DE LETTRES (la disposition typographique est de lui).

Tout cela est lamentable. Ah ! Gautier, si perspicace et si fin, n'a pu s'y tromper et ce qui nous en assure, c'est qu'en écrivant la préface des *Fleurs du Mal*, il a, spirituellement, rendu à Baudelaire la monnaie de sa pièce.

Reste la dédicace des *Fleurs du Mal* qui offre tous les caractères d'une opinion décisive. Ici c'est clair, net, sans ambiguïté possible. Théophile Gautier y est proclamé le Maître très vénéré, l'Ami très cher, le poète impeccable, le parfait magicien des lettres françaises.

Les termes de cette dédicace semblent se démentir par leur excès même. Appeler Gautier le poète impeccable, soit ! Il s'était appliqué le mot. On pouvait, par politesse, lui appliquer la chose, mais « parfait magicien », cela paraît si imprévu, si déconcertant que chacun s'ingénie à en fournir une explication plausible (1).

M. André Gide (2) doute si cette dédicace ne fut pas « l'un des plus ingénieux paradoxes de Baudelaire ». Il s'étonne de lui voir tendre *les Fleurs du Mal*, « cette coupe toute ruisselante d'émotion, de musique et de pensée, à l'artisan le plus

(1) Ce qui suffit à entacher cette dédicace de suspicion, c'est qu'elle fut « discutée et convenue » avec Gautier lui-même qui assuma le ridicule d'y consentir. (Lettre de Baudelaire à Poulet-Malassis, 9 mars 1857).

(2) A. Gide, Introduction aux *Fleurs du Mal* (Helleu).

sec, le moins musicien, le moins méditatif que notre littérature ait produit ».

A son avis, c'était une façon, pour Baudelaire, de dire aux lecteurs : « Ne vous y trompez pas. Ce que je vénère, c'est l'Art et ce n'est pas la Pensée; mes poèmes ne vaudront ni par le mouvement ni par la passion, mais par l'esprit et la forme. »

M. Henri de Régnier estime que cette dédicace constitue une protestation contre le romantisme expansif représenté par Victor Hugo.

La sincérité de cette dédicace?... Mais Gautier lui-même ne s'y est pas laissé prendre. Gautier ne se sentait guère attiré par Baudelaire. Avant la publication des *Fleurs du Mal*, nous savons par le récit de témoins qu'il jugeait ses vers sans importance et qu'il lui prédisait la faillite de Petrus Borel.

Nous trouvons sous sa plume cette phrase qui semble une riposte aux attaques incessantes et déguisées de Baudelaire :

Le christianisme est tellement en vogue par la tartuferie qui court que le néo-christianisme lui-même jouit d'une certaine faveur.

Il ne semble pas que Gautier ait mis beaucoup d'empressement à se lier avec Baudelaire, puisqu'il nous apprend que leurs relations ne datent que de 1849 alors que depuis 1842 Baudelaire faisait partie du même groupement poétique et qu'il est impossible qu'avec tant d'amis communs, les deux poètes ne se soient pas coudoyés fréquemment, çà et là, dans les cénacles et les cafés, où se réunissait la Bohème.

Il y a encore ceci, qu'à l'enterrement de Baudelaire, Gautier ne parut pas. C'était le moins, vraiment, qu'il se dérangeât pour un écrivain de ce mérite, qui lui avait donné un tel coup d'encensoir. Gautier n'avait nul empêchement valable. Lui qui se vantait — et c'était vrai — de bâcler un article en un tour de main, ne craignit pas d'alléguer cette misérable excuse que c'était son jour de feuilleton et son abstention, dans de pareilles circonstances prend les proportions d'un manifeste. A ce propos, Paul Verlaine, qui avait tenu à suivre le convoi, bien que rien d'autre ne l'y forçât que la seule déférence due au génie, ne peut s'empêcher d'écrire dans son compte rendu de la cérémonie :

Il est regrettable que l'absence d'un personnage célèbre ait été remarquée et qualifiée d'inconvenante. Il est plus regrettable encore que cette appréciation soit juste.

Dans une lettre à Léon Deschamps (1), Verlaine, revenant sur ce souvenir, écrivait :

J'avais accompagné, moi tout jeune et tout rêveur, le cercueil de Baudelaire depuis la maison de santé jusqu'à la nécropole, en passant par la toute petite église où fut dit un tout petit service d'après-midi. L'éditeur Lemerre et moi, marchions les premiers, derrière le corbillard, que suivaient, parmi bien peu de gens, Louis Veuillot, Arsène Houssaye, Charles Asselineau et Théodore de Banville. Ces deux derniers prononcèrent quelques paroles d'adieu. Au moment où on descendait le cercueil dans le caveau, le ciel qui avait menacé toute la journée (2 sept. 1867) tonna; une pluie diluvienne s'ensuivit. On remarqua beaucoup l'absence à ces tristes obsèques de Théophile Gautier que le Maître avait tant aimé.

Il y a, dans cette abstention une présomption sinon d'hostilité du moins d'indifférence. La préface que Gautier a écrite pour les *Fleurs du Mal* ne prouve pas que la mort de Baudelaire ait modifié ses sentiments.

M. Camille Vergniol, si mal disposé pour Baudelaire, auquel, sous couleur d'impartialité, il ne veut reconnaître ni cœur, ni idée, ni imagination, ni style, ne peut se défendre, pourtant, de trouver la préface de Gautier insuffisante. Il écrit (2) :

Que de réticences dans cette célèbre préface ! Que de réserves ! Que de circonlocutions atténuantes !

Parbleu ! c'est absolument ce qu'on pourrait dire des articles de Baudelaire sur Gautier.

Tout démontre que, pour ce dernier, la dédicace des *Fleurs du Mal* n'était qu'un appel déguisé à son influence et qu'elle se ramenait à la phrase habituelle des lettres qu'il recevait de Baudelaire : « Protège-moi ferme ! »

Que si vous n'êtes point convaincu, il est un homme encore à qui nous pouvons demander le mot de l'énigme. C'est Sainte-Beuve. On sait que Baudelaire, intoxiqué dès l'enfance du poison de *Joseph Delorme*, affecta, toute sa vie, une pieuse déférence à l'égard de son auteur. A tous ceux qui s'en étonnaient, il répondait : « Sainte-Beuve, c'est mon vice ! » Il ne craignait rien tant que de lui déplaire (3). Il le savait irascible

(1) *La Plume*, n° du 1er novembre 1890.
(2) La *Revue de Paris*, 15 août 1917.
(3) Pour voir combien peu il en fut payé de retour, il faut lire l'opuscule de

et il n'osait rien avancer ni entreprendre qui ne reçût son approbation. Puisque Baudelaire n'agissait, la plupart du temps, qu'en reflet de Sainte-Beuve, il n'est pas inutile, pour arriver à la lumière, d'interroger les rapports du critique avec le poète d'*Emaux et Camées*.

§

Ces choses sont d'hier. Leur cendre est à peine refroidie. Leur écho vibre encore et il est souvent plus malaisé d'en débrouiller l'écheveau que de disserter de la dynastie des Rhamsès ou d'écrire l'histoire d'événements perdus dans la nuit des temps. Comment sortir la vérité du chaos des polémiques ? Les documents abondent, mais ils se contredisent. Mille témoins en ont écrit, mais presque tous altèrent la vérité, les uns par passion, par intérêt, par calcul, par vanité, les autres par étourderie ou par simple ignorance. Ici, défaillance de mémoire, là, de caractère. En outre, il faut se méfier du travers de l'époque : le goût de la mystification (1). Nous savons que Sainte-Beuve et Victor Hugo furent un moment très liés, mais la façon dont cette liaison prit naissance demeure un mystère. Le point de savoir qui, le premier, a rendu visite à l'autre n'a jamais pu être élucidé. Hugo veut que Sainte-Beuve se soit présenté chez lui d'abord. Sainte-Beuve veut que ce soit Hugo. Ni l'un ni l'autre, par orgueil, n'entend avoir fait le premier pas. Allez donc, après cela, vous inquiéter de savoir comment se sont nouées les relations de Sainte-Beuve et de Gautier, problème dont la solution a beaucoup moins d'importance et préoccupe moins l'opinion.

Une légende veut que Gautier se soit présenté, dès 1828, chez Sainte-Beuve pour lui soumettre ses vers et lui ait récité la *Tête de Mort*. Gautier entrait dans sa dix-septième année. Il venait de quitter l'atelier du peintre Rioult, dont il était l'é-

M. Fernand Vanderem : *Baudelaire et Sainte-Beuve*, paru en 1914 au *Temps présent* et dont la librairie Leclerc prépare une édition nouvelle.

(1) Ce goût de la mystification que l'on se plaît tant à reprocher à Baudelaire, comme s'il en était l'éditeur responsable, ne lui est pas particulier. Baudelaire, ici, pèche de compagnie. C'est un vice si répandu que le sérieux et réfléchi Stendhal en a subi la contagion. Ne s'amuse-t-il pas à mystifier la célèbre lady Morgan, venue à Paris pour s'informer de nos mœurs et qui a la malheureuse idée, au lieu de se rendre compte par elle-même, de s'approvisionner chez lui d'aperçus et d'anecdotes ? Il abuse de sa candeur au point de lui débiter mille extravagances que la voyageuse de marque emmagasine pieusement, sans se douter de la supercherie, et qu'elle publie à son retour, à Londres, pour l'édification de ses compatriotes et des générations de lecteurs à venir soucieux de se faire une opinion sur le Paris de 1830.

lève, pour se lancer dans la littérature et avait improvisé en quelques jours un volume de vers. Sainte-Beuve avait donné son *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* et Gautier aurait pris texte de cette publication, qui l'avait électrisé, pour œuvrer dans le sens de la Pléiade et soumettre ses échantillons au jugement du maître. Bien entendu, suivant toujours cette même légende, Sainte-Beuve, conquis d'emblée par le génie de Gautier, se serait récrié d'admiration, lui aurait prédit les plus hautes destinées et se serait empressé de le présenter à Victor Hugo comme un miracle. Toujours la légende de l'Enfant sublime; mais ce qui nous rend suspecte cette légende, accréditée par Gautier lui-même, c'est qu'elle date de la fin de l'Empire, c'est-à-dire du temps où la servilité au régime impérial avait fait deux complices des deux hommes et lorsqu'il y avait entre eux un cadavre : le reniement tacite d'Hugo.

Les premiers vers de Gautier, la *Tête de Mort* y comprise, n'avaient rien vraiment qui pût enthousiasmer Sainte-Beuve. On ne voit point que cet homme du Nord, froid d'aspect et ténébreux, qui avait gardé l'empreinte janséniste de sa patrie (Boulogne) et de son éducation, ait pu prendre feu devant le gamin méridional, exubérant qu'était alors Gautier. Gautier était né à Tarbes et y avait vécu le temps d'y prendre une vertu de terroir. Sa plume a le trot régulier et infatigable des petits chevaux de la région; mais sa famille était originaire du Comtat-Venaissin, ancienne terre papale, d'où il tenait sa nature sensuelle. Peut-être même est-ce de là que lui est venue, à travers d'obscures influences sarrazines, cette sorte d'indifférence, de fatalisme oriental qui ira chez lui se développant avec l'âge et qui s'épanouira dans ses dernières années. Pour le moment, Gautier, insouciant bohème, ivre du coup de soleil natal, rêve de continuer Musset dont il affecte les allures cavalières. Quelle raison eût-il eu de s'adresser à Sainte-Beuve, poète encore inédit, critique ignoré des ateliers et des cénacles où Gautier jetait sa gourme et dont il était l'indispensable boute-en-train? Et quelle raison eût eu Sainte-Beuve d'introduire chez Hugo ce jeune homme séduisant et hardi dont sa qualité de soupirant auprès de la belle madame Hugo, à défaut de sa qualité d'homme de lettres, assuré de sa supériorité, eût pu prendre ombrage? Il était plutôt disposé

à défendre la porte de ce ménage ami. Il estimait déjà trop rares les occasions d'en savourer, à l'abri des importuns, la délicieuse intimité.

La vérité c'est que Gautier fut présenté à Victor Hugo par Gérard de Nerval dont il était, à cette époque, l'inséparable et qui, lui-même, était depuis longtemps le commensal et le familier d'Hugo, à ce point qu'il avait obtenu l'autorisation de tirer un drame de son roman *Han d'Islande*.

Hugo habitait, alors, à l'entrée de la rue Notre-Dame-des Champs, une maison paisible et bucolique, entourée de verdures. Il y était venu (1827) en pleine jeunesse (25 ans), riche de toutes ses forces, de toutes ses illusions, de tous ses rêves intacts. Il y était entré, comblé de prévenances et de sourires officiels, doré de joie intime et de contentement domestique. Il y connut une riche période d'activité poétique. C'est là qu'il achèvera les *Rayons et les Ombres*, qu'il écrira *Les Feuilles d'Automne*, les *Orientales*, *Cromwell*, *Marion de Lorme*, *Hernani*. Il y est entré, l'enfant gâté de la fortune, il en sortira, déchiré, le cœur broyé de jalousie, renié de ses premiers amis, désemparé dans toutes ses convictions, battu, secoué comme un drapeau dans le vent. C'est ici que Hugo a joué sa destinée. C'est d'ici qu'il va s'engouffrer dans la tempête et le bruit. Il y recevra la Gloire, mais en retour d'une telle dévastation intérieure, dont le machiavélique Sainte-Beuve (1) aura été le principal

(1) Sainte-Beuve exerça longtemps sur l'esprit d'Hugo une emprise absolue. Malgré tous ses défauts, on ne peut lui dénier l'intelligence, ni le savoir. Il rêvait d'être le chef de file du mouvement romantique, le choryphée des poètes nouveaux. Ils s'épuisaient en tâtonnements stériles. Son *Tableau de la poésie au XVIe siècle* vint leur montrer la voie. Il leur enseigna que toute la réforme lyrique à accomplir consistait, pour le fond, à introduire la Rêverie dans l'Art et, pour la forme, à n'user que du mot propre et de l'épithète noble à l'inverse des petits poètes du XVIIIe siècle, dont la veine s'était stérilisée par l'abus du mot noble et de l'épithète propre, mais banale. Il fut le mauvais génie d'Hugo parce qu'il prit un malin plaisir à démolir sa foi, à le faire chavirer dans toutes ses convictions, tandis qu'il assumait un masque dévot pour séduire la religieuse Mme Hugo. En la séduisant, il n'avait même pas, quoi qu'il en ait dit, l'excuse de l'amour ; ce qui le prouve c'est qu'il a tenté de la déshonorer. D'ailleurs Sainte-Beuve ne s'insinuait auprès des femmes que pour mieux découvrir le secret de leur mari ou de leurs amants. Ainsi en usa-t-il avec Hortense Allart de Méritens (Chateaubriand), Louise Colet (Victor Cousin), Mme d'Agoult (Lamartine), la marquise de Castries (Balzac), Marceline Desbordes-Valmore (Latouche), George Sand (Musset).

Pour ce qui est de Mme Hugo, on sait qu'il la menaça de révélations scandaleuses (*Le livre d'Amour*), ce qui lui attira de Victor Hugo cette sanglante apostrophe que nous a conservée M. Léon Séché :

A SAINTE-BEUVE

Que dit-on? On m'annonce un libelle posthume
De toi ? C'est bien. Ta langue est faite d'amertume.

artisan, qu'elle lui sera, entre les mains, comme un présent sans valeur, tant il est vrai que les dieux n'abandonnent le monde aux conquérants du glaive ou de la Pensée, de leur vivant, que dépouillé de toutes les joies qui en font le prix. Et comme s'il était écrit que son bonheur domestique dût entraîner dans sa ruine les lieux mêmes qui en avaient gardé l'image, cette demeure tranquille, avec sa large avenue plantée d'ormes, ses faux ébéniers, son parc, sa pelouse, sa pièce d'eau, son pont rustique, sera détruite. Il n'en restera pas pierre sur pierre. Elle sera balayée et dispersée (1). Mais n'anticipons pas.

En 1829, au moment où Théophile Gautier fait son apparition dans le salon d'Hugo, le Maître semble nager en plein bonheur. Il peut regarder derrière lui sans amertume ni mélancolie. Le passé semble lui répondre de l'Avenir. La présence, à Paris, de Chateaubriand, démissionnaire de son poste d'ambassadeur à Rome, donne, cette année-là, à ses réunions un éclat particulier.

On se presse rue Notre-Dame-des-Champs. La belle Madame Récamier fait fléchir, en faveur d'Hugo, la résolution qu'elle a prise de ne plus aller dans le monde pour se punir d'avoir des cheveux blancs. Benjamin Constant l'y retrouve. Vigny y paraît et aussi Lamartine et aussi Charles Nodier. On y rencontre l'élite de la société légitimiste, des hauts dignitaires, des ministres, des pairs de France.

Bien que ces réunions fussent agréables, on se doute de leur caractère de haute tenue et de distinction académique. Hugo,

Rien de toi ne m'étonne, ô fourbe tortueux,
Je n'ai pas oublié ton regard monstrueux,
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,
Et que sur l'escalier, te poussant par l'épaule,
Je te dis : « N'entrez-plus, monsieur, dans ma maison ! »
Je vis luire en tes yeux toute ta trahison,
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable,
Et je compris de quoi pouvait être capable
Ta lâcheté changée en haine, le dégoût
Qu'a d'elle-même une âme où s'amasse un égout
Et ce que méditait ta laideur dédaignée !
Car on pressent la toile en voyant l'araignée.

(1) On a prétendu que Sainte-Beuve avait le mauvais œil. Cela expliquerait que la seule personne dont il ait parlé sans réticences, la plaintive Desbordes-Valmore, n'ait jamais pu, malgré tout son génie et malgré le coup de clairon de Verlaine, sortir de sa demi-obscurité, ni parvenir au plein jour de la gloire.

né pontife, savait imprimer à tout ce qui l'entourait un cachet de grave solennité. Tous

Ces messieurs bien mis,
Sans nul doute amis
Des Royer-Collard,

le cou sanglé d'une cravate à triple tour, semblaient moins une réunion d'hommes de lettres et d'artistes qu'un sénat constitué en réputation et en dignité. Ce salon est encore si empreint de ferveur légitimiste et vendéenne, si inféodé à l'esprit et aux préjugés de caste, que Sainte-Beuve y devient, naturellement, dans la bouche de Victor Hugo, par la seule vertu de l'ambiance, Monsieur de Sainte-Beuve. Ceux qui ont vingt ans à l'époque (l'âge de Montalembert) semblent, ici, précocement mûris de hautes pensées et de graves méditations. Les hommes de cette trempe n'ont pas le temps d'être jeunes. Il peuvent avoir, dans le cœur, la flamme de la jeunesse; ils n'en peuvent avoir ni le masque ni les apparences. Ce n'est pas la présence du noir Sainte-Beuve, oracle et arbitre de ce salon, qui pouvait incliner les esprits à la jovialité. On comprend que Théophile Gautier, gavroche espiègle et pétulant, qui ne pouvait « ressentir le moindre mouvement de joie sans l'exprimer par des cris et par des cabrioles de jeune chevreau », détonnait singulièrement dans ce milieu austère.

Quelque retenue qu'il s'imposât, par déférence pour ses hôtes, il ne pouvait empêcher son exubérante nature de se faire jour par éclairs. Et que devait-on penser de ses vers ? Vous figurez-vous l'effet produit par des truculences de ce genre :

Je hais, plus que la mort, cette débauche prude
Qui n'ose sortir que de nuit,
Et retourne la tête avec inquiétude
Tout empourprée au moindre bruit,
Et joue à la vertu comme une honnête femme,
N'ayant pas la force qu'il faut
Pour être hardiment et largement infâme,
Pour porter sa honte front haut.

Ce n'était ni le ton pris à Musset, ni la facture prise à Barbier que l'on pouvait saluer ici comme une marque d'originalité. Et pouvait-on applaudir vraiment, dans ce salon, où la porte, entrebâillée sur la chambre voisine, laissait voir le crucifix et le prie-dieu de la si touchante et si sensible Madame Hugo, des professions de foi de ce genre :

> A présent, jeune encor, mais certain que notre âme,
> Inexplicable essence, insaisissable flamme,
> Une fois exhalée en nous, tout est néant.

Cela était proféré chez Hugo, chez celui qui venait de proclamer :

> L'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses.

Sans doute, ces vers de Gautier sonnent faux. On y sentait la hâblerie, la forfanterie puérile mais cela devait scandaliser les familiers de la maison, faire sursauter dans son cadre doré l'image de Sa Majesté Catholique Charles X, que l'on voyait, pendue au mur, en costume de sacre, et

> la tête blanchie,
> Penché du poids des ans et de la monarchie.

§

Pour que Gautier fût toléré chez Hugo, il fallait qu'il y fût maintenu par la complicité de l'Heure. Sa bonne étoile lui avait fait ouvrir la porte au bon moment. Malgré ses apparences de confiance et de sérénité, Hugo traversait une crise. 1829, c'est l'année des *Orientales*. Hugo est à un tournant de sa vie, comme le romantisme est à un tournant de son histoire. Hugo est toujours royaliste et croyant, mais il a senti au contact du libéral et de l'athée Sainte-Beuve un craquement se faire dans ses convictions. Il a éprouvé qu'elles ne faisaient plus, comme il le croyait, partie intégrante de lui-même, qu'elles lui étaient étrangères comme un vêtement. Il hésite toujours à rompre nettement avec le Passé. Il ne sait pas encore qu'il ira à la démocratrie et à la libre-pensée. Il ne sait pas que Charles X est à ses derniers jours de règne, mais il s'inquiète d'étranges pressentiments. Les événements se précipitent. L'interdiction de *Marion de Lorme* l'aigrit contre le régime, et son aigreur va s'accentuer au fur et à mesure des tribulations d'*Hernani*. La pièce a été reçue à la Comédie française par acclamations, mais au moment où il croit voir commencer les répétitions, il apprend que l'on monte l'*Othello* de Vigny. Une rivalité s'élève entre les deux poètes. Des notes perfides, dans la presse, accusent Victor Hugo d'avoir voulu supplanter Vigny et de faire des démarches auprès des pouvoirs publics pour obtenir la priorité. Les amis maladroits de Hugo interviennent et lui lancent le pavé de l'ours en affir-

mant que cette priorité lui est due par droit de génie. Hugo a beau désavouer ses partisans, écrire publiquement qu'il cède le pas à son aîné par l'âge et le talent, la presse ne désarme pas. Hugo, malgré son geste de désintéressement, demeure ulcéré, tandis que Vigny reste méfiant. C'est pour Hugo une grande et précieuse affection, sinon irrémédiablement perdue, du moins compromise. Lamartine, qui prépare son élection à l'Académie française, s'écarte pour donner des gages au parti ancien. La querelle s'envenime. Tout ce bruit fait autour de Hugo lui aliène les jaloux, les prudents et les timorés, tous ceux qui ne se soucient point d'être éclaboussés par contre-coup et d'étrenner dans la mêlée. Hugo sent le vide se faire autour de lui. Les amis de la première heure s'éloignent. Il n'est pas au bout de ses peines. Dès que commencent les répétitions d'*Hernani*, il se heurte à la mauvaise volonté de ses interprètes qui, habitués au langage noble, à l'emphase des périodes ronflantes des tragédies classiques du répertoire, considèrent les vers d'*Hernani* comme une prose déchiquetée et triviale. Mlle Mars, dépitée d'un rôle où elle n'a qu'une scène à effet, jure ses grands dieux qu'elle ne s'exposera jamais au ridicule d'appeler Hernani « son lion fidèle et généreux », ni de dire « face » là où il faudrait « visage ». Le comédien Michelot (Don Çarlos) crie partout que son rôle n'a pas le sens commun et qu'il le jouera « à la blague ». Ajoutez à cela que cet hiver 1829-30 est si dur que les acteurs répètent emmitouflés de cache-nez, assis, les pieds sur une chaufferette. Hugo rentre de chaque séance plus amer, plus irrité. Il ne doute pas de la valeur de l'ouvrage, mais il en sent le succès compromis par tant d'hostilité. Ce n'est pas tout. La presse s'en mêle. Des indiscrétions sont commises. On publie çà et là des passages tronqués du drame et les lecteurs s'égayent fort. Le « De ta suite j'en suis » obtient un succès de fou-rire. On annonce une parodie, *Harnali ou la contrainte par cor*... Cela va si loin que Hugo est obligé de se plaindre, par lettre, au ministre de l'intérieur. Le parti des classiques relève la tête et triomphe déjà. Hugo sent le besoin d'être protégé, soutenu, cela juste au moment où le lâchent ses amis de la première heure.

Il faut opposer coterie à coterie, cabale à cabale. Théophile Gautier dispose de la jeunesse turbulente des écoles et des ateliers. Il offre son secours à Hugo qui ne peut qu'accepter mal-

gré ce qu'il y a d'humiliant à pactiser avec des éléments si incertains. Gautier se met en campagne, va battre le rappel des bonnes volontés, partout où fréquentent les étudiants. Il charge des émissaires de recruter des adhérents jusque chez Flicoteaux, chez Viot, rue de la Harpe, chez Rousseau, le restaurateur surnommé « l'aquatique » parce qu'il n'a qu'une clientèle pauvre pour qui le vin est un luxe inconnu. Clara Fontaine, la plus fêtée des habituées de la grande Chaumière, et qui y donne le ton, déclare qu'elle n'acceptera plus de soupirants que parmi les admirateurs d'Hugo.

La jeunesse est en proie à ce moment à une grande effervescence. Les esprits bouillonnaient, agités par l'imminence de l'orage prochain. On respire mal. On aspire au coup de tonnerre, à la délivrance. Aux emballés de la littérature se mêlent les exaltés de la politique. Leroux est venu. Comte a parlé. Mme Ackermann a 26 ans. Le milieu voltairien qui l'a formée s'exaspère encore des provocations des ultras. Hugo n'a pas encore pris l'attitude révoltée que lui a insufflée Sainte-Beuve, mais les esprits le devancent. Hugo n'évolue qu'avec prudence. Il n'ose pas rompre nettement avec Boileau. Il entend moins réformer le langage poétique que le rajeunir, mais la préface de *Cromwell* a été accueillie comme un avant-goût d'une constitution politique nouvelle. Le mot : « Il n'y a ni modèles ni règles » a été salué comme s'il annonçait le « Ni Dieu ni maître » que Proudhon va faire entendre tout à l'heure. Proudhon est là. Il écrit dans son taudis, sous les toits, ce fameux traité d'économie politique où il déclare : « La propriété c'est le vol », et cet ancien gardeur de vaches, fraîchement débarqué à Paris, manipule, en silence, sa redoutable dynamite sociale. On dirait que sa présence ignorée se fait déjà sentir. La rage de destruction dont Baudelaire s'avouera saisi en 48 fomente déjà dans les cerveaux. L'anarchie pousse ses racines. Les libertaires, même ceux à qui l'Art indiffère, se donnent le mot pour combattre en faveur d'Hugo, parce qu'ils y trouvent prétexte d'attaquer le régime. Des bandes se dispersent dans les rues criant : « Vive Hugo ! » comme ils crieraient : « Vive la Charte ! » et pour se donner du cœur à crier : « A bas les perruques ! » ils sous-entendent : « A bas Polignac ! »

Au café, les discussions commencent. Les manifestants

crient sous le nez des gens qu'ils supposent amis du Pouvoir et partisans des anciennes formules.

Nous sommes les brigands de la pensée, les sauvages de l'Art !

Gautier amène chaque jour des chefs de groupe à Hugo. Il vient prendre le mot d'ordre. Sainte-Beuve s'effraye de ce tumulte. Quelques jours avant la représentation d'*Hernani*, voyant dans le cabinet de Hugo Gautier entrer d'un côté, il sort de l'autre, en claquant les portes et en jurant de n'y plus revenir. Il y avait, au fond de lui, le dépit de se voir relégué au second rang, de voir ses conseils dédaignés et aussi le dépit de tout ce bruit fait autour de Hugo et qui ressemblait déjà à la gloire. Il est possible, après tout, qu'il ait été vraiment scandalisé par cette invasion des mœurs politiques en littérature, de voir un succès fomenté comme une émeute, d'assister à ces préambules d'une manifestation artistique prenant l'air d'une conjuration.

Hugo veut le rappeler. Il refuse en lui écrivant une lettre très dure. Le sachant désemparé, il l'assomme. Il lui fait honte de « son foyer dévasté, de sa chasteté lyrique compromise » (1). Il déborde d'indignation.

En vérité, à voir ce qui arrive depuis quelque temps, votre vie à jamais en proie à tous, votre loisir perdu, les redoublements de la haine, les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, les sots ou les fous qui les remplacent, je ne puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste et m'aller cacher je ne sais où.

Il le plaignait encore en songeant « aux sales gens qu'il devait voir et auxquels il lui faudra serrer la main ».

Il ajoutait en post-scriptum :

Et madame exposée aux yeux profanes, tout le jour, distribuant des billets à plus de 80 jeunes gens à peine connus d'hier, cette familiarité chaste et charmante, prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue, le mot de dévouement prostitué, l'utile apprécié avant tout, les combinaisons ministérielles l'emportant.

Hugo était trop avancé pour reculer. Il aima mieux sacrifier Sainte-Beuve. Gautier eut connaissance de sa lettre. Il pouvait se classer parmi les « sots et les fous », il pouvait prendre sa part des « sales gens auxquels il fallait serrer la main ». Il pouvait se fâcher. Il affecta une indifférence méprisante. Il se contenta de répondre en vers :

(1) Léon Séché : *Le Cénacle de Joseph Delorme* (Mercure de France).

Je suis jeune; la pourpre en mes veines abonde,
Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu,
Et, sans gravier ni toux, ma poitrine profonde
Aspire, à pleins poumons, l'air du ciel, l'air de Dieu.

Aux vents capricieux qui soufflent de Bohême,
Sans les compter, je jette et mes nuits et mes jours,
Et, parmi les flacons, souvent, l'aube au teint blême
M'a surpris dénouant un masque de velours...

On sait mon nom ; ma vie est heureuse et facile ;
J'ai plusieurs ennemis et quelques envieux ;
Mais l'amitié chez moi toujours trouve un asile
Et le bonheur d'autrui n'offense pas mes yeux.

Pour comprendre à quel point la piqûre dut être sensible à l'épiderme de Sainte-Beuve, il faut rappeler au lecteur d'aujourd'hui ce que tout le monde savait alors, à savoir que Sainte-Beuve avait comparé sa muse, à lui, à une pauvre et honnête fille qui va laver son linge à la rivière, à une pauvre fille qui, malade, avec une toux déchirante,

pousse, en sifflant, un cri,
Et lance les graviers de son poumon meurtri,

ce qui, de nos jours, a fait dire à Brunetière : « Mais c'est la muse de la tuberculose »,sans prendre garde que Gautier l'avait devancé.

Et pour comprendre le « Bonheur d'autrui n'offense pas mes yeux », il faut se rappeler que Sainte-Beuve avait écrit de *Joseph Delorme*, qui n'était autre que lui-même :

Quel tressaillement douloureux il ressentait à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains, c'est ce que lui seul a pu savoir !

Et encore :

La vue de jeunes et brillants talents qui s'épanouissent lui inspire non pas de l'envie, il n'en eut jamais (parbleu !), mais une tristesse resserrante (1).

Vous sentez maintenant ce qu'il y avait de froissant pour le vénérable Sainte-Beuve à recevoir cette leçon du jeune Gautier qu'il traitait « d'écervelé ».

Afin d'être mieux désagréable à Sainte-Beuve, Gautier, qui vient de lui rappeler qu'il avait su se faire un nom au Parnasse. ne se privera plus, désormais, de revenir sur « l'anti-

(1) Sainte-Beuve : *Vie de Joseph Delorme* (Charpentier).

pathie naturelle du Critique contre le Poète ». Dans la préface de *Mlle de Maupin* il écrira :

Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté, à vos propres yeux, que vous ne pouvez être poète.

Quel coup pour Sainte-Beuve qui ne se console pas d'être resté un poète mort jeune ! Il s'en vengera en écrivant de Gautier qu'il n'offre que de la verroterie pour diamants. Il l'éreintera à propos de *Fortunio* et il dira de lui, à propos des *Grotesques*, que c'est un « pédant retourné ».

On voit que les rapports de Gautier et de Sainte-Beuve commençaient à être singulièrement tendus, et quand on connaît le caractère vindicatif de Sainte-Beuve, de qui Baudelaire écrira en 1859 : « Décidément voilà un vieillard passionné avec qui il ne fait pas bon se brouiller », on peut être convaincu que la blessure ira en s'envenimant et que sa rancune contre Gautier n'est pas près de s'éteindre.

Ils s'étaient dit adieu pour toujours. Ils devaient pourtant se rejoindre, mais c'est Sainte-Beuve, — et ce qu'il dut lui en coûter ! — qui fera le premier pas.

§

Sainte-Beuve s'est taillé une réputation de critique. Il n'en a cure. Ce qu'il a toujours ambitionné, c'est la gloire du poète et du romancier. Il ne se résigne pas d'avoir échoué dans la littérature d'imagination. De là sa haine contre tous les génies créateurs de l'époque : Hugo, Vigny, Musset, Balzac, George Sand, Flaubert. A défaut du génie, il en veut l'apparence. Il est affamé d'honneurs. Il se tourne vers ceux qui en disposent et c'est pourquoi il se rallie si facilement à tous les régimes, quitte à comploter en dessous et à les combattre dans l'ombre. Il salue l'avènement de Louis-Philippe mais il arme le bras du régicide Bergeron. Il hurle avec les révolutionnaires de 1848. Il feint de prendre part au mouvement qui se dessine, mais dès qu'il éclate, sa lâcheté « l'envoie, à toute volée de locomotive, professer la littérature en Belgique et en Hollande. Sa Muse un peu valétudinaire n'aimait point l'air des lampions. En ces tristes jours où rien ne semblait drôle, tout Paris s'amusa de cette hégire. Il revint quand l'inondation démocratique laissa voir un peu de terre ferme.» (Veuillot.) Il se rallie par habitude à l'Empire et accepte le

coup d'Etat. Ah! n'allez pas croire que ce soit par conviction! Il l'accepte, dit-il, comme on accepte une médecine amère ou l'ablation d'une dent cariée, parce que c'est une chose fatale et nécessaire. Il lui faut ménager les intelligences qu'il entretient dans les deux partis. Un revirement est toujours possible. Il veut que l'on croie à son indépendance et ce fantoche pose à l'homme de caractère. Il refuse de parler de *Jules César*, l'œuvre de Napoléon III, mais il félicite le souverain « d'avoir rétabli la société sur ses larges bases ». Il accepte du potentat qui a violé la constitution la croix de la Légion d'honneur, qu'il avait refusée trois fois des mains du roi citoyen, du paterne et débonnaire Louis-Philippe. En 1852, il refuse, avec une lettre pleine de dignité, pour la galerie, la chaire au Collège de France que lui offre M. Fortoul, mais il ne la refuse avec tant de solennité que pour l'accepter deux ans plus tard. Il est vrai qu'il devra interrompre son cours sous les huées et les sifflets de la jeunesse libérale. Le déploiement inusité des forces de police n'arrivera pas à le protéger contre l'indignation et le mépris publics.

Nommé maître de conférences à l'Ecole normale supérieure (1858), il éprouve le besoin de colorer son acceptation d'une excuse. Il met en avant son dévouement à la cause des lettres :

Il n'est pas de meilleure fortune ni de plus grand honneur pour la littérature — surtout la littérature critique — que lorsqu'elle trouve l'occasion de se coordonner avec un grand mouvement social, avec un courant politique important et, sans s'y enchaîner, de le servir.

Dégustez-moi le fin jésuite !

La gloire de Hugo, même exilé, l'offusque. Hugo avait été pair de France. La pairie n'existe plus. Hugo avait été sénateur. Sainte-Beuve veut l'être à son tour, mais cela dépend de l'Empereur lui-même et c'est une dure pilule à lui faire avaler. Sainte-Beuve ne connaît pas le despote et il a des raisons de le croire mal disposé, d'abord parce qu'à l'image de son grand oncle, Napoléon III se défie des hommes de lettres ; ensuite parce qu'il existe, dans les archives de police, contre Sainte-Beuve, un dossier accusateur (1). D'un autre côté, l'impératrice Eugénie est nettement hostile. Elle est édifiée sur le

(1) Ce dossier établissait, entre autres, les anciennes relations de Sainte-Beuve avec Armand Carrel, son affiliation à la Société secrète : *Les Droits de l'Homme* et sa complicité dans l'affaire Bergeron.

compte du renégat. Elle sait de quoi il est capable. Elle ne consentira jamais à cette nomination. Sainte-Beuve essaye de son arme habituelle : le chantage. Ce ramasseur de bouts de papier, cet écouteur aux portes, ce fouilleur de rebuts, a des documents sur la famille d'Eugénie de Montijo. Il la menace d'écrire une histoire de Marie-Antoinette, bourrée d'allusions. La souveraine méprise. Sainte-Beuve sent la partie perdue. Pourtant il ne dort plus. L'habit de sénateur hante ses nuits. Quand on lui parle de la possibilité d'entrer au Sénat, il joue une indignation violente. Il s'écrie : « Croyez-vous donc que je veuille me déshonorer ?» mais il ne vit plus que pour ce déshonneur. C'est une torture. Que faire ? Quel appui trouver? Quelle complicité assez puissante pour forcer la main au couple impérial ? Il n'y a qu'une personne qui ait assez de crédit sur l'Empereur pour tenter et réussir ce tour de force. C'est la princesse Mathilde. L'Empereur est rempli d'attentions pour elle. On dit même qu'il l'a aimée et qu'il a failli l'épouser. Au moment du coup d'Etat, il l'a créée Altesse impériale. Avant qu'il n'ait pris femme, il lui a donné logement à l'Elysée et lui a conféré toutes les prérogatives d'une impératrice. Il y a mieux. On dit qu'elle est en froid avec la souveraine et le sinistre Rodin qu'est Sainte-Beuve entrevoit tout de suite le ressort à manœuvrer. Il ne connaît pas la princesse Mathilde mais Gautier est de ses intimes. Il fait à Saint-Gratien la pluie et le beau temps. La princesse en est folle. Elle l'appelle son bouffon. Gautier accepte ce titre et s'en fait gloire.

Gautier pourrait intervenir. Ce n'est que déplacer la difficulté. Gautier ne doit guère être bien disposé en faveur de Sainte-Beuve. Il est possible même qu'il l'ait déjà desservi dans l'esprit de l'Altesse impériale. Il faut sonder ses véritables sentiments. Un rapprochement n'est pas impossible. L'orgueil de Sainte-Beuve ne lui permet pas une démarche inconsidérée, mais il a un homme de confiance sous la main, Baudelaire. Baudelaire et Gautier, cela rime mal ensemble. Pourtant, ils se rencontrent. La Bohème leur a imposé un masque de camaraderie et de tutoiement. La manœuvre commence. Les hostilités cessent. Le lendemain du jour où l'Empire a été proclamé, Sainte-Beuve, qui depuis dix ans n'a soufflé mot de Gautier, cite son nom dans un article sur Villon et confesse

qu'il a su en tracer jadis dans les *Grotesques* un portrait de verve. C'est peu, mais cela vient de si haut! Et Baudelaire est chargé de montrer l'article à Gautier et d'insister sur ce maigre compliment.

Un peu plus tard, Sainte-Beuve reconnaît que Gautier « se plaît à déployer plus que jamais dans ses rimes de sculpteur et de peintre les opulences de la nature corporelle et de la matière vivante ». Pour que cet applaudissement ne puisse le compromettre et ne prenne pas les allures d'une ouverture imprudente, Sainte-Beuve a soin de l'entourer de discrétion. Il s'agit ici d'un dénombrement des poètes du temps. Gautier reste confondu dans la foule des lauréats. Il n'est cité qu'après Viennet, Lachambaudie, après même un certain M. Théophile Duchapt, magistrat, conseiller à la cour d'appel de Bourges, qui a publié un recueil de fables, et, ce qui est plus grave, la palme du sonnet (à laquelle on conviendra que Gautier avait de meilleures raisons de prétendre) revient à M. Evariste Boulay-Paty.

Cette même année, Baudelaire écrit à Gautier en lui envoyant des vers : « Protège-moi ferme (1). »

En 1855, nouvelle citation de la part de Sainte-Beuve, sans qu'aucune œuvre nouvelle de Gautier lui en ait fourni l'occasion. Cette fois le compliment se précise : « C'est une plume habile, savante en couleur, curieuse de nuances. » On reconnaît qu'il a fait dans son genre « des miracles de hardiesse et d'adresse ». Sa manière est bien à lui, il s'y joue. Gautier n'est plus confondu dans la foule des Viennet, des Duchapt, des Paul Destref, des Barthes, des Ernest Serret et de tant d'illustres inconnus. Il monte en grade. Il est promu par Sainte-Beuve chef de section (chef d'un démembrement et d'une subdivision importante de l'école d'Hugo).

Baudelaire fait son office de fidèle facteur. Il voit Gautier et il parle en même temps pour lui-même, puisqu'à cette date il écrit à un ami qu' « il attend les résultats d'une affaire où M. Piétri et de Morny sont mêlés en sa faveur ».

Au fur et à mesure que Gautier croît en crédit à la cour, l'estime de Sainte-Beuve grandit en conséquence. C'est ce qui explique que le 12 octobre 1857 Sainte-Beuve, revenant à la charge, profite d'un article sur Banville pour « s'étonner

(1) Baudelaire : *Lettres* (Mercure de France), page 32.

qu'on puisse oublier Gautier parvenu à la perfection de son Faire ». Cette fois le grand mot est lâché : « C'est un Maître. »

Au même moment, Baudelaire écrit à l'un de ses amis :

Je viens de voir Théophile Gautier qui me mettra un fragment dans « l'Artiste ».

N'oublions pas que 1857, c'est l'année des *Fleurs du Mal*. Malgré tout, l'affaire traîne et Sainte-Beuve, au dire de son secrétaire d'alors, Jules Troubat, s'irrite autant de ces lenteurs qu'il s'irritait jadis des allusions au titre possible de sénateur. Cela prouve que Théophile Gautier se faisait tirer l'oreille. Peut-être avait-il à vaincre lui aussi les résistances de la princesse qui, la première fois qu'on lui parla de Sainte-Beuve, se récria : « Non ! C'est un vilain moineau qui nous jouera de méchants tours. » Enfin la ténacité du critique l'emporte. En 1859 sa réconciliation est scellée avec Gautier. Baudelaire fête cet heureux événement par son étude. En 1861, triomphe ! La princesse Mathilde consent à recevoir Sainte-Beuve qui lui est présenté par Gautier.

Peu de temps après, Sainte-Beuve est nommé sénateur, en dépit de l'impératrice qui ne connut la nouvelle que lorsque la nomination avait paru à l'Officiel et qui, dès ce jour, se brouillant définitivement avec la princesse Mathilde, refusera de la recevoir. Le lendemain, ce fut la brouille avec l'Empereur lui-même, car ce qu'elle avait prévu arriva. Sainte-Beuve en prenant d'emblée, au Sénat, position avec les ennemis du régime, commençait à « lui jouer de méchants tours ».

La princesse en prit son parti, car Sainte-Beuve déployait vis-à-vis d'elle toutes ses grâces et ses séductions. Il l'encouragera dans ses idées d'indépendance, elle qui se plaignait de n'avoir pas eu de parents assez nobles pour avoir été guillotinés pendant la révolution. Par l'influence néfaste de Sainte-Beuve, le salon de l'Altesse impériale devient un foyer de sourde opposition, jusqu'au jour où, ayant obtenu d'elle tout ce qu'il en pouvait attendre, Sainte-Beuve la jettera elle-même, avec les appuis du régime, par-dessus bord. Elle n'aura pour consolation que de se tordre les mains dans une crise de larmes, en criant : « Je l'avais bien prévu ! »

Pour le moment, Sainte-Beuve doit sa récompense à Gau-

tier. Il lui a promis, en échange de sa complaisance, un fauteuil à l'Académie, mais cela ne peut se faire immédiatement. Sa situation de courtisan dessert Gautier auprès des immortels. Néanmoins, Sainte-Beuve se flatte de remonter le courant hostile. Il posera des jalons à l'occasion, et l'occasion se présente plus tôt qu'il n'avait pensé.

En 1862, Baudelaire a l'impertinente idée de se présenter à l'Académie. C'est Sainte-Beuve qui est chargé d'examiner les titres des candidats. Et voici tout ce qu'il trouve à dire de l'auteur des *Fleurs du Mal* :

On s'est demandé d'abord si M. Baudelaire, en se présentant, voulait faire une niche à l'Académie et une épigramme, s'il ne prétendait point l'avertir, là, qu'il était bien temps qu'elle songeât à s'adjoindre ce poète et cet écrivain si habile et si distingué dans tous les genres de diction : THÉOPHILE GAUTIER, SON MAÎTRE !

On touche ici le fond de la duplicité humaine. On surprend, ici, à l'œuvre celui que Flaubert appelait par ironie la « Grande Sainte-Beuve », celui qui avait reçu jadis de Balzac une si magistrale volée de bois vert, celui dont Victor Hugo avait dénoncé la fourberie tortueuse et qu'il avait marqué au fer rouge de sa strophe vengeresse.

Sainte-Beuve n'hésitait pas à sacrifier Baudelaire à ses desseins. Il n'hésitait pas, pour rejoindre Gautier et lui payer le prix de son « déshonneur », à marcher sur le corps d'un être candide et sans défense, qui s'était voué à lui de toutes ses forces et qu'il avait l'hypocrisie d'appeler « son cher enfant », et parce que, dans son discours, il avait joint, à l'adresse de Baudelaire, un banal certificat de « bonnes lettres et de bonnes façons », Baudelaire se crut obligé de le remercier, non sans se rémémorer, sans doute avec tristesse, ces vers qu'il lui avait écrits jadis :

Tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés.

Sacrifice inutile du reste. Une affaire engagée sous de tels auspices ne pouvait réussir. Gautier ne fut jamais de l'Académie, ce qui n'ôte rien à son talent.

Mais ne vous semble-t-il pas, pour en revenir à la dédicace des *Fleurs du Mal*, que tout ceci corrobore l'explication que Gautier nous en avait déjà donnée ?

A l'égoïste « Protège-moi ferme » qu'il y sous-entendait, ajoutons-y seulement, comme circonstance atténuante, comme indice du bon cœur de Baudelaire :

« Et surtout, n'oublie pas Sainte-Beuve ! »

ERNEST RAYNAUD.

TROIS ESSAIS

—

LA CULTURE ALLEMANDE

Je ne suis pas de ceux qui la nient et qui lui refusent une place dans l'évolution de la civilisation en Europe, mais je suis de ceux qui n'en ont jamais reconnu la suprématie. A vrai dire, je n'ai jamais reconnu à aucun peuple d'Europe ou d'Amérique une suprématie absolue au point de vue civilisation. Il n'y a, dans le monde qu'on appelait autrefois la chrétienté, qu'une civilisation à laquelle participent plus ou moins les hommes. Cependant les Allemands donnaient aussi à leur « Kultur » une signification spéciale qui se rapprochait beaucoup de ce que nous appelons éducation nationale et, en ce sens, la « Kultur » est bien l'ensemble des qualites, naturelles ou acquises, propres au Germain. On a vu par le Manifeste des Intellectuels allemands à quel point professeurs, savants, artistes, écrivains allemands étaient fiers de cette culture un peu spéciale et à quel point ils se vantaient d'en demeurer solidaires, même quand elle avait abouti à des actes aussi réprouvés par les autres nations, même neutres, que les massacres de Dinant, la destruction de Louvain et en général la violation et le ravage de la Belgique. La force de cette « Kultur » est donc indéniable autant que sa légitimité est suspecte. Mais elle n'a aucun rapport avec la civilisation à laquelle, au contraire, elle s'oppose nettement. Tandis que la culture, au sens européen, au sens mondial du mot, est l'effort des peuples et des individus vers un sentiment objectif du bien et du mal, la « Kultur » est l'effort allemand vers un sentiment subjectif du bien allemand et du mal allemand. C'est du moins

ce que j'ai cru comprendre à la suite de toutes les discussions sur cette question. Mais les Allemands n'ont pas réussi absolument à s'isoler dans leur orgeuil. Ils ont aussi beaucoup de vanité et ils n'ont jamais renoncé à prendre une place, qu'ils voulaient aussi la première, dans la civilisation générale. Ils ont même cru l'avoir conquise et on a vu leurs intellectuels prouver sur ce point la naïveté de leur infatuation. Considérons donc cette civilisation générale et observons quelle figure y fait le génie allemand. Le génie allemand avait été un produit romantique et le romantisme impliquait la liberté et la fantaisie. Avec l'unité de l'empire la liberté a disparu, et avec la conscience de plus hautes destinées on vit disparaître, presque en tous les genres d'activité, la traditionnelle fantaisie allemande, celle qui souriait sur la face d'un Gœthe. Peu à peu, le génie allemand est devenu discipliné, sérieux, unanime, d'un fonctionnement mécanique. Mais cela n'a pas toujours été. Cette transformation est récente. Avant de devenir la proie d'un orgueil maniaque qui a dévoré leur sensibilité, les Allemands vivaient et pensaient en hommes. Ils ont notablement participé à la civilisation universelle. Je prendrai pour exemple Frédéric Nietzsche.

C'était avant leur grande victoire de 1870-71. Quelques esprits, antérieurement formés, comme Nietzsche, se développèrent encore après cette période, et c'est par eux que se perpétue dans le monde la vieille influence allemande. Nietzsche est encore romantique, on peut même dire qu'il est le plus romantique des Allemands. Ses conceptions philosophiques s'adressent peu à l'Allemrgne, qui, d'ailleurs, ne les a pas comprises. Il écrit pour l'humanité toute entière. Son influence dans le monde ne commença guère à se manifester que lorsque sa pensée, traduite en français, fut devenue accessible à ceux qui participaient de la civilisation française. Il s'en rendait compte. La pensée allemande n'a pas de rayonnement en dehors de l'Allemagne, n'a de prise que sur les cerveaux allemands. Comme il voulait quand même parler aux autres hommes, il avait plus d'une fois tenté de se faire traduire en français. Ses démarches auprès de Taine n'avaient pas d'autre but. Ce n'est qu'après sa mort intellectuelle qu'elles réussirent et le nom de Nietzsche ne devint universel qu'à partir de ce moment-là, qui fut aussi celui où les Allemands

commençaient à croire que leur récente victoire, toute matérielle, leur avait conféré un droit à la maîtrise intellectuelle du monde entier. Nietzsche ne participa aucunement à la grande folie germanique qu'il n'avait préparée en rien. Il rêvait au-dessus du bien et du mal et ses rêves n'étaient pas des rêves allemands, mais des rêves de demi-dieu. Pour mesurer la distance qui sépare sa pensée de celle de M. Ostwald, chimiste et philosophe comme Nietzsche était philologue et philosophe, il faut comprendre que Nietzsche, théoricien du surhomme, veut grandir l'individu au-dessus des lois chrétiennes et que M. Ostwald, théoricien de l'énergie, veut développer l'énergie de la masse allemande, en vue de la discipline allemande, de la force allemande, de la domination allemande. L'idée d'Ostwald s'oppose à celle de Nietzsche, comme une thèse politique s'oppose à une conception de l'esprit. Ostwald l'a commentée lui-même dans un nouvel écrit que, vu le malheur des temps, l'université de Leipzig s'est empressée de désavouer. Comme elle l'eût approuvé, si la force avait du premier coup triomphé !

Je ne voudrais pas que l'on situât Nietzsche dans l'Allemagne nouvelle. Par son éducation, la tournure de son esprit, tout à fait spéculatif, il appartient franchement à une période allemande où n'avait pas encore éclos le véritable esprit allemand, tout de domination et d'égoïsme national. On pouvait lire Nietzsche sans même s'apercevoir, sinon par la tournure nuageuse de quelques phrases, que c'était un Allemand. Nietzsche, et lui-même s'en est vanté bien des fois, était un Européen. Une de ses phrases favorites est : « Nous autres Européens... » Il est tout à fait au-dessus de l'idée nationale allemande. Il lui faut une patrie plus large et surtout plus libre. Il faut à Zarathoustra une patrie romantique : il eût étouffé dans celle qu'ont créée les nouvelles idées allemandes, celles qui prirent naissance à la suite des victoires de 1870-71 et qui se développèrent dans les années suivantes. Mais Nietzsche était mort à la raison quand elles acquirent soudain un développement inattendu, quand, sortant de la civilisation européenne, les Allemands entrèrent pour n'en plus sortir dans la prison de leur culture nationale. Il n'écrivait plus et rien de ce qu'il avait écrit antérieurement n'est marqué au sceau de l'égoïsme allemand. Il est de même le

dernier Allemand qui appartienne franchement à la civilisation européenne.

On a dit, un peu inconsidérément, il me semble, que Nietzsche avait été l'un des éducateurs de Guillaume II. Il a, en tout cas, bien mal profité de ses leçons, car Nietzsche prêche aux hommes non pas la domination sur leurs semblables, mais bien plutôt la domination sur eux-mêmes. Qu'on se souvienne du portrait qu'il a donné du vrai philosophe, du philosophe des nouveaux temps, qu'on réfléchisse à ce qu'il lui demande de force d'âme et même d'abnégation. C'est aussi cela qu'il exige d'abord de ceux qui veulent maîtriser leurs frères, et jamais, même en ses pages les plus brutales, on ne trouve l'éloge pur et simple de la force. De ce qu'il distingue la morale des maîtres et la morale des esclaves, il ne faut pas conclure qu'il reconnaisse le droit d'être maître à qui ne possède que la force toute nue. Cet admirateur de la Renaissance savait de combien d'éléments impondérables se parait la cuirasse d'un condottiere et que, pour dominer les hommes, il y faut autre chose que la croyance en son épée. Mais les directeurs de l'idée allemande ont pris l'habitude d'attirer à eux tous les écrivains allemands anciens et modernes et de leur faire dire tout ce qu'il faut en faveur de leur thèse. Il est bien possible que Guillaume II ait lu Nietzsche à l'envers et que le conseil mystique : « Soyez durs! » il l'ait compris à la lettre, comme une incitation à la cruauté. Ne le dirait-on pas vraiment ?

Il reste que pour moi, loin d'incarner certaines tendances de l'impérialisme ou de la culture allemande, Nietzsche s'y oppose nettement. Il représente une tout autre forme de la civilisation, celle qui part des Grecs et vient rejoindre les Français, ou, pour être particulariste, les Européens du dix-neuvième siècle. Ne l'a-t-on pas vu railler cette même « Kultur » dont on veut qu'il soit un des maîtres ? Lui qui a pleuré à la nouvelle du bombardement de Paris, comment avoir l'audace de l'impliquer dans l'approbation de la destruction de Louvain ?

LES DEUX CULTURES

Voici un sujet sur lequel on a tant écrit au cours de ces derniers temps que je dois dire d'abord mes raisons pour le reprendre. La première est qu'il vient de paraître, sous ce

même titre, une excellente étude de M. Louis Dumur (1), écrivain français, mais citoyen suisse, qui a subi l'influence des deux cultures, qui peut les comparer et les juger. La seconde raison est que je voudrais faire à ce propos quelques remarques qui n'ont pas encore été faites. Il faut d'abord définir ce qu'on entend par culture. Le mot est latin, les Allemands s'en sont emparés et, par l'influence de Nietzsche, il a passé en français et dans toutes les langues européennes. On le confond souvent avec le mot civilisation, dont il n'est qu'un des éléments. En français, il n'a vraiment qu'un sens, celui de culture du sol, celui qu'on retrouve dans le mot cultivateur. Avant qu'il n'ait été détourné de sa vraie signification, il n'a jamais signifié autre chose. Il y avait la culture de la vigne, la culture du blé, la culture de la betterave. Tout ce qu'on entend maintenant d'intellectuel par le mot culture, on l'exprimait autrefois par les mots civilisation, éducation, esprit. La civilisation est quelque chose d'humain, d'européen, qui ne saurait appartenir à aucun peuple particulier de l'ancien ou du nouveau monde. Il y a des civilisés, des demi-civilisés et des non-civilisés, voilà tout. L'éducation est plus variable. Elle comporte beaucoup de nuances, jusqu'à la nuance individuelle. Enfin, pour qualifier la nature intellectuelle d'un peuple, on s'est servi, autrefois, du mot esprit, qui est très bon. Il est clair que les esprits des différents peuples qui appartiennent au monde civilisé diffèrent profondément entre eux. L'esprit est français, anglais, allemand, américain (avec beaucoup de nuances), espagnol, italien, etc. On pourrait se servir de ce mot, mais il a des sens trop divers et trop obscurs aussi. Jadis il voulait dire ce qu'il y a d'essentiel dans une intelligence. Il voudrait surtout dire aujourd'hui la manière originale de s'exprimer et ne serait compris que dans un sens très restrictif Je reconnais que culture vaut mieux. Mais je voudrais aussi que l'on reconnût que ce qui vaudrait mieux encore, c'est le mot génie. C'est le sens qu'il a pour les Allemands. Dire la culture allemande, c'est dire le génie allemand. Ils opposent la culture à ce qu'ils nomment *Bildung* et qui est proprement à la fois l'instruction et la manière de s'en servir, la méthode. Les Allemands étant plus studieux que spontanés, ils ont plus

(1) Louis Dumur : *Culture française et culture allemande*, « Cahiers Vaudois », Lausanne, 1715. — N. D. L. R.

de *Bildung* que de culture, déclare Nietzsche qui va jusqu'à la leur refuser tout entière. Cependant cela ne se comprend pas bien dans nos langues latines où l'idée de culture, même intellectuelle, implique l'idée de travail et où un esprit cultivé est justement un homme qui a reçu une très bonne instruction et qui l'a augmentée par ses propres études. Il est absurde de vouloir exprimer dans nos langues l'idée du génie naturel par le mot culture qui exprime l'idée opposée. Comme je tiens particulièrement à écrire en français, c'est donc le mot génie que je voudrais employer; mais comme toute la théorie des deux cultures repose sur la définition qu'en a donnée Nietzsche et que Nietzsche, d'esprit plus allemand qu'il ne croyait, s'est servi du mot culture, employons-le pour nous demander s'il y a une culture allemande et quelle est sa valeur.

« Savoir beaucoup de choses, dit-il, n'est ni un moyen nécessaire pour parvenir à la culture, ni une marque de cette culture et, au besoin, cette science s'accorde au mieux avec le contraire de la culture, avec la barbarie, c'est-à-dire le manque de style ou le pêle-mêle chaotique de tous les styles. L'exemple des Allemands est là pour le prouver, car c'est précisément dans ce pêle-mêle que vit l'Allemand d'aujourd'hui. Comment se peut-il qu'il ne s'en aperçoive pas, malgré son savoir profond ? Tout devrait pourtant l'instruire : chaque regard jeté sur ses vêtements, son intérieur, sa maison, chaque promenade à travers les rues de ses villes, chaque visite dans ses magasins d'objets d'art et de mode. L'Allemand amoncelle autour de lui les formes et les couleurs, les produits et les curiosités de tous les temps et de toutes les régions et engendre ainsi ce modernisme bariolé qui semble venir d'un champ de foire. » Il y a un autre nom à ce que Nietzsche accumule ici comme preuve de manque de culture antique. C'est ce qu'on appelle le mauvais goût, et malheureusement, que cela soit ou non sous la mauvaise influence allemande, presque tous les peuples modernes et les Français aussi en ont été atteints. Le chaos des styles n'est pas un travers exclusivement allemand. Et même on peut dire que nous ne connaissons pas le style, que nous sommes incapables d'en créer un qui satisfasse à la fois la raison et le besoin indéfini de nouveauté qui caractérise l'esprit humain et qui fait qu'un objet usuel, tout en demeurant le même, change légèrement de forme à chaque génération. Il faut dire cepen-

dant que si le génie français a beaucoup perdu de sa sensibilité artistique et de sa faculté créatrice, il a gardé un remarquable sens critique et a délibérément rejeté, non sans horreur, le style allemand, le style de Munich, symbole même du mauvais goût et de la prétention. Il l'a rejeté, mais pas assez tôt pour n'en être pas légèrement infecté. En réalité, quand la guerre a éclaté, nous étions peut-être en train de nous y laisser prendre. Notre besoin de nouveau avait capitulé et accepté, faute d'autre chose, comme des créations, le mauvais goût allemand. Tout suit le canon. Après la guerre de 1870, nous ne pouvions plus imposer grand chose au monde et nous nous sommes laissé nous-mêmes imposer par le vainqueur tout ce qu'il a voulu avec ténacité, et cela sans le vouloir, par la force des choses. Nietzsche est mort trop tôt pour avoir vu l'envahisssment de la France par le goût allemand, mais il connaissait bien la qualité de ce goût, il l'a bien défini et par avance nous avait mis en garde contre lui. Pour lui, qui voyait de très près ce qui manque aux Allemands, il disait surtout qu'ils n'ont pas de culture, parce qu'il identifiait la culture et le style, ce qui serait assez difficile à comprendre, si nous n'avions précisément cité le passage où il expose son idée et ce qui, malgré tout, reste un peu obscur.

M. Louis Dumur a bien vu que dire : la culture c'est le style, pour faire suite au mot de Buffon : le style, c'est l'homme, n'est pas suffisant. Il a donc cherché une autre définition et il propose celle-ci : « La culture, disons-nous, c'est une civilisation créatrice, ou, pour nous exprimer en une formule moins brève, mais plus explicite, la culture, c'est un mouvement civilisateur favorisant la production, dans tous les domaines ou dans un grand nombre de domaines, de formes originales, d'idées nouvelles, de sentiments caractéristiques, pour aboutir à la création d'un vaste ensemble stylisé et cohérent, offrant d'une façon reconnaissable entre toutes le mode d'un peuple de vivre, d'envisager la vie et de l'exprimer par ses arts, par sa pensée, par ses métiers et par ses mœurs. » C'est très clair. Il n'y a qu'un mot qui détonne dans cette phrase et c'est précisément le mot même de culture. M. Dumur a donné excellemment la définition même de ce que l'on doit appeler le génie des peuples. Mais encore une fois, laissons et acceptons l'inévitable. En suivant cette défini-

tion, on verra du moins très nettement qu'il entend donner à la culture un rôle actif qui la différencie parfaitement de la *Bildung* : « Elle crée, dit-il, un ordre de choses qui n'existait pas avant elle ; elle forme quelque chose de nouveau, colore différemment la vie, apporte une autre note à la civilisation et lui découvre un aspect. » C'est ce que les Allemands d'aujourd'hui ne semblent pas avoir compris ; mais ne semble-t-il pas qu'aucun peuple moderne ne l'ait compris davantage ? Est-ce que nous ne voyons pas partout l'instruction confondue non seulement avec l'intelligence, mais avec la moralité même ? Est-ce que partout l'idéal de la civilisation n'est pas d'apprendre et encore apprendre ? Un « civilisé » complet, digne de tous les diplômes et, par conséquent, de l'estime et même de la vénération universelle, ne sort définitivement des écoles que vers l'âge de trente ans, quelquefois plus, beaucoup plus. Alors est-ce que l'Allemagne, où ce régime est poussé à l'extrême, n'avait pas quelques droits à se croire à la tête de la civilisation ? Les autres peuples sentent bien maintenant qu'il y a autre chose, dans la république de l'esprit, que ce qui s'apprend, mais tous ont participé à la même erreur. L'avenir est probablement à la nation qui s'apercevra la première qu'il est plus important de vivre que d'apprendre et qu'il y a plus de choses dans la vie que dans toutes les sciences. Le présent débat sur le ridicule mot culture n'aura pas été inutile s'il fait réfléchir sur ce point.

Il est bien certain que si on donnait aux mots le sens qu'ils devraient avoir, la France, l'Italie, l'Espagne seraient plutôt des pays d'esprit spontané et des pays de génie, et l'Allemagne un pays de culture, un pays de méthode. C'est aux nations celtiques et latines qu'appartient l'invention et la fantaisie. Les pays germaniques doivent se contenter de coordonner, de perfectionner peut-être les inventions des autres. En art et littérature où l'invention de la forme est à peu près tout, ils se borneront à l'imitation. Dans la science, il en sera de même, mais leurs travaux en ce genre pouront acquérir une certaine importance par leur activité, leur accumulation, leur logique. Par exemple Pasteur invente de toute pièce la bactériologie et cela ne veut pas dire que les travaux allemands sur ce sujet soient méprisables, mais ils seront presque toujours de second ordre. En poésie, après Gœthe qui doit tout

aux Grecs et aux classiques français, ils ont Heine, qui était si peu Allemand qu'il était Juif. En art, peu de chose qui soit vraiment original. Ils semblent triompher en musique et, quoi que dise M. Dumur et d'autres qui veulent que Beethoven soit d'origine flamande, je reconnais volontiers pour ma part que la musique allemande est incontestablement supérieure aux musiques italienne et française. Près de Beethoven et peut-être au-dessus il faut placer Mozart et le doute sera impossible. Il n'y a aucune musique au monde qui puisse remuer l'âme comme une sonate de Mozart, et qu'est-ce que la marche funèbre de Chopin, quoiqu'elle soit un chef-d'œuvre aussi, auprès de celle de Beethoven? Il y a encore une branche de l'activité intellectuelle où il ne semble guère possible de surpasser les Allemands. Le pays qui a produit Kant, Schopenhauer et Nietzsche est assurément au premier rang des créateurs en philosophie. Il n'est pas de point de vue patriotique qui puisse me faire dire le contraire. Il n'y a peut-être au-dessus de ces trois qu'un philosophe moderne que l'on puisse nommer, c'est Spinoza; mais de celui-là aussi ce n'est pas une autre nation vivante qui puisse s'en prévaloir, puisqu'il appartient, comme Heine, à une race qui forma jadis le peuple de Dieu. Les Allemands ont dû regretter souvent que Spinoza ne leur appartînt pas. En vérité ils auraient dû posséder celui qui est le philosophe de la méthode par excellence. Spinoza devrait être Allemand, comme Heine devrait être Français. Tous les deux sont des paradoxes de l'esprit, des jeux de la nature, comme on disait autrefois. Finalement, c'est aussi un paradoxe de dire qu'il n'y a pas de culture allemande, parce que l'Allemagne n'a pas eu beaucoup de brillants écrivains, ni beaucoup de brillants poètes, ni beaucoup de créateurs dans le domaine des arts plastiques ni dans celui des sciences qui demandent de l'invention. Qu'il ne soit pas absolument certain que ce soit l'Allemand Gutenberg qui inventa l'imprimerie, que ce soit peut-être le Hollandais Laurent Coster ou même un Juif d'Avignon resté inconnu, c'est ce qui ne diminuerait pas beaucoup la part de l'Allemagne dans la civilisation, car il est bien certain que ni Gutenberg, ni Coster, ni le Juif d'Avignon n'eurent conscience de la valeur intellectuelle et civilisatrice de leur invention. En virent-ils même la portée industrielle? C'est peu probable et d'ail-

leurs bien peu quinzième siècle. En somme, la civilisation allemande n'a été créatrice que dans deux domaines, très éloignés l'un de l'autre, la musique et la philosophie. Le mouvement romantique, qui a envahi l'Europe au commencement du siècle dernier et dont les romantiques faisaient honneur à l'Allemagne, ne lui appartient guère, sauf pour un certain tour sentimental qu'ils avaient d'ailleurs puisé dans les écrits de J.-J. Rousseau. Le sentimentalisme de Rousseau fut introduit en Allemagne par Gœthe, l'homme le moins sentimental du monde, et l'auteur de *Faust*, qui mettait au-dessus de tout les tragiques grecs, devint en France le patron du romantisme. Ce fut un quiproquo, mais qui n'en eut pas moins une grande influence sur la littérature française et toutes les littératures méridionales.

M. Dumur, auquel on fera bien de ne pas attribuer toutes les remarques qui précèdent, conclut dans son étude remarquable à ce que l'on ne dénie pas toute culture, c'est-à-dire, au sens où il prend le mot, tout génie créateur à l'Allemagne et, quoiqu'il mette bien des restrictions dans cette conclusion, j'aurai le courage d'être de son avis, mais avec beaucoup moins de réserves. Ce génie n'est pas, comme ils le croient, universel et digne de toute suprématie. Il est, au contraire, très limité, mais profond et n'a pas été sans rayonnement.

LE ROI DE PRUSSE

On ne connaît pas généralement l'origine des locutions qui ont cours dans une langue et qui y ont pris droit de cité. Il est évident, tout de même, que l'expression « travailler pour le roi de Prusse », qui veut dire travailler pour rien, ne peut pas remonter plus haut que le dix-huitième. C'est à ce moment-là, en effet, que le roi de Prusse commença à être un personnage très connu, en la personne de Frédéric II, qui ne passait pas pour généreux et qui ne l'était pas en effet. Son père l'était bien moins encore, était même avare, ne faisant aucune dépense que pour son armée, si bien qu'il laissa à Frédéric la meilleure armée de l'Europe et le coffre-fort le mieux garni. Frédéric-Guillaume avait rendu son fils très malheureux, comme d'ailleurs il rendait malheureux tous ceux qui l'approchaient. Il était d'une brutalité extrême, d'une méchanceté de

tous les instants, d'une ingéniosité à s'enrichir aux dépens de ses sujets qui avaient à souffrir de véritables spoliations. Je ne sais pas si, comme son fils, il jouait de quelque instrument de musique, mais il jouait supérieurement des amendes militaires dont il taxait riches et pauvres, surtout les riches qui d'ailleurs étaient assez rares dans un pays qui passait à ce moment pour le plus misérable de l'Europe. A ce métier, il avait amassé plus de soixante millions en or, somme alors très importante et qui, si elle ne lui servit à rien, permit du moins à son fils de faire la guerre sans crainte de se ruiner. Il n'avait pas d'ailleurs le tempérament à se ruiner et sur plus d'un point il ressemblait à Frédéric-Guillaume. Le père et le fils, moins éloignés de caractère qu'ils ne croyaient, se détestaient, se reprochant, l'un, ses vélléités de révolte, l'autre, sa tyrannie. Cela alla si loin que, sous un prétexte assez futile, le père voulut faire tuer son fils et le faire tuer légalement, en le livrant à un tribunal qui lui obéissait et qui n'aurait pas hésité à le condamner à mort, sans l'intervention de l'empereur Charles VI qui envoya exprès un ambassadeur pour apaiser le forcené. Ils n'eurent presque plus de relations, jusqu'à ce que la mort du père lui eût mis la couronne sur la tête. Frédéric-Guillaume était mort désespéré de la laisser à un tel prince qu'il méprisait et qu'il avait écarté du gouvernement. Bon exemple de la manière dont les pères comprennent leurs fils! Cependant, ces histoires-là nous importeraient peu si nous n'avions mille raisons pour nous intéresser à ces hommes qui ont été les créateurs de la Prusse politique, l'un en la dotant d'une armée, l'autre en faisant de cette armée l'usage que pouvait en faire un grand général. Il y a encore une autre raison, c'est que Frédéric est, quoique roi de Prusse, un écrivain et un philosophe français, un homme qui puisa dans le commerce des meilleurs esprits de la France, non sans doute son génie, mais la meilleure manière de l'utiliser. Il faut être venu jusqu'aux temps troublés que nous vivons pour entendre déprécier Frédéric le Grand. Mais cela passera. Ce n'est qu'une nécessité politique et patriotique du moment. On ne peut pas laisser croire à un peuple qui lutte pour la vie qu'un des prédécesseurs de Guillaume fut un ami des philosophes qui préparèrent la Révolution française. Ce sont des histoires bien compliquées pour un « poilu »,quoique le monde

en ait vu de tout temps d'aussi singulières. Au dix-huitième siècle et bien longtemps après, Frédéric II fut appelé en France le Roi-philosophe et on a toujours reconnu qu'il n'a guère réussi à inculquer à son peuple de vraies idées philosophiques. Il ne l'a guère réussi non plus pour ses successeurs.

Du moins ils n'ont pas su trouver dans sa vie l'exemple de modération et de sagesse montrées, pas toujours dans sa vie, mais toujours dans ses écrits, car ce fut un grand écrivain. Ecoutez ce qu'il disait, en commentant la guerre de Sept Ans qui fut si désastreuse pour l'Allemagne : « Ne paraît-il pas étonnant que ce qu'il y a de plus raffiné dans la prudence humaine jointe à la force soit si souvent la dupe d'événements inattendus ou des coups de la fortune ? Et ne paraît-il pas qu'il y a un certain je ne sais quoi qui se joue avec mépris des projets des hommes ? » Son petit-neveu, Guillaume II, n'a peut-être pas médité ce passage comme il le faudrait. Il abonde d'ailleurs en considérations philosophiques sur les changements de fortune des hommes et des empires. Après les désastres de la guerre de Sept Ans, il écrivait : « Le temps, qui guérit et qui efface tous les maux, rendra dans peu sans doute aux Etats prussiens leur abondance, leur prospérité et leur première splendeur ; les autres puissances se rétabliront de même ; ensuite, d'autres ambitieux exciteront de nouvelles guerres et causeront de nouveaux désastres ; car c'est le propre de l'esprit humain, que les exemples ne corrigent personne ; les sottises des pères sont perdues pour leurs enfants ; il faut que chaque génération fasse les siennes. » Tout ce qu'un historien français a trouvé à dire de Frédéric II, dont il avait l'occasion de parler récemment à propos d'un livre d'ailleurs singulier du Dr Cabanès, est qu'il avait la haine de la France et des Français. Voilà comme maintenant parlent, en France, les meilleurs esprits. Cela en est presque honteux, mais il faut excuser le trouble profond où les a jetés la guerre, bien que j'estime qu'un homme d'intelligence la doive garder intacte au milieu des pires circonstances. Frédéric, et c'est précisément sa marque, fut de tout temps attiré par la France, sa civilisation, sa langue, sa littérature. Le premier acte de sa vie de roi fut d'appeler à lui le grand écrivain et le meilleur représentant de l'esprit français, Voltaire, et l'un des derniers fut d'approuver et même de provoquer ce fameux concours

sur l'éloge de la langue française que lança en 1784 l'académie de Berlin, et on sait que Rivarol y remporta le prix par son discours, sur l'universalité de la langue française. Singulier ennemi de la France et de son génie! Il nous fit la guerre, il est vrai, mais il fut également notre allié, car cet homme étonnant fit toujours passer ses ambitions politiques avant ses goûts mêmes, et, véritable homme d'Etat, ne laissait pas ses opinions lui dicter sa conduite. N'est-ce pas à d'Alembert qu'il disait, comme celui-ci lui parlait de sa gloire militaire, qu'il n'en faisait plus grand cas et qu'il donnerait toutes ses victoires pour avoir écrit *Athalie?* Il était un peu capricieux et ce ne fut là sans doute qu'une opinion du moment. Mais, comme l'a bien vu Sainte-Beuve, il y avait en lui un homme de lettres, un écrivain préexistant à tout, même au métier de roi. Ce qui dominait en lui, c'était le culte des lettres, la passion des choses de l'esprit. Et que l'on ne croie pas que ce fût un goût factice que celui qu'il manifesta toujours pour les lettres françaises. Il avait été élevé par un Français de mérite nommé Duhan qui lui avait inspiré l'amour de la langue et de la littérature françaises et il avait trouvé parmi les réfugiés français protestants une sorte de tradition, fort amoindrie mais encore efficace. Son modèle fut Louis XIV et il se proposa de l'imiter en tout, et d'abord dans la protection qu'il avait accordée aux lettres et aux arts. Il n'avait encore que vingt-quatre ans et il était encore sous la tutelle tyrannique de son père quand il écrivit pour la première fois à Voltaire, inaugurant ainsi une correspondance qui devait durer tant d'années, car s'ils se fâchèrent, ils se réconcilièrent aussi.

Elle est bien curieuse, cette première lettre. C'est l'amour littéraire dans toute sa candeur, toute l'admiration dans ce qu'elle peut avoir de plus frénétique. Cela aurait peut-être continué très longtemps sur ce ton, si Voltaire n'avait pas cédé à l'invitation du roi et s'il n'était allé près de lui. Voltaire, disait Frédéric, est l'unique héritier du grand siècle qui vient de finir, c'est le plus grand homme de France, un mortel qui fait honneur à la parole. Il disait encore : « Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que le vôtre. » Et tout cela n'était pas flatterie, mais expression d'une sincérité évidente. Il faut d'ailleurs reconnaître que Frédéric est

l'homme le plus sincère qui fut jamais, sinon dans sa politique, du moins dans ses écrits désintéressés. La flatterie, dans cette première phase de la correspondance, est bien plutôt du côté de Voltaire, qui traite le jeune prince de Lycurgue et de Solon, le compare tantôt à César et tantôt à Catulle, ce qui permet à Frédéric de lui répondre avec simplicité : « Je ne suis, je vous assure, ni une espèce ni un candidat de grand honneur ; je ne suis qu'un simple individu qui n'est connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, selon toutes les apparences, ne servira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour retomber ensuite dans l'obscurité et dans l'oubli. » Le jeune prince, sage comme Télémaque, ajoute : « Quand les personnes d'un certain rang remplissent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. » Et il s'indigne franchement de cette différence de mesure. Comme Voltaire, une autre fois, lui a déclaré qu'il écrit mieux que Louis XIV, lequel d'ailleurs ne savait pas l'orthographe, il s'attire cette réponse qui est une leçon de tact, dit Sainte-Beuve : « Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits ; un solécisme, une faute d'orthographe, ne pouvaient ternir en rien l'éclat de sa réputation, établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé. Il lui convenait en tout sens de dire : *Cæsar est supra grammaticam*... Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie ; et c'est là toute la gloire que j'ambitionne. » On ne prétendra pas que ces sentiments simples ont toujours été les mêmes à l'égard de la France comme à l'égard de lui-même. Il y a un Frédéric plus compliqué, qui a aussi des parties moins agréables et même un peu barbares. A l'admiration qu'il eut toujours pour la civilisation française se mêla plus tard beaucoup d'envie et aussi beaucoup de présomption. Il crut un peu vite et un peu tôt qu'il avait formé un peuple capable d'en produire une autre qui l'égalât, mais du moins ce n'est pas là un sentiment indigne ni qui mérite la réprobation. Voltaire, qui après les années de ferveur répandit tant de mauvais bruits sur Frédéric, a, le premier, cherché à donner à l'Europe une idée erronée sur l'homme dont il avait été longtemps l'ami autant que le courtisan. Et c'est dans les pamphlets, d'ailleurs pleinement amusants, de Voltaire qu'on

a périodiquement exhumé un portrait caricatural et satirique du grand homme. Brouillés, ils se traitèrent l'un l'autre comme d'anciens amants sans délicatesse, mais c'est Voltaire qui, ayant le plus d'esprit, lança les mots les plus cruels. J'estime que, même aujourd'hui, un Français qui se respecte doit aller chercher le portrait de Frédéric ailleurs que dans un pamphlet qui n'a d'autre mérite que d'être extrêmement méchant et extrêmement spirituel. La plus grande défaveur qui puisse aujourd'hui atteindre Frédéric est d'avoir été l'initiateur de la grandeur d'une nation qui aujourd'hui ne peut plus être estimée, mais ce serait être bien sot que de vouloir faire remonter le cours des responsabilités. Faisons preuve de plus de bon sens en essayant de rendre justice à un homme qui fut un des beaux exemplaires de l'humanité, un fils spirituel de la France, un élève de Voltaire, de d'Alembert, des philosophes français. N'est-il pas mille fois vexant pour l'Allemagne que son plus grand prince et l'un des deux hommes éminents qui précédèrent Gœthe furent des produits de l'esprit français ? Leibniz, le représentant du génie allemand au XVIIe siècle, est un écrivain français ; Frédéric, le représentant du génie allemand au XVIIIe siècle, est un esprit français. Est-ce que nous voudrions renier cette double preuve de notre ancienne prééminence ? Quelle bêtise ! Comment ne pas voir que c'est une des belles victoires spirituelles que nous ayons remportée dans le passé ? Oui, il y avait vers 1750 un grand esprit en Allemagne, mais il pensait en français, il s'était abreuvé aux sources de l'esprit français, et ne regardait au delà de la France que pour s'arrêter à l'antiquité, à Polybe, avec lequel il a tant de rapports comme historien, à Lucrèce dont découle une partie de sa philosophie.

Frédéric, qui croyait avoir policé son peuple, et qui l'avait en effet tiré de la barbarie, en lui ouvrant l'Europe, avait lui-même fait si peu de progrès dans les lettres allemandes, dans la connaissance du génie allemand, que, sur la fin de sa vie, il n'était pas en état de comprendre *Werther*. Qu'aurait-il dit, devant *Faust ?* Il avait annoncé pourtant une floraison du génie allemand à cette époque, mais il entendait sans doute une floraison à la française, une imitation des anciens, comme celle qui avait fait la gloire de notre XVIIe siècle. Ce grand Allemand fut, quoi que l'on puisse dire, soit en Allemagne,

quand on veut l'exalter, soit en France, quand on veut le dénigrer, fut aussi peu Allemand que possible. Je voudrais, et cela à la fois d'une élégante justice et d'une ironie presque cruelle pour les Germains rétrogradés d'aujourd'hui, que l'on comprît les œuvres de Frédéric, comme celles de Liebniz dans la collection des grands écrivains français. La patrie littéraire d'un homme n'est-elle point celle dont il a adopté la langue et l'esprit? Il ferait vraiment bonne figure, celui dont disait d'Alembert : « Il est presque la seule personne de son royaume avec qui on puisse converser, du moins de ce genre de conversation que l'on ne connaît guère qu'en France, et qui est devenu nécessaire quand on le connaît une fois. » Ce serait une manière de prouver aux Allemands cette vérité que si on peut être un grand homme allemand, pour être un grand écrivain il faut s'exprimer en français ; et, quand ce n'est plus la mode, il faut du moins, pour acquérir dans le monde une réputation solide, être, comme Gœthe ou comme Nietzsche, des hommes qui ont subi, aussi fortement que possible, l'influence des lettres françaises, de la civilisation française.

REMY DE GOURMONT.

AURORE

La confusion morose
Qui me servait de sommeil
Se dissipe dès la rose
Apparence du soleil.
Dans mon âme je m'avance,
Tout ailé de confiance :
C'est la première oraison !
A peine sorti des sables,
Je fais des pas admirables
Dans les pas de ma raison.

Salut ! encore endormies
A vos sourires jumeaux,
Similitudes amies
Qui brillez parmi les mots !
Au vacarme des abeilles
Je vous aurai par corbeilles,
Et sur l'échelon tremblant
De mon échelle dorée
Ma prudence évaporée
Déjà pose son pied blanc.

Quelle aurore sur ces croupes
Qui commencent de frémir ?
Déjà s'étirent par groupes
Telles qui semblaient dormir :

L'une brille, l'autre bâille ;
Et sur un peigne d'écaille,
Egarant ses vagues doigts,
Du songe encore prochaine,
La paresseuse l'enchaîne
Aux prémisses de sa voix.

Quoi! c'est vous, mal déridées!
Que fîtes-vous, cette nuit,
Maîtresses de l'âme, Idées
Courtisanes par ennui?
— Toujours sages, disent-elles,
Nos présences immortelles
Jamais n'ont trahi ton toit!
Nous étions non éloignées,
Mais secrètes araignées
Dans les ténèbres de toi!

Ne seras-tu pas de joie
Ivre! à voir de l'ombre issus
Cent mille soleils de soie
Sur tes énigmes tissus?
Regarde ce que nous fîmes:
Nous avons sur tes abîmes
Tendu nos fils primitifs,
Et pris la nature nue
Dans une trame ténue
De tremblants préparatifs...

Leur toile spirituelle,
Je la brise, et vais cherchant
Dans ma forêt sensuelle
Les oracles de mon chant.
Être!.. Universelle oreille!
Toute l'âme s'appareille
A l'extrême du désir...
Elle s'écoute qui tremble

Et parfois ma lèvre semble
Son frémissement saisir.

Voici mes vignes ombreuses,
Les berceaux de mes hasards !
Les images sont nombreuses
A l'égal de mes regards...
Toute feuille me présente
Une source complaisante
Où je bois ce frêle bruit...
Tout m'est pulpe, tout amande,
Tout calice me demande
Que j'attende pour son fruit.

Je ne crains pas les épines !
L'éveil est bon, même dur !
Ces idéales rapines
Ne veulent pas qu'on soit sûr :
Il n'est pour ravir un monde
De blessure si profonde
Qui ne soit au ravisseur
Une féconde blessure,
Et son propre sang l'assure
D'être le vrai possesseur.

J'approche la transparence
De l'invisible bassin
Où nage mon Espérance
Que l'eau porte par le sein.
Son col coupe le temps vague
Et soulève cette vague
Que fait un col sans pareil...
Elle sent sous l'onde unie
La profondeur infinie,
Et frémit depuis l'orteil.

PAUL VALÉRY.

LA RÉVOLUTION RUSSE

L'OKHRANA

—

Le régime tsariste a entraîné dans sa chute plusieurs institutions qu'il avait créées et dans lesquelles il trouvait un appui et une sauvegarde. Parmi celles-ci, la plus puissante, la mieux organisée et, en même temps, la plus corrompue était certainement la police politique, la fameuse *Okhrana*. On peut dire que l'*Okhrana* s'élevait au-dessus de toutes les autres institutions russes, que, directement ou indirectement, elle les tenait toutes sous son joug, et que c'est elle qui régnait en fait aux lieu et place de Nicolas II.

L'*Okhrana* (du mot russe *okhraniat* : garder) gardait la personne de l'empereur, prévenait parfois les attentats dirigés contre lui ou contre différents membres de la famille impériale ou quelques hauts dignitaires, mais plus souvent elle-même provoquait ces attentats ou en inventait de toutes pièces. L'*Okhrana* luttait contre le mouvement révolutionnaire, mais en même temps elle attisait, soutenait ce mouvement, dont l'existence justifiait la sienne et les millions de roubles qu'elle touchait annuellement. Comme nous le verrons plus loin, il arrivait que l'*Okhrana* mettait la main sur tout un groupement révolutionnaire, mais elle avait toujours soin de ne pas le supprimer entièrement et laissait en liberté quelques-uns de ses membres pour « perpétuer, l'espèce » (*na razvodkou*).

Aux premiers jours de la révolution, le gouvernement provisoire a fait saisir toutes les archives de l'*Okhrana*, à Petrograd, à Moscou, et dans toutes les autres villes, car cette

pieuvre, dont la tête était à Petrograd, étendait ses tentacules sur toute la Russie, jusqu'au fond de la Sibérie. Du reste, l'activité de la police secrète ne se confinait pas à la Russie. A l'étranger, aussi bien en Amérique qu'en Europe, à Paris, à Londres, à Berlin, en Suisse, partout elle avait ses agents et ses sections, dont nous aurons l'occasion de dire quelques mots en parlant de l'organisation de l'*Okhrana*.

Le gouvernement provisoire a remis les archives de la police politique à MM. Bourtzev, Osorguine et à quelques autres écrivains qui connaissent parfaitement bien le mouvement révolutionnaire russe et préparent pour les futurs historiens l'immense matériel que représentent ces archives. Déjà ils ont livré à la publicité plusieurs de ces documents précieux. D'autre part, la Commission spéciale, instituée au Ministère de la justice, publie au fur à mesure qu'ils sont dévoilés les noms et *curriculum vitae* de tous les agents secrets, mouchards, espions de l'ancien régime, qui, contre argent, vendaient leur prochain, souvent même leurs amis et leurs frères.

De l'étude de ces matériaux, dont le nombre est déjà considérable, se dégage un tableau remarquable de ce que fut le régime gouvernemental tsariste pendant les dernières quinze années de son existence.

I

APERÇU HISTORIQUE

L'*Okhrana* est une institution fort ancienne dans l'histoire de la Russie. Sans remonter plus loin, nous la trouvons en 1697 comme « Chancellerie spéciale de l'Empereur », soumise à la direction personnelle de Pierre-le-Grand, qui résidait alors près de Moscou, à Préobrajenskoié, d'où le nom de *Préobrajenski Prikaz* donné à la police politique de cette époque. Un ukase daté de 1702 réglemente les affaires de la compétence de ce *Prikaz*. En plus de la direction de l'armée régulière, il doit s'occuper de la vente du tabac et, en outre, Pierre-le-Grand ordonne d'adresser au *Préobrajenski Prikaz* tous ceux qui déclareront *Gosoudarevo slovo i diélo*, c'est-à-dire ceux qui auront à dénoncer des tiers comme auteurs de crimes contre l'Etat. Bientôt le *Préobrajenski Prikaz* s'occupa presque exclusivement des affaires politiques, ou, comme on les ap-

pelait alors, « contre les deux premiers articles » ; il siégea à Moscou et le prince Romodanowski en devint le directeur.

En 1718, on institua à Pétersbourg la « Chancellerie secrète », qui avait les mêmes attributions que le *Préobrajenski Prikaz* et se trouvait également sous la direction du prince Romodanowski ; peu après du reste, ces deux institutions n'en formèrent qu'une seule. Au commencement du règne de Catherine I[re], une modification fut apportée dans la dénomination de la police politique, qui s'appella *Préobrajenskaia Cancelaria* (Chancellerie de Préobrajenski) et exista sous ce nom jusqu'en 1729. Elle fut supprimée sous Pierre II, à la démission du prince Romodanowski, et les affaires de sa compétence furent transmises, les plus importantes au « Conseil suprême secret » et les moins importantes au Sénat. En 1757, l'impératrice Elisabeth rétablit la « Chancellerie secrète » chargée exclusivement des affaires politiques. Supprimée par Pierre III, elle fut rétablie par Catherine II sous le nom de « Expédition secrète » et rattachée au premier département du Sénat. Cette « Expédition » devint la terreur de la Russie, surtout quand elle eut comme directeur le fameux Chechkovski, qui instruisit tous les célèbres procès politiques de cette époque, tels ceux de Pougatchev, N. Passek, Radistchev, Novikov, Nievzorov, Kolokolnikov, etc. En l'envoyant à Moscou instruire l'affaire Pougatchev, Catherine II lui écrivait qu'il avait « un don spécial de causer avec les simples gens », qu'il jugeait « toujours très habilement et rendait claires jusqu'à l'évidence les causes les plus difficiles ». En effet, Chechkovski avait un « don spécial de causer avec les simples gens » et même avec les gens de plus haute extraction. La torture, officiellement, était abolie, mais le knout restait et il en usait avec une virtuosité qui ne manquait pas d'amener les « aveux ».

Un de ses successeurs plus délicat, pour ménager la pudeur des inculpés, avait inventé et fait installer dans son cabinet de travail un fauteuil spécial. Dès que la personne soumise à l'interrogatoire y avait pris place, le siège du fauteuil s'abaissait et disparaissait par une trappe ménagée dans le parquet, de telle façon que le buste seul du patient restait dans le cabinet du Directeur, tandis que l'autre partie du corps, pendante

à l'étage inférieur, était soumise à une fustigation soignée. Plusieurs grandes dames, inculpées sur de simples racontars de la Cour, firent connaissance de ce fauteuil.

L' « Expédition secrète » fonctionna telle quelle jusqu'à la fin du règne d'Alexandre Ier. Nicolas Ier se chargea d'organiser une police politique comme aucun Etat de l'Europe n'en avait jamais connu, et qui, en se perfectionnant, devint cette *Okhrana* dont nous allons parler et qu'un écrivain russe a définie : « un appareil pénétrant dans toutes les manifestations de la vie du pays ». La création de la police politique de Nicolas Ier, qui s'appella « Troisième section de la Chancellerie de sa Majesté », nom qu'elle garda jusqu'au règne d'Alexandre III, fut provoquée par la révolte des Décembristes (14 décembre 1825). Nicolas Ier qui étouffa dans le sang cette première tentative d'établir en Russie un régime de liberté et dota son pays de ce mal fondamental, Nicolas Ier se trouva lui-même à la fin de son règne entre les mains de la police politique et du chef du corps des gendarmes qui la dirigeait, le comte Benkendorf. Fallait-il vaincre la volonté de Nicolas et recevoir son visa pour de nouvelles répressions, Benkendorf indiquait à l'empereur son propre dossier, conservé dans la Chancellerie de la police politique. La poursuite des crimes contre l'autocratie, qui était le premier et le principal but de la police politique et qui, jusqu'en 1871, se réalisait par le système des dénonciations, incomba à partir de cette année aux tribunaux, qui furent chargés d'instruire les procès politiques. Mais les éléments pour ces procès continuèrent d'être fournis par la police secrète, qui reçut alors une indépendance qu'aucun autre organe gouvernemental n'a jamais possédée. Non seulement les gouverneurs et le Sénat dirigeant, mais le parquet lui-même demeurent sans aucun pouvoir de contrôle sur le corps des gendarmes, sur les agents secrets de l'*Okhrana* qui, par le Département de la police, sont rattachés au Ministère de l'Intérieur. Bientôt le Département de la police tombe lui-même sous la dépendance complète de l'*Okhrana* et de la gendarmerie. Un des directeurs du Département de la police, A. A. Lopoukhine, qui, ayant reconnu le rôle d'Azev comme agent provocateur, n'a pas hésité à le dénoncer dans un livre très intéressant intitulé *Résultats de l'expérience du service*, écrit entre autres, à propos de la situation faite au Départe-

ment de la police par l'indépendance de la gendarmerie et de l'*Okhrana* :

Placée dans de telles conditions, l'institution même la plus parfaite par les qualités de son personnel ne pourrait rien apporter, sinon abus et dommages, à la population et aux intérêts du pays.

D'ailleurs, sur les qualités de ce personnel, Lapoukhine, qui a été à même d'en juger, écrit :

Dépourvus des notions les plus élémentaires du droit, ne connaissant de la vie publique que ses manifestations dans l'enceinte de l'école militaire ou des casernes, toute la conception politique des membres de la gendarmerie et des agents de l'*Okhrana* se résume à ceci : Il existe le peuple et le pouvoir gouvernemental ; celui-ci est en danger perpétuel du fait du premier ; il faut le préserver de ce danger et, pour cela, *tous les moyens sont permis*. Quand une conception pareille s'allie à une conscience très faiblement développée du devoir professionnel et à l'incapacité intellectuelle de discerner les phénomènes complexes sociaux, les observations qui peuvent être faites ne s'arrêtent qu'aux indices extérieurs de ces phénomènes sans les pénétrer. Il en résulte que tous les phénomènes publics paraissent avoir un caractère dangereux pour les autorités gouvernementales. De sorte que la garde du pouvoir gouvernemental se transforme, entre les mains de l'*Okhrana* et du corps des gendarmes, en une lutte contre toute la société et, comme résultat final, amène la perte du pouvoir gouvernemental, dont la sauvegarde ne peut être assurée que par son union avec la société.

Pour augmenter la désunion entre le pouvoir gouvernemental et le peuple, la police politique crée la révolution. Voilà pourquoi son activité est néfaste non seulement au peuple, mais au gouvernement.

Ces paroles écrites en 1904 résumaient admirablement la véritable situation. Le libéralisme des larges masses sociales, quoique très modéré, intéressait le gouvernement beaucoup plus que l'action de la minorité révolutionnaire. Cependant, c'étaient toujours ces mêmes zemstvos, dont les exigences n'allaient pas au delà de modestes garanties constitutionnelles, sans lesquelles, d'après eux, comme du reste d'après les organisations révolutionnaires extrêmes, aucun développement de la vie publique en Russie n'était possible. La bureaucratie connaissait très bien la modération des progressistes et n'ignorait pas que les forces révolutionnaires étaient bien minimes, mais elle ne pouvait admettre la moindre concession à leurs exigences et, en l'absence d'une grande organisation

révolutionnaire, il ne lui restait qu'à en créer la fiction. Cette besogne revint à l'*Okhrana*, qui, sous le fameux Plehwe, vit s'accroître sa puissance et ses moyens d'action. Plehwe prit sous sa direction le Département de la Police, le corps des gendarmes et l'*Okhrana*, dont les ramifications s'étendirent bientôt sur toute la Russie, et, afin de mieux tenir entre ses mains le pouvoir, il créa le système des provocations et l'organisation des attentats. Mais ayant donné bride à l'activité des provocateurs, lui-même devait être leur victime, et il tomba sous la bombe jetée par Sazonov, dirigée en réalité par le fameux provocateur Azev. Cependant, malgré que Plehwe eût introduit dans le sein même des partis révolutionnaires des milliers d'agents secrets, le mouvement révolutionnaire ne diminuait point, mais au contraire augmentait de plus en plus et gagnait les milieux ouvriers.

Si, pour la lutte contre le libéralisme des classes intellectuelles, il suffisait d'élargir le pouvoir des gouverneurs et d'augmenter le nombre des agents secrets et des gendarmes, contre le mouvement révolutionnaire dans les milieux ouvriers, qui pouvaient toujours menacer de manifestations organisées et en masses, il fallait prendre d'autres mesures. C'est alors que Plehwe conçut ce plan diabolique : *organiser* les ouvriers, provoquer de leur part une manifestation active et, d'un coup, écraser l'hydre révolutionnaire. Mais il fallait agir prudemment, trop de hâte pouvait tout compromettre. Pour réaliser son projet Plehwe, trouva un auxiliaire remarquable en la personne du chef de la police politique de Moscou, Zoubatov, qui, comme la plupart des provocateurs, avait un passé quasi révolutionnaire. Zoubatov s'occupa de l'organisation des ouvriers de la région industrielle de Moscou et obtint de notables résultats. Ainsi, pour l'anniversaire de l'émancipation des paysans, il put réunir devant le monument d'Alexandre II vingt mille ouvriers, qui défilèrent avec des couronnes, mais sans discours, devant la statue de l'empereur, près de laquelle se tenait, plus mort que vif, le grand-duc Serge, alors gouverneur de Moscou, et qui ne croyait guère aux sentiments monarchistes des masses ouvrières. Mais bientôt l'organisation ouvrière créée par Zoubatov lui échappa et passa aux mains des vrais révolutionnaires. Quelques années plus tard, aux obsèques du révolutionnaire Bauman, tué

par l'agent provocateur Mikhaïlov, plus de 200.000 ouvriers accompagnèrent le cercueil recouvert du drapeau rouge, et aucun agent de la police n'osa se montrer dans les rues.

Un autre provocateur, le fameux prêtre Gapone, réussit à faire ce que Zoubatov avait eu l'intention d'accomplir : il amena sous les fusils des cosaques de Nicolas II une immense foule d'ouvriers, dont douze cents furent tués.

II

L'ORGANISATION DE L'OKHRANA. LES AGENTS SECRETS. LES MOUCHARDS PROFESSIONNELS ET LES MOUCHARDS AMATEURS

Comme nous l'avons dit plus haut, grâce à MM. Bourtzev, Ossorguine et quelques autres, le mystère qui entourait l'*Okhrana* se dissipe peu à peu et découvre un tableau extraordinaire, tragique, effrayant, qui nous transporte aux temps les plus sombres de l'Histoire. La section principale de l'*Okhrana*, celle dont dépendaient les agents secrets, était pour ainsi dire tout à fait autonome, *aguentourny otdiél*, et avait ses secrets non seulement pour les autres sections de l'*Okhrana*, mais même pour ses propres fonctionnaires. Elle avait ses « fournisseurs », ses « collaborateurs secrets », qui n'étaient connus que par leurs sobriquets et qui ne se montraient jamais dans les bureaux de l'*Okhrana*. Ils se rencontraient avec des fonctionnaires spécialement désignés auxquels ils remettaient leurs renseignements. Parfois ces renseignements étaient transmis par téléphone dans un langage conventionnel. Normalement, chaque officier de l'*Okhrana* était le seul à connaître l'agent secret avec lequel il travaillait. Cependant, il existait une liste complète de tous les collaborateurs, que devait avoir le chef de l'*Okhrana*, et qu'il communiquait à son tour au Département de la police, bien que, parfois lui-même se tût sur ses principaux collaborateurs.

Dans ses nombreuses circulaires, le Département de la police exigeait des différentes sections de l'*Okhrana* et de la gendarmerie qu'elles augmentent le plus possible le nombre de leurs agents, non seulement dans les villes, mais dans les régions industrielles, dans les villages, les casernes, et les écoles de toutes sortes, sans regarder pour cela à la dépense. Les agents remettaient rarement des rapports écrits. Ordinai-

rement leurs dénonciations étaient faites à leurs officiers et arrivaient dans les bureaux copiées sur un papier spécial où était indiqué à quelle section, mouvement socialiste, parti social-démocrate, mouvement ouvrier, etc., devait être rapportée chaque dénonciation. Le papier portait en haut le sobriquet de l'agent ayant fourni les renseignements. Ces papiers numérotés étaient introduits dans les dossiers correspondants et une copie dans le « dossier du collaborateur ». Ainsi chaque agent secret avait à l'*Okhrana* un volume de ses œuvres complètes signées de son « pseudonyme » et témoignant de ses capacités. En outre, chaque note de l'agent était l'objet d'un travail soigné. Le fonctionnaire devait inscrire en marge tous les noms mentionnés dans la note, sans se soucier s'ils étaient ou non de quelque importance dans l'affaire. Ainsi, on trouve dans un dossier les noms suivants avec les indications entre parenthèses : Plekhanov (fils du capitaine en second) ; Korleï (on fait des recherches) ; Dr Jaeger (1) (d'après la liste du bureau d'adresses n'est pas à Moscou) ; le poète Verhaeren (à l'étranger), etc. Sur chaque personne mentionnée dans la note on cherchait des renseignements dans les armoires spéciales à fiches. Si elle avait déjà une fiche, on ajoutait seulement une nouvelle indication ; si elle n'en avait pas, on lui en dressait une en prenant des renseignements sur elle au Bureau d'adresses, à la préfecture de police, ou chez quelques « collaborateurs » ; le nom de cette personne était inscrit sur une carte spéciale, de couleur rouge si les renseignements la donnaient pour socialiste révolutionnaire, bleue s'il s'agissait d'un socialiste démocrate, jaune pour un étudiant, etc. (2). Au verso de la carte étaient notés les renseignements fournis par les agents ou le département de la police. Certaines personnes sur lesquelles les rapports étaient nombreux avaient ainsi toute une liasse de pareilles cartes. Parfois à ces cartes étaient joints un modèle de l'écriture, ou une photographie, ou un nécrologue, etc. La multitude de notes fournies sur une même personne s'explique par ce fait que les organisations de partis étaient inondées d'agents secrets. M. Bourtzev estime ce nombre à 50 o/o pour les groupes socialistes révolutionnaires et à plus de 75 o/o pour

(1) Inventeur du lainage connu sous son nom.
(2) M.-A. Ossorguine : *Les Miracles de l'Okhrana.*

la fraction des social-démocrates *bolcheviki*. Comme tous ces agents ignoraient le rôle des autres et que chaque collaborateur secret apportait des renseignements non seulement sur l'activité révolutionnaire des camarades, mais sur la sienne propre (ce par quoi ils étaient précieux), il en résulte que tous ces agents secrets avaient eux aussi leurs fiches qui portaient des dénonciations dues à eux-mêmes et aux autres.

Mais les notes des agents n'étaient pas la source unique des renseignements; une autre, et non des moindres, était la perlustration des lettres pratiquée sur une vaste échelle. Certaines lettres étaient confisquées purement et simplement; d'autres photographiées, copiées, calquées, avant d'être remises à leurs destinataires. Non seulement il fallait établir la véritable identité du destinataire, mais celle de l'expéditeur et de chaque personne mentionnée dans les lettres parfois par un nom diminutif ou simplement des initiales. L'*Okhrana* possédait des volumes entiers d'adresses conventionnelles; de gros cahiers remplis d'études sur les noms supposés. C'était un travail énorme qui coûtait un argent fou. Chaque lettre paraissant de quelque importance était « travaillée » comme les fiches. D'autres fonctionnaires de l'*Okhrana* étaient chargés de lire les journaux, d'en extraire des coupures, et de tout cela faire des volumes :

Quand le futur historien, dit M. Ossorguine, aura besoin de se documenter sur les réunions des zemstvos, par exemple, ou de connaître l'opinion de la presse sur un débat à la Douma, ou sur n'importe quelle question politique ou sociale, il n'aura pas à se déranger, ce travail est déjà fait par la police politique.

Il va sans dire que l'histoire du mouvement révolutionnaire et du mouvement socialiste est étudiée jusque dans ses moindres détails; on y trouve même des rapports sur des partis et des groupes qui n'existèrent jamais. Enfin on a trouvé aussi à l'*Okhrana* des graphiques du mouvement et du développement des organisations révolutionnaires. Ces graphiques, que M. Ossorguine qualifie de « chefs-d'œuvre de l'art de l'*Okhrana* », outre l'intérêt purement scientifique, avaient un grand intérêt pratique. D'après eux on définissait le nœud principal des organisations politiques, ce qui permettait d'en faire « la liquidation » (les arrestations), c'est-à-dire de briser leurs liens les plus importants, de les affaiblir en y laissant toutefois, comme

nous l'avons dit, quelques éléments propres à « perpétuer l'espèce ».

Parmi les fonctionnaires et les agents secrets de la police politique, il faut distinguer plusieurs catégories. Par exemple les gendarmes, qui formaient en Russie un corps entier, n'étaient dans la plupart des cas que des agents exécutifs : ils procédaient à l'exécution des ordres qu'ils recevaient du Département de la police. Autre chose étaient les « agents secrets », qui relevaient du chef de l'*Okhrana* lui-même, et parmi lesquels il faut établir aussi des gradations. C'est ainsi que l'*Okhrana* était convaincue qu'elle ne tenait pas à son service d'agents provocateurs. Bourtzev a trouvé dans les archives une masse d'ordres révoquant tels ou tels fonctionnaires et agents secrets convaincus de provocation ou de chantage. Il y avait des nuances dans les mœurs de l'*Okhrana*. Par exemple, un agent secret, membre en même temps d'un groupe révolutionnaire, dépose chez un camarade des brochures de propagande interdites et ensuite vient en faire la dénonciation : cela, du point de vue même de l'*Okhrana*, s'appelle provocation ; elle répudie de pareils serviteurs. Si ces mêmes brochures ont été déposées chez un camarade avec son consentement et après la décision d'un comité, et si l'agent secret, pseudo-révolutionnaire, qui a lui-même déposé les brochures, dénonce leur présence, l'*Okhrana* juge que c'est un beau travail. Le nombre des agents secrets pour Pétrograd, Moscou et quelques grands centres dépassait huit cents ; celui des provocateurs atteignait environ deux cents.

Mais l'*Okhrana* avait encore d'autres collaborateurs : des milliers de mouchards qu'elle entretenait à son service et un nombre considérable d'amateurs qui envoyaient à la police politique des rapports écrits ou se rendaient en personne dans ses bureaux faire des dénonciations verbales. Si les renseignements étaient de peu d'importance, on payait séance tenante le dénonciateur, qui recevait de un à dix roubles et signait un reçu. Mais tous n'acceptaient pas d'argent, agissant, disaient-ils, « par conviction » ; toutefois les amateurs de cette catégorie étaient peu nombreux. Certains de ces « amateurs » prenaient goût au métier et finissaient par devenir agents secrets. C'est que ceux-ci étaient des aristocrates en comparaison des simples mouchards ; leurs appointements mensuels atteignaient

parfois 3500 francs ; c'est ce que touchait, à Paris, une dame regardée longtemps comme une révolutionnaire militante et qui n'était tout simplement qu'un agent de l'*Okhrana*. Cependant tous les collaborateurs secrets de la police politique russe n'avaient pas choisi cette besogne aussi volontiers ; beaucoup parmi ceux qui appartenaient à des groupes révolutionnaires y avaient été amenés sous des menaces de torture ou de déportation non seulement pour eux-mêmes, mais pour les êtres qui leur étaient le plus cher : fiancée, sœur, mère.

Comme nous l'avons dit, la Commission établie par le gouvernement provisoire pour dépouiller les archives de l'*Okhrana* publie maintenant tous les noms des agents secrets, qui sont rejetés de la société comme des pestiférés. C'est ainsi qu'un ancien révolutionnaire devenu agent secret écrit à M. Ossorguine : « Tous ceux qui m'ont connu avant ma chute pourraient confirmer que j'étais un bon camarade, et maintenant, pour la page honteuse, très courte, de ma vie, je serai forcé de me tuer. Je n'ai pas peur de l'arrêt de mort que m'apportera le journal donnant mon nom ; ma vie n'est que douleur et misère. Non, ce qui me fait horreur, c'est le sort de ma femme et de mes enfants. » Mais à côté de cette lettre, M. Ossorguine cite celle qu'il a reçue d'une femme qui lui demande où elle peut trouver les restes de son mari exécuté sur la dénonciation d'un agent provocateur, sans qu'aucun témoin ait été entendu.

Certains collaborateurs de l'*Okhrana* ont pu travailler pendant de longues années en restant dans le sein des partis et hors de tout soupçon. Tel fut le cas du fameux Azev, pendant seize ans précieux agent de l'*Okhrana*, alors qu'il jouait au socialiste révolutionnaire, et dont Bourtzev parvint enfin à dévoiler le rôle. La section de l'*Okhrana* de Moscou avait aussi son Azev, en la personne d'un social-démocrate, de la fraction maximaliste, André Serguéievitch Romanov, dont le sobriquet policier était « Pélagie ». Le colonel de gendarmerie Martynov, dans un rapport au Ministre de l'Intérieur, daté du 3 septembre 1915, s'exprime ainsi sur le compte de cet agent :

Votre Excellence n'imagine pas combien nous est précieuse la collaboration de Pélagie, qui nombre de fois nous a renseignés sur tout ce qui se passait à l'étranger dans les réunions convoquées par

le comité central du parti social-démocrate et qui est en rapports très amicaux avec les *bolcheviki* en vue comme Lénine et autres, et qui, tout récemment encore, nous a fourni des renseignements qui nous ont permis d'arrêter à Ozerki, près de Pétrograd, les membres de la la conférence social-démocrate, parmi lesquels des députés à la Douma appartenant à ce parti.

Ce même Romanov avait été désigné par Lénine pour former un bureau d'organisation dans la région industrielle de Moscou, et il fit une brillante carrière dans le parti social-démocrate. Du reste il n'était pas seul de son espèce dans le parti, puisque M. Bourtzev estime que 75 o/o des *bolcheviki* étaient des agents de la police politique.

Quand on avait affaire à un *bolchevik*, dit Bourtzev, on ne savait jamais si l'on avait devant soi un révolutionnaire social-démocrate ou un simple agent de l'*Okhrana*, ou plutôt le contraire, car neuf fois sur dix c'était un agent secret.

On a trouvé dans les papiers de la section de l'*Okhrana* de Moscou un dossier fort intéressant sous le numéro 93, de l'année 1914. Nous apprenons par ce dossier que, le 11 mars 1914, le camarade Marakouchev a rencontré un autre camarade, Georges, et qu'il a parlé avec lui de quelques graves questions intéressant le parti. L'agent secret, surnommé Bossiak, qui rapporte cette conversation, explique que Marakouchev est un social-démocrate en vue du « courant de conciliation » (*primirénetz*) et que le camarade Georges est « léniniste ». Les deux personnages ont eu cette conversation sur l'ordre qu'ils avaient reçu de leurs partis. Dans cet entretien, Georges tâcha de prouver à Marakouchev qu'entre les *léninistes* et les *primirentsy*, il ne devait pas y avoir de désaccord et qu'ils pouvaient très bien travailler ensemble. La conversation se prolongea longtemps et Marakouchev exprima à la fin son étonnement que les léninistes fussent si bien disposés pour un travail commun. On goûtera toute la saveur de ce document qui rapporte cette discussion théorique entre deux des membres les plus en vue de l'organisation sociale-démocrate de Moscou, quand nous aurons dit que l'agent Bossiak n'était autre que le camarade Marakouchev lui-même, et que le camarade Georges était le même Romanov-Pélagie dont nous avons parlé plus haut. Ainsi ces pseudo-révolutionnaires étaient des agents de l'*Okhrana*, qui, ignorant le double rôle joué par chacun d'eux, discu-

taient académiquement les questions des rapports entre deux des fractions du parti, pour ensuite en informer leurs chefs.

A côté des agents secrets, et à un degré inférieur dans la hiérarchie policière, se trouvaient, comme nous l'avons dit, de nombreux mouchards dont le rôle se bornait à « filer » les suspects. Rien qu'à Moscou, il y avait plus de huit cents « fileurs » pareils; plus de mille à Petrograd, et des dizaines de mille dans toute la Russie. Le « fileur » non seulement ne savait pas pourquoi il surveillait, mais même qui il surveillait; il connaissait seulement la tête de l'individu qu'il était chargé de filer; il n'avait qu'à rendre compte de ses allées et venues. Les rapports des « fileurs » étaient établis ordinairement sur la formule suivante : « Il est sorti de telle maison, s'est rendu dans tel endroit, a rencontré telle personne, est rentré chez lui à telle heure. » Pour cette besogne le « fileur », outre des appointements fixes, recevait pour ses frais de soixante kopeks à un rouble par jour. D'après les rapports des « fileurs », on établissait des graphiques très curieux qui étaient joints aux dossiers des personnes surveillées. Chacun de ces graphiques était formé de cercles concentriques reliés par des rayons dont l'ensemble représentait une sorte de système solaire. Dans le cercle central se trouvait le nom du suspect; dans le suivant les noms des établissements fréquentés par lui; dans le troisième cercle, les noms des personnes de sa connaissance; on marquait d'une croix les noms des amis ou connaissances « liquidés », c'est-à-dire arrêtés. Avec l'arrestation du « soleil » lui-même, le tableau graphique était achevé et mis aux archives.

Quant aux « amateurs », ils étaient légion. Dans les archives de l'*Okhrana* de toutes les villes on a trouvé des milliers de délations émanant de gens de toutes classes : gentilshommes, médecins, littérateurs, prêtres, gens du peuple. Toutes ces dénonciations étaient rangées dans des dossiers sous les rubriques : « Dénonciations de personnes étrangères » et « Dénonciations anonymes », car certains auteurs avaient la modestie de cacher leurs noms. Certaines dénonciations portaient ce titre : « Dénonciation sur le terrain des partis ». Généralement anonymes, les dénonciations de cette catégorie n'étaient le plus souvent rien d'autre que la trahison d'un camarade

de parti qui, en général, travaillait pour l'amour de l'art sans demander aucune rémunération.

Beaucoup de dénonciations étaient du genre de celle-ci :

Votre Seigneurie, il existe un grand complot que je connais. On prépare un meurtre, j'ai des preuves et puis vous livrer beaucoup de monde. Il n'y aura qu'à faire des perquisitions. Prenez seulement en considération que je dépasserai Azev qui a trahi Lopoukhine. En un mot, j'ai l'intention de faire cela en grand. C'est pourquoi veuillez m'envoyer six roubles pour que je me rende à Moscou...

La lettre porte le nom et l'adresse, et, en marge, le chef de l'*Okhrana* a noté l'ordre d'envoyer les six roubles demandés. Certaines lettres « d'amateurs » invoquent des motifs de haut idéalisme ; l'une d'elles, par exemple, porte en épigraphe : « La vie de l'homme n'est raisonnable que si elle est comprise comme service. » La lettre est longue, nous n'en citerons que les dernières lignes :

... J'ai réfléchi six mois sur cette lettre et j'ai tout pesé avant de m'adresser à vous... Je servirai honnêtement et fidèlement. La vérité sera la base de tout. *Curriculum vitæ* : vingt ans, intelligent, instruit. Références : directeur d'une institution d'Etat à Petrograd. Je serai content de travailler même pour un très petit salaire. Croyez à mes sentiments sincères.

On trouve dans le dossier que l'auteur de cette lettre a été invité à l'*Okhrana* où on lui a proposé de travailler comme agent secret : mais ce travail étant trop difficile pour lui, il est entré finalement dans la police.

Un autre amateur écrit sur un papier armorié :

Dégoûté des actes des Polonais, dont moi-même je suis, en outre resté sans emploi et ayant le grand désir et les capacités de servir comme agent secret dans votre administration, j'ai l'honneur de vous proposer mes services.

Puis c'est un prêtre de village qui dénonce la maîtresse d'école, qui a des idées trop libérales et sème le mauvais grain dans l'esprit de ses élèves. Ce sont des fonctionnaires qui dénoncent leurs camarades ; des femmes d'officiers qui signalent qu'on s'occupe beaucoup de propagande révolutionnaire dans l'armée. Parmi ces lettres d'amateurs, il y en a une d'un vieux père dont le fils a été déporté. Les camarades du fils ont fait venir chez eux le vieillard, l'ont fêté, ont prononcé des discours en son honneur et en celui de son enfant. Le

vieux, feignant d'être ivre, s'est couché sur le divan. Mais il ne dormait pas ; il a écouté leurs conversations et, rentré chez lui, il dicte à son fils cadet, un enfant de dix ans, une longue lettre dans laquelle il raconte tout ce qu'il a entendu. Il brûle du désir de venger la perte de son fils aîné sur ceux qui l'ont entraîné dans le mouvement révolutionnaire.

Un sujet allemand, Wilhelm-Hermann Badmiller, qui, tout à fait par hasard, à Berlin, dans un café, a entendu la conversation de quelques révolutionnaires russes et qui désire en tirer profit, les dénonce à l'ambassadeur de Russie. Celui-ci transmet la lettre à l'*Okhrana*. Comme récompense, le délateur espère obtenir du gouvernement russe le droit d'organiser des orchestres de dames dans les restaurants de nuit de Moscou.

Ainsi organisée avec son corps des gendarmes, ses nombreux agents secrets, ses indicateurs, ses milliers de « fileurs », ses mouchards amateurs, l'*Okhrana* pénétrait partout et s'occupait de tout. Le mouvement révolutionnaire en lui-même n'était pas tellement considérable. Il n'existe pas de statistiques établissant le nombre des révolutionnaires, mais si nous mettons 50.000 nous serons au-dessus de la vérité. La force du mouvement révolutionnaire, qui l'a fait triompher du régime tsariste, c'est qu'il avait pour lui les sympathies de toutes les classes de la société. La bureaucratie et l'*Okhrana* ne l'ignoraient pas, c'est pourquoi l'on peut dire que toute la société russe était suspectée et surveillée par la police politique. A la Douma, dans les ministères, les zemstvos, les municipalités, les universités, les sociétés savantes, les groupements professionnels, dans l'armée, dans la famille, partout en un mot pénétraient les agents secrets et se trouvaient des délateurs. Nulle part on n'était sûr de ne pas se trouver en présence de quelque agent de l'*Okhrana*. Par exemple, le 9 octobre 1916, le député Tcheidzé, aujourd'hui président du Conseil des délégués ouvriers et soldats de Pétrograd, réunissait chez lui quatorze personnes pour échanger leurs opinions sur les troubles du Turkestan. Il n'y avait là que des gens connus ; cependant on trouve un rapport des plus détaillé sur cette réunion présenté au ministre de l'Intérieur par le chef de l'*Okhrana* général Globatchov. La teneur de ce rapport ne laisse aucun doute que les renseignements ont été fournis de première main par quelqu'un qui assistait à la réunion. Parmi les per-

sonnes présentes, il y avait Kerensky, Pechekhonov, Miakotine, Ermansky, Bogdanov, Sokolov, Vodovosov. Pour le lecteur français qui ne connaît que les noms de Kerensky et de Pechekonov, disons que les autres sont ceux de littérateurs et d'avocats très connus. Il y avait aussi les représentants du groupe ouvrier du Comité industriel, Emerianov, Efremov ; deux dames, Anna Petrovna, Alexandra Vassiliévna, et encore trois autres personnes connues de Tcheidzé. Par qui l'*Okhrana* a-t-elle été renseignée ?

Encore un cas analogue. Dans un rapport daté du 15 octobre 1915, un délateur rapporte que « le Conseiller municipal de Petrograd, N.-N. Novicov, dans une conversation avec *un ami*, a raconté les plans d'une campagne politique des cadets... » et le récit de cette conversation est si expressif, qu'en le lisant on croit entendre les intonations mêmes de Novicov. Il apparaît hors de doute que c'est « l'ami » qui s'est empressé de raconter toute chaude la conversation qu'il venait d'avoir avec Novicov. Il n'est pas étonnant après cela que dans beaucoup de familles, même entre soi, on eût peur d'exposer ses idées. Un historien a dit qu'à la fin du XIV[e] siècle, chaque Espagnol était l'espion d'un espion. En Russie, sous le régime tsariste, encore un peu et on aurait pu dire la même chose.

Une des grandes occupations de l'*Okhrana*, qui, nous l'avons dit, mettait la main dans toutes les affaires de la société russe, était la surveillance du tsar et des ministres. A Pétrograd, deux cent cinquante agents secrets étaient spécialement affectés à ce soin. Non seulement le tsar et les ministres, mais tous les hauts fonctionnaires avaient chacun leurs « fileurs », qui surveillaient leurs actes en même temps qu'ils veillaient à leur sécurité.

Il va sans dire que le fameux Raspoutine était l'objet d'une surveillance attentive. Les meilleurs limiers de l'*Okhrana* étaient attachés à sa personne. Chaque déplacement de cet illustre personnage mettait en mouvement tout un personnel et coûtait plus de dix mille roubles au trésor. On a trouvé, le concernant, un rapport édifiant du chef de l'*Okhrana* de Moscou, Martynov, se rapportant à un séjour de Raspoutine dans la ville sainte. Voici ce rapport :

Mars 1915. D'après les renseignements du commissaire de police

du deuxième arrondissement de Moscou, lieutenant-colonel Séménov, le 26 mars, à onze heures du soir, est venu au restaurant Zar le très connu Grigori Raspoutine, accompagné de la veuve Amélie Ivanovna Riéchetnikova, d'un journaliste, Soiedov, collaborateur de journaux de Moscou et Pétrograd, et d'une jeune femme dont l'identité n'a pas été établie. Toute la compagnie était déjà assez gaie. Ayant occupé un cabinet particulier, ils ont invité par téléphone le directeur du journal de Moscou, *Les Nouvelles de la Saison*, S.-L. Kagouiski, et ont fait venir un chœur de dames qui chantèrent des chansons et dansèrent la matchiche et le cakewalk. La compagnie se fit servir du vin et Raspoutine, qui était de plus en plus ivre, se mit à danser la *rousskaia*. Ensuite il commença à faire aux dames choristes des confidences comme celle-ci : « Ce caftan, c'est la vieille (1) qui me l'a donné et cousu de sa main. » Il dit encore : « Que dirait *elle-même* si elle me voyait ? » Puis la conduite de Raspoutine prit un caractère de psychopathie sexuelle. Il découvrit ses organes sexuels et, dans cet état, continua ses plaisanteries avec les chanteuses auxquelles il distribua son autographe avec cette sentence : « Aime d'un amour désintéressé. » A l'observation du chef de chœur sur l'inconvenance d'une pareille tenue en présence de femmes, Raspoutine objecta qu'il se tenait toujours ainsi devant toutes les femmes, quelque haut placées qu'elles fussent. Aux chanteuses, Raspoutine donnait dix roubles, quinze roubles, prenant l'argent chez sa jeune compagne qui, ensuite, paya la note du restaurant. A deux heures du matin, la compagnie a quitté le restaurant.

Le chef de la gendarmerie, qui était alors le général Djounkovski, remit ce rapport à Nicolas II. En réponse il fut révoqué. Nous verrons plus tard comment un autre acte d'honnêteté du même Djounkovski lui fit perdre le poste d'adjoint du Ministre de l'Intérieur.

Nous citerons encore un document, celui-ci de l'*Okhrana* de Pétrograd, qui décèle une rare clairvoyance. Il est daté d'août 1915 et concerne le ministre actuel Kerensky :

Les grèves d'ouvriers ont lieu maintenant sur le terrain politique et les émeutes sont le résultat de l'activité révolutionnaire des membres des fractions social-démocrate et travailliste de la Douma et principalement du leader de cette dernière, l'avocat à la Cour Kerensky. L'activité révolutionnaire de Kerensky s'exprime dans cette parole : la lutte pour le pouvoir par la Constituante, et se résume dans le discrédit systématique aux yeux des masses du pouvoir gouver-

(1) Raspoutine désignait ainsi l'impératrice, qu'il appelait encore « mama » et « elle-même ».

nemental. Pour le succès de ses idées, Kerensky recommande aux ouvriers d'organiser des réunions dans les usines et dans les rues, de créer, sur le modèle de ceux de 1905, des conseils de délégués des ouvriers et des soldats, afin de pouvoir à un certain moment diriger le mouvement dans une direction donnée; le mot d'ordre étant la convocation de la Constituante qui devra prendre entre ses mains la défense du pays. Pour le succès de son agitation, Kerensky répand le bruit parmi les ouvriers qu'il reçoit de la province des masses de lettres où l'on exige le renversement de la maison des Romanov et la remise du pouvoir entre les mains du peuple. L'activité criminelle de Kerensky a abouti au succès du mouvement gréviste actuel, *malgré les protestations des social-démocrates du groupe Lénine* (1), et cela parce que les social-démocrates des autres groupes et les socialistes révolutionnaires populistes disent que « leurs députés » à la Douma, depuis plus d'une semaine, frappent à toutes les portes des prolétaires, cherchant chez eux sympathie et appui, et qu'il serait criminel de la part des représentants du prolétariat de ne pas soutenir ces députés.

En proposant, dans le but de couper court à l'activité révolutionnaire, de faire arrêter les meneurs les plus actifs, je prie Votre Excellence de m'indiquer comment agir à l'égard du chef principal du mouvement révolutionnaire actuel, le député à la Douma Kerensky.

Nous avons souligné les mots se rapportant au groupe de Lénine parce que, comme nous le verrons plus loin, Lénine lui-même et ses partisans étaient « les enfants chéris » de l'*Okhrana*, qui non seulement ne cherchait pas à les supprimer, mais, au contraire, s'employait à les débarrasser de leurs ennemis politiques, grâce à de très habiles arrestations.

III

LA POLICE POLITIQUE RUSSE A L'ÉTRANGER. QUELQUES TYPES D'AGENTS SECRETS

Comme nous l'avons déjà dit, l'*Okhrana* exerçait une surveillance active sur les révolutionnaires russes réfugiés à l'étranger. Dans tous les grands centres, surtout à Berlin, à Londres, à Genève, à New-York, la police politique russe avait ses agents, qui tous dépendaient de la police secrète russe de Paris. La capitale de la France était ainsi le centre de la surveillance des émigrants russes du monde entier. Les métho-

(1) Nous soulignons ici cette phrase, mais elle n'est pas soulignée dans le texte du rapport.

des employées par la police politique à l'étranger étaient les mêmes qu'en Russie. Le recrutement des agents secrets s'opérait de la même façon : appât du gain, menaces et autres procédés criminels avaient raison des éléments veules et vils de l'émigration, qui devenaient les collaborateurs de l'*Okhrana*. Ayant d'ailleurs, et avec raison, une confiance très limitée dans l' « honnêteté » de ses agents et dans l'exactitude des renseignements fournis par eux, ils étaient surveillés par des gendarmes envoyés en grand nombre partout à l'étranger. L'agent secret qui surveillait ses camarades de parti était à son tour surveillé par les gendarmes du tsar.

Parmi les chefs de la police politique russe à l'étranger, les plus connus sont Harting et Ratchkovsky. Harting, connu aussi sous le nom de Landesen, et qui se nommait en réalité Abraham Ekelmann, avait d'abord été chef de la police politique russe à Berlin, où il fit montre d'un talent particulier pour recruter des espions dans les cercles révolutionnaires. Autrefois anarchiste, il avait été mêlé dans un procès d'anarchistes russes à Paris et déjà Me Millerand, avocat de la défense, avait dévoilé son rôle comme dénonciateur et agent provocateur. Il s'appelait à cette époque Landesen. En 1902, on le retrouve à Berlin, comme Harting, et, sous le même nom, le voilà à Paris, haut fonctionnaire attaché à l'ambassade. Bourtzev ayant fait connaître la véritable identité de Harting-Landesen-Ekelmann, il disparut aussitôt.

Ratchkovsky fut le chef de la police politique russe à l'étranher et habita Paris depuis 1892 jusqu'en novembre 1902. A cette époque, il fut brusquement rappelé et remplacé par Rataiev. Les causes du rappel de Ratchkovsky sont assez peu connues et sont assez intéressantes pour qu'on en dise quelques mots. Après que l'ex-impératrice Alexandra Féodorovna eut mis au monde une quatrième fille, toute la cour se montra consternée : il n'y avait pas d'héritier. Par une crainte superstitieuse on avait privé le grand-duc Michel Alexandrovitch, frère de Nicolas II, du titre de tsarévitch héritier ; le couple impérial multipliait ses pèlerinages aux reliques des saints ; on avait même découvert à Sarovo les reliques d'un certain saint Séraphin, qui, soi-disant, faisait des miracles inouïs ; mais tout cela ne donnait pas d'héritier. C'est alors que le bruit arriva à la cour de l'existence d'un homme doué

d'un pouvoir extraordinaire, un certain occultiste, Philippe, qui accomplissait en France de véritables prodiges. Philippe fut appelé en hâte à la cour et y produisit la meilleure impression. En même temps on fit demander des renseignements sur lui par le chef de la police politique à l'étranger, Ratchkovsky. Celui-ci envoya en Russie des renseignements déplorables. Il représentait Philippe comme un homme après lequel, selon le dicton russe, « la Sibérie pleure ». Mais le charme du magnétiseur l'emporta. Philippe resta à la cour et Ratchkovsky fut brusquement révoqué. Disons, pour clore cet épisode, que les passes et sortilèges de Philippe lui assurèrent une jolie fortune, mais ne donnèrent point l'héritier espéré. L'impératrice se trouvait de nouveau dans une situation intéressante; Philippe jurait qu'elle aurait un fils; mais sans attendre cet heureux événement, il quitta la Russie. Une fausse couche mit à néant ces espérances et ce ne fut que deux ans plus tard que vint au monde Alexis.

Comme chef de la police politique à l'étranger, Ratchkosvky déploya une activité extraordinaire. Ses rapports, qui formeraient de nombreux volumes, dont la publication est déjà commencée, représentent un travail considérable. Il connaissait non seulement tout ce qui se passait dans les réunions les plus secrètes et les plus intimes des révolutionnaires, mais il avait des fiches sur toutes les personnes qui de près ou de loin se rencontraient avec eux. Le dossier du ministre actuel de l'Agriculture, Tchernov, est particulièrement bien fourni, et de Genève, Ratchkovsky recevait de nombreux renseignements sur l'activité du parti social-démocrate et sur celle de Lénine en particulier. Il faut dire que son grand pourvoyeur était le fameux Azev.

Dans un rapport daté de Paris, 14 juin 1900, Ratchkovsky écrivait :

Au mois d'avril il s'est formé à Paris un Comité de représentants de tous les groupes révolutionnaires, dont le but est d'agiter l'opinion publique en France, à propos des événements qui se passent en Russie. A cette fin le Comité a résolu d'éditer quelques brochures en langue française, dans lesquelles il exposera la situation véritable des affaires de Russie. En outre, il a décidé de former un comité spécial de plusieurs publicistes français en vue, qui prendraient en mains le mouvement de propagande pour la liberté politique en

Russie. Il est question d'organiser des meetings, des conférences, des quêtes, au profit du mouvement révolutionnaire russe. Pour lutter contre ce plan des émigrants, j'ai organisé à mon tour un petit groupe de journalistes français et j'ai l'intention, à partir de l'automne, d'agir par la voie de la presse contre l'entreprise hardie de nos émigrants. Pour cela il faut des ressources pécuniaires dépassant de beaucoup les cinq cents francs par mois que Votre Excellence m'envoie pour la presse. Il faudrait au moins de dix à vingt mille francs par mois. Mais nous ne manquerions pas de matériel et je donnerais à mes collaborateurs et aux journaux français tous les renseignements confidentiels concernant la vie publique et privée de nos émigrants.

Le plan de Ratchkovsky fut accepté, mais on ne le chargea pas de son exécution, qui fut confiée à Manassiévitch-Manouilov, que nous retrouverons plus loin. L'*Okhrana* envoyait celui-ci à Paris avec un crédit de vingt-quatre mille francs par mois, et, muni de ce viatique, il ouvrit ses bureaux de propagande dans la rédaction d'un grand journal du boulevard.

Avant de parler plus en détail de Manassiévitch-Manouilov et de quelques autres grandes vedettes, orgueil de l'*Okhrana*, nous allons dire un mot de quelques personnages de moindre importance, des agents secrets de la police politique russe de type courant, si l'on peut dire, mais dont l'histoire n'est que plus caractéristique encore de la dégradation morale apportée à la société par une institution abjecte.

A Odessa, qui concentrait les affaires de l'*Okhrana* pour toute la Crimée et le Caucase, on a trouvé dans les archives les noms de cent vingt-cinq agents secrets, parmi lesquels deux journalistes, cinq médecins, plusieurs financiers, un avocat, une dizaine de fonctionnaires et de nombreux gros bonnets de différents partis socialistes. La moyenne des appointements de ces agents était de cinq cents francs par mois, plus des gratifications atteignant parfois plusieurs milliers de roubles. Tous, sauf quatre, ont été arrêtés. Interrogés par la commission sur les motifs qui les avaient poussés à s'engager dans l'*Okhrana*, les uns ont invoqué le manque de volonté, les autres la peur devant les menaces; plusieurs prétendent n'avoir cédé qu'aux tortures physiques et morales. Un certain Mikhailov, du parti social-démocrate, explique qu'il est entré dans la police secrète par un penchant organique à commettre des lâchetés. Il a supplié les membres de la commission de bien vouloir l'envoyer

sur le front pour s'y faire tuer. Un autre provocateur leur a demandé de le condamner à mort. Citons aussi ce fait divers tragique qui s'est passé quand a commencé la publication de la liste des agents de l'*Okhrana* du sud de la Russie. Parmi les noms publiés se trouvait celui d'un relieur de Kichinev, Furmann. Cet homme, chargé d'une nombreuse famille et qui toute sa vie avait lutté contre la misère, était finalement entré à l'*Okhrana* pour toucher vingt-cinq roubles par mois qui lui permettaient de donner du pain à ses enfants. Quand Furmann sut que son nom était publié, d'un coup de hache il se trancha la main droite et la jeta aux ordures.

Mais tous les agents secrets n'ont point les mêmes remords. Beaucoup ont accompli longtemps leur vile besogne. Ainsi on a appris qu'un Dr J..., médecin russe à Paris, du groupe *bolcheviki*, était entré dans la police secrète en 1902, alors qu'il était étudiant à Berlin. Là il était chargé de fournir des renseignements sur la section berlinoise du groupe social-démocrate dont les idées étaient exprimées par le journal *Iskra* (1), en même temps que ses camarades confiants l'envoyaient souvent en Russie faire des commissions pour le parti. Il avait débuté comme agent secret à deux cent cinquante roubles par mois; les dernières années, à Paris, il recevait deux mille cinq cents francs et fournissait des renseignements non seulement sur le groupe social-démocrate mais, en général, sur toute la colonie des émigrants.

Le dentiste T... servait depuis dix ans la police politique. En Russie il avait livré une imprimerie clandestine dont les détenteurs furent exécutés; après ce haut fait il était venu à l'étranger, où il s'occupait surtout des anarchistes. Soupçonné par ses camarades de parti, il dut quitter Paris et retourna en Russie, où, en modifiant sa physionomie et sous un nom d'emprunt, il s'affilia, à Nijni-Novgorod, au groupe des maximalistes. Bien que beaucoup le tinssent en suspicion, Lénine avait en lui pleine confiance.

Un certain Vinogradov, membre du parti social-démocrate depuis 1899, appartenait à l'*Okhrana* depuis la même époque. Sur ses indications, une série de groupements révolutionnaires furent « liquidés » et la plupart des membres du Comité social-démocrate de Moscou arrêtés. Il passa ensuite dans le parti

(1) Edité en Suisse.

socialiste révolutionnaire où il livra également plusieurs membres de ce parti, surtout des terroristes. Quelques jours avant la révolte de mai 1905, à Moscou, il avait remis à l'*Okhrana* le plan détaillé du mouvement projeté et des renseignements sur la formation des compagnies de combat. Il reçut de l'*Okhrana* l'ordre d'entrer lui-même dans une de ces compagnies et, sur ses indications, la police put arrêter plusieurs des meneurs principaux et mettre la main sur un grand dépôt d'armes et de bombes, découverte qui fit échouer la révolte de Moscou. On retrouve ensuite Vinogradov à Samara, à Penza, à Biélostok et, partout où il passe, les catastrophes fondent sur le parti. Le procureur de Penza, ignorant le vrai rôle de Vinogradov, l'avait fait arrêter; il devait passer en jugement; mais sur l'ordre du ministre de l'Intérieur, transmis par le ministre de la Justice, les poursuites furent abandonnées, et Vinogradov put continuer son activité sans entraves jusqu'à la révolution.

Un ancien officier de la garde, baron Sch., agent secret de l'*Okhrana* de Pétrograd, affilié au parti socialiste révolutionnaire, indiqua quelques groupes qui furent arrêtés. Il avait débuté aux appointements mensuels de deux cent cinquante roubles. A Paris, où il travaillait depuis 1913, il touchait treize cents francs par mois.

Un type intéressant que Iéroféiev, ancien étudiant de l'Université de Pétrograd. Pendant son séjour à l'étranger, de 1908 à 1912, il s'était approprié différents passeports et, sous ces noms d'emprunt, il commit une série de vols et de chantages, dont furent victimes différents consuls et des particuliers; il était en rapport avec plusieurs organisations révolutionnaires, surtout social-démocrates. Expulsé de Suisse en 1912, il rentra à Pétrograd et proposa à l'*Okhrana* de livrer plusieurs terroristes qui devaient venir de l'étranger en Russie pour commettre des attentats. Il proposa également de livrer ou tuer le socialiste révolutionnaire Savinkoff (actuellement gérant du Ministère de la guerre) et il demanda pour cette besogne douze mille roubles. Mais il ne sut pas inspirer confiance à l'*Okhrana*, qui le fit arrêter et envoyer en déportation à Tomsk, d'où, en 1913, il réussit de s'enfuir.

Koutassov, un ancien maître d'école de Turrik, entra au service de la police politique au Caucase en 1907. Pendant deux ans il fit partie du groupe social-démocrate et rendit à l'*O-*

khrana de précieux services. Mais ne voulant pas se borner au rôle modeste d'agent secret, il se livra bientôt à la provocation, au chantage, et commit une série de crimes pour lesquels, malgré l'intervention de l'*Okhrana*, le tribunal militaire du Caucase le condamna à huit ans de travaux forcés. Mais, comme dit un proverbe russe : « Un service rendu au tsar n'est jamais perdu », l'empereur le gracia. Koutassov se rendit à Pétrograd où il reprit sa besogne policière et criminelle. Il disparu dès les premiers jours de la révolution.

Encore un type intéressant, le nommé Titov, agent de l'*Okhrana* depuis 1898. Il était affilié aux deux partis social-démocrate et socialiste révolutionnaire, et en 1905 était entré dans le Comité central des socialistes révolutionnaires qu'il livra d'ailleurs entièrement. Arrêté avec tous les membres du Comité, il fut expulsé « pour la forme » à Tver, d'où il retourna aussitôt à Pétrograd. Là, sur l'ordre du chef de l'*Okhrana*, le général Guerrassimow, il entra dans la compagnie de combat du Comité central des socialistes révolutionnaires. Peu après il se fit admettre dans le groupe des maximalistes du parti social-démocrate, et continua de livrer tous les camarades sans distinction de partis.

Pendant la guerre, un certain nombre d'agents secrets s'étaient installés à l'étranger dans les villes des pays neutres voisins, surtout à Stockholm, où ils se livraient à l'espionnage et à la provocation, tantôt au profit de l'Allemagne, tantôt au profit de la Russie. Parmi ces agents, l'un des plus remarquables est un nommé Klein, qui facilita aux léninistes l'entrée en Russie. Mais aux autres Russes, il tenait à peu près ce langage: « L'Angleterre est la cause de tout le mal. C'est elle qui est la source de la provocation en Russie. Elle a acheté tous les journaux; il faut tuer tous les Anglais qui sont en Russie et surtout l'ambassadeur Buchanan. » Klein promettait aux émigrants rentrant en Russie de les couvrir d'or s'il voulaient tuer sir Buchanan, briser les machines rotatives des journaux patriotes, répandre des billets et placarder des affiches portant ces mots : « A bas la guerre! A bas les Anglais! Il est temps de faire la paix! Nous exigeons la paix immédiate! etc. » Inutile de demander d'où venait l'argent.

Starletchanov, un provocateur dévoilé par Plekhanov, était un vieux maximaliste qui, avant la guerre, faisait partie de

la rédaction du journal *Pravda* (1). Au début de la révolution, Starletchanov devint bien entendu l'apôtre fervent de Lénine. Il remplissait les feuilles léninistes de la province d'articles provocateurs des plus violents contre le gouvernement provisoire et le Conseil des délégués des ouvriers et soldats.

En parlant de l'organisation de l'*Okhrana*, nous avons mentionné le nom de Romanov qui travaillait à l'*Okhrana* sous le sobriquet de « Pélagie ». Lui aussi était un social-démocrate *bolchevik* très en vue. Il avait passé l'année 1909 à Capri, où il était élève d'une école fondée là-bas par Gorki. Rentré en Russie en 1910, il devint l'un des agents les plus zélés de l'*Okhrana* et livra une série de Comités révolutionnaires de province. En 1911, il fut invité par Lénine à prendre part à la conférence du parti social-démocrate organisée à l'étranger. Il s'y rendit avec l'autorisation de la police politique russe, à laquelle il remit à son retour un rapport détaillé de la conférence. C'est d'après son rapport qu'on arrêta les députés social-démocrates de la Douma.

Encore un *bolchevik*, ce Ryss, dont l'affaire fit grand bruit en son temps et à l'occasion de laquelle l'*Okhrana* montra que tous les moyens lui étaient bons pour se débarrasser des agents qui la gênaient. Ryss était connu dans le parti social-démocrate sous le sobriquet « Mortimer », et fut jugé sous ce nom, pour la participation qu'il avait prise dans des « expropriations » et des vols à main armée. Un garçon de recettes avait été tué et on avait arrêté les assassins, parmi lesquels se trouvait Ryss. C'était en 1906. Ryss dévoila immédiatement son identité et proposa ses services à l'*Okhrana*, à la condition qu'on le remît en liberté. Comme preuve de ses bonnes intentions, séance tenante, il livra plusieurs de ses camarades socialistes de Pétrograd et de Moscou. Troussiévitch, chef de la police politique à cette époque, consentit à délivrer Ryss. Mais comment faire ? Le procureur du tribunal de Kiev, Arnold, refusait de la façon la plus catégorique de se prêter à de pareilles manigances. On décida de passer outre. Les gendarmes réussirent à faire évader Ryss ; l'agent de police et le gendarme

(1) A propos de ce journal, organe officiel de la propagande des idées maximalistes, qui avait eté fondé à Pétrograd quelques années avant la révolution, disons qu'il est avéré maintenant qu'il était protégé et même répandu par la police politique. Dans la liste des agents secrets et mouchards de l'*Okhrana*, la rédaction du *Pravda* s'y trouve presque au complet.

préposés à sa garde furent traduits devant le tribunal et condamnés à six ans de travaux forcés.

A Pétrograd, où se rendit Ryss après son évasion, il travailla sous la surveillance directe du chef de l'*Okhrana* et du directeur du Département de la police. En 1907, Ryss, pris de remords, fit des aveux complets à ses camarades de parti et leur proposa d'user de ses accointances avec l'*Okhrana* pour favoriser des actes terroristes. Mais l'*Okhrana* eut vent de l'affaire : elle fit arrêter Ryss qu'on renvoya à Kiev pour être jugé par le tribunal militaire. En revoyant Ryss à Kiev, le chef de la gendarmerie locale eut peur que ne se dévoilât le complot qu'il avait organisé sur l'ordre du chef de la police politique pour faire évader Ryss, l'année précédente. On le rassura. Ryss fut jugé à huis-clos, sans que les témoins cités par la défense eussent été entendus. Il fut condamné à mort et pendu le lendemain. On doit juger prochainement Troussievitch, Guerassimov et les gendarmes qui contribuèrent à l'évasion de Ryss.

Disons encore quelques mots du rédacteur en chef du *Pravda*, Miron Tchernomazov, qui était un agent zélé de l'*Ohkrana* et qui fut arrêté l'un des premiers au début de la révolution. Il est un de ceux qui ont expliqué leur participation à l'*Okhrana* par des « considérations supérieures ». En 1900, à Elisabetgrad, où il préparait son diplôme d'études secondaires, Tchernomazov jouait déjà un rôle très actif dans la fraction maximaliste du parti social-démocrate. En 1903, à Krementchoug, il travaille dans une imprimerie aux fins de dérober des caractères pour le besoin des imprimeries clandestines du parti. Cette même année il est arrêté et relâché faute de preuves. Il se rend à Paris. Là se termine la première période de l'activité révolutionnaire de Tchernomazov et commence celle de la provocation. Tandis qu'il prend une part active aux travaux des maximalistes, il participe non moins activement à ceux de l'*Okhrana*. Il reste à Paris dix ans. En 1913, il part pour Cracovie, où il se rencontre avec Lénine et Zinoviev; au cours de cette entrevue il est décidé qu'il ira à Pétrograd et deviendra le rédacteur en chef du journal *Pravda*. A Pétrograd, il reprend son service à l'*Okhrana*.

Tous les agents secrets arrêtés, des milliers, dont les noms sont déjà publiés par la presse russe, et parmi lesquels nous

avons choisis au hasard, quelques types, ont été ou seront jugés par un tribunal spécial formé par le gouvernement provisoire. Ce ne sont pas des juges professionnels qui font partie de ce tribunal, mais des juges élus par les partis politiques. Ainsi dans la première session qui s'est ouverte à Moscou il y a deux mois, les partis social-démocrates (maximaliste et minimaliste), socialiste populiste, socialiste révolutionnaire, travailliste, cadet, bund, étaient tous représentés, ce dernier par le célèbre avocat Vinaver. L'avocat Maliantovitch a été nommé président de ce tribunal. La première affaire jugée fut celle d'un certain Borovikov, qui était entré à l'*Okhrana* plutôt poussé par la faim et sous les menaces d'exécution. L'impression était angoissante. L'accusé ne pouvait parler, les sanglots l'étouffaient. Prenant en considération que les renseignements fournis par lui à l'*Okhrana* étaient de caractère général et qu'il n'avait livré personne, le tribunal, le jugeant désormais inoffensif, le déclara libre sous la promesse qu'il ne prendrait jamais part à la vie publique. Il faut dire que le rôle de ce tribunal est d'élucider l'activité des agents secrets au seul point de vue des partis ; s'il se trouve que cette activité présente un caractère criminel au point de vue du droit commun, les tribunaux ordinaires sont saisis de l'affaire.

Les jugements de ce tribunal ne sont en somme que l'expression de l'opinion publique et n'ont qu'une force morale. Néanmoins le premier des accusés qui a été condamné par ce tribunal a résumé l'autorité qui s'attache à ses arrêts dans cette phrase terrible : « Je suis le cadavre d'un exécuté ».

J.-W. BIENSTOCK.

(*A suivre.*)

IMAGES DU MAROC

—

C'est un beau dimanche de janvier. Car le soleil qui réchauffe la ville et la vaste campagne, le bled, est naturellement de la fête. En ville, dans le Souk, c'est l'incessant remue-ménage des grands jours ; on prépare la fête du Moulouk, mouton ; et la voici à son premier matin.

De très loin, très loin, depuis la Tunisie, nous dit-on, des tribus innombrables accourent, bannières au vent, vers Meknès, où se trouve le tombeau du grand Saint. De la porte du réduit, où sont casernées les troupes françaises, la vue s'étend à l'infini sur la route de Fez, tracée à travers les bois d'oliviers dont les pâles feuillages d'argent tamisent les chauds rayons du soleil. Cette route est comme un fleuve tumultueux déversant un flot humain. Les hommes, jambes nues et alertes, sont enveloppés d'amples burnous ; les femmes suivent, aussi vives que les hommes, et pourtant elles portent sur leur dos la progéniture et les ustensiles de ménage qu'on n'a pas pu caser sur les bâts des mulets ou des chevaux. Quelques-unes, vieilles ou malades, qui sont épuisées de fatigue, ont été attachées à la queue du cheval qui porte le maître, et elles se laissent traîner dans la poussière.

Parfois, au milieu d'un groupe, pour exciter à la marche, un marabout chante une chanson monotone qui donne à tous la cadence du pas ; le porte-bannière courbe son échine sous le poids de l'énorme hampe ; et sur les bâts des chevaux dorment les tamtams, les tambours, assujettis pêle-mêle avec les ustensiles de couchage et de cuisine.

Par la porte Bou Ameïs et par la porte Bou Staséfine, toutes ces tribus diverses s'engouffrent dans Meknès qui pa-

raît si peu importante, et qui avale très bien tant de monde. Cette foule se disperse tranquillement pour se caser par morceaux dans les coins des vieux remparts, dans les ruelles et les portes. Et Meknès paraît toujours prête à recevoir du monde. Pendant toute cette journée du dimanche, ainsi que la journée du lundi, la multitude des Aïssaouas ne cessera pas d'affluer.

Le pacha, sous la grande porte Bou Ameïs, est assis sur un tas de tapis et entouré de hauts fonctionnaires. Les chefs des tribus, avant de donner le signal de la fête, viennent le saluer respectueusement, incliner devant lui leurs étendards et jurer obéissance à son autorité. Le pacha leur fait savoir que les Roumis, les bons Français qui ne leur veulent que du bien, respecteront les divers rites de leur fête et sauront par leur bonne tenue mériter la confiance des tribus.

Les chefs des tribus défilent processionnellement devant le pacha, tout de suite après son allocution. Et chacun, en passant devant ce fils de Dieu, s'incline d'un profond salut et baise le burnous qui enveloppe sa majestueuse carrure.

Les bannières déployées bientôt flottent au vent, ainsi que les amples drapeaux cravatés de soie bariolée; sur le beau drap uni et de couleurs éclatantes de ces drapeaux, des broderies d'or encadrent des croissants et d'autres signes religieux, dont je ne sais pas l'intention. Soudain, dans le formidable fracas des chanteurs, des tambours et des flûtes, les tribus s'avancent en ligne, par groupes, coude à coude, balançant le corps selon un rythme régulier, tantôt de gauche à droite, tantôt de droite à gauche, en frappant du talon. Ils s'avancent d'une allure lente, en masse compacte, au commandement du marabout qui de ses gestes et de ses mouvements excite l'émotion de tous et de sa voix dominante marque la mesure.

Allah ! Allah !... C'est le mot souverain qui retentit toujours, monotone comme un tic-tac de pendule. Et cette foule énorme se dirige vers le cimetière où se trouve la mosquée qui contient les restes du grand Saint.

Le cimetière a revêtu aujourd'hui un aspect très pittoresque, au moins pour nous, Européens. J'assiste véritablement à une foire des temps primitifs. Dès l'entrée, sous l'arbre sacré, un vénérable olivier noueux couvert de plaies et de meurtrissures, des fatmas fanatiques, au son de tambours battus par des

joueurs professionnels, adressent en prière un vœu à Allah.

Plus loin, sur les tombes, voici une charmeuse de serpents, un orchestre arabe, des chanteurs épars, des marchands de thé, de gâteaux et de sucreries. Parmi la grouillante foule arabe, les fatmas se sont accroupies sur le sol, entre les tombes, sous les grands arbres : aussi immobiles que des statues, elles ne laissent voir que leurs deux yeux dont le regard ardent fouille dans les ruissellements de la multitude ; et si elles voient tout, on ne peut même pas deviner ce que cache leur tas de laine blanche.

Le porteur d'eau fait des affaires merveilleuses. Il agite continuellement sa clochette et, pour un centime, il remplit d'eau son gobelet à la peau de chèvre suintante qui pend sur son flanc ainsi qu'une sacoche. Le vain peuple se désaltère abondamment. Aussi, le porteur s'en va-t-il très souvent à la source renouveler sa provision. Mais il est solide, patient et sobre.

Le lendemain lundi, je suis justement de garde à la porte du cimetière. Nous avons apporté nos petites tentes, que nous installons près de la porte de l'Octroi. Le cimetière est rempli de fidèles qui vont et viennent de la Mosquée au tombeau. Quand le soleil dans un azur limpide touche presque au zénith (il sera donc bientôt midi), tout ce peuple s'ébranle, composé d'au moins cent mille fidèles, qui se divisent par tribus au nombre de plusieurs mille, chacune ayant son marabout, son drapeau, ses musiciens. Le bruit infernal des tambours et des flûtes a commencé.

Voici venir, au milieu d'un grand cercle, un groupe de fidèles. Ils sont peut-être quatre-vingts : difficile de les compter exactement. Ils tapent des pieds, des mains, se balancent selon le rythme lent que déjà nous connaissons. C'est le début de l'énervement. Et toujours le même chant monotone, continu. Allah ! Allah ! Allah !...

Le cercle se développe, s'ouvre insensiblement, puis se referme avec une sévérité jalouse, après avoir englobé des fatmas, qui sont vêtues de longues chemises blanches : leurs cheveux noirs et crépus déroulés dans le dos, elles s'agitent de toutes leurs forces ; elles sont couvertes de sueur et hideuses, et inlassables. Comme les anneaux d'une chaîne humaine qui ne finit plus, tout ce cortège de tribus se déroule devant nous.

Notre consigne est de ne pas paraître trop curieux, surtout de ne pas avoir l'air de nous moquer. La foule des Marocains, qui jusqu'au soir défilera devant nous, épiera d'ailleurs avec attention notre attitude. D'une façon générale, nous gagnerons leur sympathie. Et il est impossible de savoir le nombre de fois que nous aurons dit pendant la journée des *labés crouya*, bonjour, frère!... des *mézian festa*, jolie fête !... des *Maroc melleh*, Maroc magnifique !...

Les fatmas, qui sont craintives, se faufilent dans la foule. Mais souvent quelques-unes écoutent, non sans malice, nos propos galants au passage : elles appuient sur leurs lèvres l'index de leur main droite, et posant leur main gauche surla poitrine, elles lèvent bien vite vers le ciel l'index, après qu'elles l'ont baisé, et disent : « Moulerah! Makach défendi ! ».

La vaste place devant le cimetière est à présent bondée de burnous blancs, qui déferlent jusque sur les remparts, sur les terrasses, où dans une attitude contemplative sont assises des fatmas endimanchées.

Le soleil s'incline avec majesté, comme un roi, vers le couchant. C'est trois heures environ. Des groupes maintenant reviennent du cimetière, et ils rencontrent les groupes qui s'engouffrent toujours sous la porte de la ville, pour en sortir. Les flots se confondent, se heurtent dans un désordre terrible, un fracas de musique de tambours et de tamtams, entremêlé de cris sauvages. Chacun tape, égratigne, hurle. Ceux qui sortent du cimetière sont couverts de sang humain et de sang de moutons.

Les fatmas portent, comme des trophées enroulés autour de leur cou, des ventres de mouton, des têtes, des peaux sanguinolentes.

J'ai assisté, pendant que, dans une poussée trop violente et trop épaisse, nous cherchions avec un de mes hommes de garde à garantir quelques fatmas et moustachous (enfants), à une scène aussi rapide qu'effrayante. Sur la route qui, venant du mellah (quartier juif), monte le long des remparts, un groupe de fidèles se présente, les fatmas d'abord, ensuite les Aïssaouas mâles, en ligne déployée, tous vociférant : Allah ! Ils sont suivis de cavaliers superbes, de porteurs de bannières et de musiciens qui soufflaient et tapaient de tous leurs poumons et de toutes leurs forces.

Le groupe arrive à la porte du cimetière. Mais, par la même porte, un autre groupe de fidèles veut sortir. Ceux-ci apparaissent affreux : les fatmas, trempées de sang, sont presque nues. Car leurs chemises sont ouvertes et déchirées, leurs cheveux noirs et crépus s'en vont en désordre, leurs yeux énormes et noirs jaillissent de leurs orbites. Elles s'avancent ensemble, toujours remuant leur corps en avant et en arrière ; les hommes suivent. C'est une poussée, une bousculade à laquelle rien ne peut résister.

Cinquante de ces *fous* veulent également sortir ensemble par une autre porte latérale, moins grande, qui ne peut guère livrer passage qu'à quatre hommes de front. Ces fous, des hystériques en fièvre, sont presque nus, les nerfs tendus sur la peau. Et alors, le nouveau groupe de fidèles, n'étant pas encore parvenus au même degré suprême de folie que celui qui essaie de sortir du cimetière, pousse avec énergie. Les fatmas de tête se jettent précipitamment par terre, s'allongent sur le dos, en poussant à plein gosier le cri de : Allah! Allah !... Ouah !

Les fous passent bravement, sans hésitation, sur ces femmes qui hurlent de douleur, ces chairs qui se gonflent et se tordent. Mais enfin, chez les fous mêmes, un sentiment d'horreur se manifeste. La crise a duré une minute. Les fatmas ne hurlent plus sous le piétinement de chaque individu de ce groupe de fous, qui sort encore. Et la vague féroce va s'engouffrer sous la porte de la ville.

Une autre tribu entre au cimetière. Les hommes relèvent charitablement les fatmas, qui ne donnent plus grand signe de vie. Elles sont brisées, épuisées, et le groupe des hommes les entraîne comme des loques, en criant : Allah! Allah !... Tout cela pénètre dans le cimetière, qui est déjà envahi par tant d'Aïssaouas.

Auprès de moi, à la grande porte du cimetière, il y a un Marocain habillé du costume des sergents de ville de Meknès, et sur la poitrine duquel est fièrement accrochée la croix de guerre. Je l'interroge :

— Que signifiait le geste de ces femmes tout à l'heure?

Il me répond très sérieusement :

— Ah ! caporal ! Ça, c'est parce que fatmas, ils ont le démon dans le corps...

Il m'explique que, au contraire, les Aïssaouas qui viennent

du tombeau sont des fidèles tout à fait purs. Alors, tous les objets, tous les corps qu'ils touchent, sont par eux débarrassés du démon. L'exorcisme, en somme, seulement brutal. Après cette explication, je comprends mieux pourquoi des Marocains et des Marocaines nous prient, d'une manière d'ailleurs affable, de nous écarter des groupes qui arrivent encore. Ils nous disent :

— Vos vêtements ne sont pas blancs. Et puis, vos képis, vos boutons... Les Aïssaouas ont l'effroi des couleurs sombres : si, par hasard, ils vous voyaient, ils vous tomberaient dessus, et vous seriez perdus, parce que le démon vous posséderait...

Inutile d'ajouter qu'après de pareils avertissements, nous nous tenons avec soin à l'écart.

Et toujours, toujours, le même grondement de l'immense foule. Le flot est plutôt descendant ; il rentre dans la ville avec un bruit cadencé ; il remplit les ruelles, inonde les vastes places. Dans Meknès, comme soulevée par de profonds remous, tout remue, tout hurle, tout est ébranlé.

Derrière nous des fatmas se mettent à l'abri des mouvements de la foule qui passe, pour aller du cimetière à la porte de la ville ; quelques-unes, effrayées ou hypnotisées par le vertige de l'incessant défilé, poussent des ious ! ious ! sonores, et ce cri de guerre ou de joie se répand, comme le chant du coq, sur tous les points de l'immense place.

Le soleil avec son son indolence majestueuse descend à l'horizon. C'est le soir, cinq heures. Un nuage épais de poussière tamise l'or des clartés célestes répandu à profusion sur les remparts, les minarets, les gens et les choses. Il faut avoir vu et éprouvé les vibrations de ces foules fanatiques, baignées dans l'or du soleil couchant, au milieu des remparts touffus, d'où finement se dégagent les silhouettes des minarets, pour bien sentir la beauté du spectale.

Tout à fait le soir. La lune éclaire l'immense place, maintenant vide, où nous attendons qu'on ferme la porte de la ville, pour nous glisser sous nos guitounes.

Dans le cimetière, le spectacle reste aussi grandiose et pittoresque que durant le jour. Chacun a monté sa tente ; beaucoup, néanmoins, passeront la nuit à gueuler et à danser : Allah ! Allah !... Les feux s'allument partout : on se chauffe,

on boit le thé, on danse. Cette nuit-là, les âmes des morts doivent sans doute revivre au sein du bon Allah.

L'employé de l'Octroi, qui est un homme du pacha, vient de fermer sa grosse et lourde porte avec ses grosses et lourdes clefs dans ses énormes serrures. Nous nous glissons sous nos guitounes. La vaste place est alors complètement vide. Les remparts, les portes, les mosquées, les terrasses, tout cela est délicatement découpé par la lueur de la lune. C'est un féerique tableau de calme et de couleur.

Mais, de l'autre côté du mur de remparts qui nous sépare du cimetière à présent, c'est toujours le son des tamtams mêlé aux vociférations qui vont en cadence : Allah ! Allah !... Ces voriférations cependant sout sourdes et semblent lointaines. Enfin, nous nous endormons, roulés dans nos couvertures, bercés par ces rumeurs de foule rythmées et monotones.

... La lune fuit devant le jour. Le portier avec ses lourdes clefs ouvre les lourds auvents de la porte massive. Nous venons de prendre du café maure dans un petit café, où déjà des Mârocains de haute lignée sont assis sur des nattes. Nous nous mêlons à eux en bons camarades. La pipe où brûle le kief passe de bouche en bouche, et cela les amuse beaucoup de nous voir rire de cette marque de véritable fraternité. Ces Marocains nous offrent gentiment de payer le café : c'est la première fois que cela nous arrive. Nous offrons une tournée aussi. Kif kif chez le mastroquet.

Je passe sous la porte de ville. et tout de suite je regarde le cimetière. Il est toujours grouillantde la même foule de fidèles. Les uns s'étirent sur le sol, se lèvent, secouent leur burnous ; d'autres préparent le cousscouss et le thé. Tout à coup, un immense cri poussé par cinquante mille poitrines environ : Allah !... Allah !...

Tous d'une ruée se portent vers le Marabout. Le soleil recommence timidement à baigner d'une clarté pâle ce saint paysage et cette foule prosternée. C'est le pacha qui est arrivé, avec sa suite, tous chamarrés de soie et d'or, tous à cheval. C'est l'heure de la grande prière. Ce peuple immense regarde le levant.

Le bruit de la mer humaine a cessé. On ne voit qu'un tapis de burnous blancs qui s'aplatit sur le sol et semble, selon une méthode bien réglée, procéder à des exercices d'assouplisse-

ment. Car la foule en prière se dresse, lève les bras au ciel, se prosterne de nouveau, baisse la tête, embrasse le sol, se relève, se reprosterne, et ça dure un long quart d'heure, cet exercice d'assouplissement et de *silence*.

Le pacha a tendu la main. Ensuite, il lève les bras, et il bénit la foule, en poussant le cri éternel: Allah! que répètent tous les Aïssaouas, et aussi les Marocains venus pour la prière.

Majestueux dans son grand burnous, la Légion d'Honneur faisant une lueur rouge sur son grand manteau blanc, le pacha, suivi de ses eunuques à fez rouge, culotte courte, et trottinant pieds nus autour de sa monture, de tous les cavaliers de sa garde chamarrée, le pacha passe devant nous qui sommes alignés, notre lieutenant à notre droite. Nous rendons les honneurs. Il paraît très ému. Avec solennité il porte la main droite à son front, et il fait le salut militaire jusqu'à ce qu'il soit arrivé au dernier homme.

Aujourd'hui mardi 19 janvier, plus le soleil montera dans le ciel, plus abondante encore se pressera la foule des fidèles. Car aujourd'hui, c'est le grand jour. Et ce soir, quand le soleil redescendra à l'horizon, les Aïssaouas, bannières déployées, défileront au fracas infernal de leurs musiques, sur la grande place Bou Améïs, devant la porte de la ville, où le pacha, entouré de sa garde et de sa suite, se tiendra assis sur des tapis somptueux. Il bénira, au nom d'Allah, tout le peuple qui viendra se prosterner devant lui.

Quand la garde montante vient, à dix heures, nous remplacer, je quitte à regret ce coin de place, pour m'en retourner au camp.

Ici, tout le monde est consigné. Défense d'aller en ville, à moins d'un motif de service. Nous sommes en guerre : il faut tout prévoir. On évalue cette année à deux cent mille pèlerins environ les fidèles qui sont venus à Meknès. Un coup de main était à craindre. Mais c'est encore un tour d'habileté politique que vient d'accomplir le général Lyautey.

Le dimanche, une rumeur mauvaise avait couru. En outre, on avait vu sur certaines maisons françaises ou amies de la France des signes, deux ou trois raies noires, les mêmes signes qui avaient été tracés sur ces mêmes maisons pour la révolte de Fez en 1911. Les consignes qu'on nous donna étaient sévères. Hélas! nous n'étions qu'un groupe de vingt

hommes à chaque porte. On aurait eu vite fait de nous du cousscouss, si la foule des Aïssaouas avait voulu nous manger, malgré notre fusil et nos 120 cartouches.

Vous pouvez dire à tous les pleurnicheurs qui essaieraient de lancer des bruits pessimistes à propos du Maroc, que toute la foule qui a défilé devant nous, vieux soldats de France, nous regardait avec sympathie, et même nous saluait avec respect; que nous avons serré des tas de mains avec effusion, et que je ne sais combien de fois, ayant baisé notre index de la main droite, nous avons prononcé des : « Labés crouya, meziam, ambdou Allah ! » Que de fatmas nous ont laissé caresser, embrasser leurs moustachous !

Nous avons donné de notre pain à pas mal de pauvres diables affamés; nous avons acheté des sucreries pour les fatmas et leurs enfants; et tout cela se faisait dans la plus douce confiance, avec de grands éclats de rire. Nous avions oublié que nous étions là pour maintenir l'ordre. Nous étions de la fête. Jamais un mot discordant. Les tribus du bled lointain, moins familières avec nous, saluaient d'une façon correcte, déférente.

Après la manière forte nécessaire dans les premières années de l'occupation, les territoriaux que nous sommes, plus sages que de jeunes soldats, et disséminés dans le Maroc comme des jetons sur un échiquier, ont permis l'emploi de la manière amicale.

Un échange constant, depuis 18 mois, de bons procédés a créé chez les Marocains et nous des sentiments de vraie camaraderie, jusque dans les moindres douars, où nous avons apporté des éléments d'aisance, et aussi le goût, l'habitude de raisonner un peu. Nous pouvons être fiers d'avoir amené à notre cause des tribus farouches, au moment où l'Europe est à feu, et tandis que par les portes de la frontière espagnole nos ennemis parviennent toujours à s'infiltrer hypocritement.

C. B.

L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG

TRIQUE
GAMIN DE PARIS

—

L'Imagination... c'est encore le plus beau jouet des enfants pauvres.

III

SUR LE SENTIER DE LA GUERRE

Casse-bien-la-gueule s'élança vers la rue du Rempart, A-pas-peur-des-beignes et Cavale-vite-à-pied s'éloignèrent ensemble par la rue de la Législative, Macapoupou gagna la ruelle Stanislas-Boufriquet et Le-Regard-de-Pépé se précipita, tête baissée, coudes au corps, dans la rue des Verrins.

L'époque des grandes chasses commençait.

Casse-bien-la-gueule eut la première aventure. Comme il entrait en courant dans la rue Plumette, il heurta violemment une vieille femme qui venait en sens inverse et la renversa. La vieille se releva péniblement et râla des cris d'épouvante en apercevant un horrible visage tout barbouillé de noir, qui grimaçait. D'une main elle dressa son cabas comme un bouclier et de l'autre comprima les battements de son cœur.

— Awaha! Wahawa! glapissait Casse-bien-la gueule.

L'œil fixe, il regardait les mèches de cheveux blancs qui frisottaient à l'entour d'un bonnet à ruches. Pourtant il ne s'élança point. L'ennemi, sans doute, se défendrait à coups

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 462 et 463.

de parapluie. Peut-être aussi la prise lui parut-elle indigne. Il rota bruyamment et s'enfuit.

Pendant ce temps, A-pas-peur-des-beignes et Cavale-vite-à-pied s'avançaient l'un derrière l'autre, dans l'ombre des murs, évitant les reverbères,

Les dessins de leurs visages attiraient l'attention des passants qui riaient et haussaient les épaules : « Drôle d'idée d'gosses ! »

Et pourtant ces dessins étaient nécessaires. Le livre de Paps l'affirmait.

— Tu vois-t-y des quilles? s'inquiétait Cavale-vite-à-pied qui marchait derrière A-pas-peur-des-beignes.

L'autre, les yeux ronds, scrutait la nuit.

— Peau d'zébi, mon gas, y a pas d'quilles!

Soudain, dans la rue Pernelle, ils entendirent de jeunes voix féminines qui braillaient en chœur :

— Vinaigre! Vinaigre! Vinaigre!

— Quien, mon gas, dit Cavale-vite-à-pied, n'en v'là des quilles!... Ecoute...

— Vinaigre! Vinaigre! Vinaigre!

— Voui, reconnut A-pas-peur-des-beignes, all sautent à la corde... C'est dans la cour de la cambuse qu'all sont... Yeute un coup!

Prudemment, en vrai sauvage, Cavale-vite-à-pied pénétra dans la nuit du corridor. A l'extrémité de ce corridor il y avait une petite cour que la lumière des lampes, tombant des étages, éclairait à peine. Sur les murs, des ombres glissaient, fantômales. L'air sentait le ragoût et les pommes de terre frites. Trois gamines jouaient là, bruyamment.

Deux d'entre elles faisaient tourner, à toute vitesse, une longue corde qui claquait, tel un fouet, sur les pavés de la cour.

Ces gamines criaient : « Vinaigre ! Vinaigre! Vinaigre! » alors que la troisième sautillait sans arrêt, comme renvoyée du sol chaque fois qu'elle y retombait.

— Hé vieux ! souffla Cavale-vite-à-pied, amène-toi... y a du bon !

— Tu crois ?

— Voui... vise la môme qui saute!

— Eh ben ?

— C'est Henriette Guipure... j'la reconnais... J'vas l'appeler... Si elle vient, on'i tire les crins ensemble! — Ohé — Henriette, ohé — Henriette!

Henriette Guipure s'arrêta de sauter.

— Ouf! dit-elle essoufflée, c'est-i pepa qui veut que j'monte?

— J'sais pas, s'étonnèrent les deux autres, c'est dans l'couloir qu'on t'appelle...c'est sûrement pas ton père...c'est p't-être ton frère.

— Ohé — Henriette! Ohé — Henriette! répéta par deux fois le rusé Cavale-vite-à-pied.

— Non, c'est pas la voix d'mon frère, remarqua la petite en pénétrant dans le corridor.

Ses deux camarades la suivaient.

Henriette Guipure demanda, peu rassurée dans cette obscurité :

— Qui qu' c'est qui m'appelle?

— C'est moi, souffla Cavale-vite-à-pied.

— Qui?

— Moi... avance!

Intriguées, les trois gamines firent quelques pas encore.

— Allez, vas-y! commanda Cavale-vite-à-pied.

Les deux sauvages bondirent.

Des cris d'épouvante et de douleur, des chants de guerre, toute une clameur de carnage explosa dans le silence, roula par le corridor, s'amplifia dans la cage sonore de l'escalier.

— T'en as? cria Cavale-vite-à-pied.

— Oui, répondit A-pas-peur-des beignes.

— Alors, caltons, mon gars!

Les deux sauvages se ruèrent vers la sortie, sautèrent sur le trottoir et s'enfuirent les bras dressés. Ils agitaient leur prise dans le vent.

Les trois filles sur le seuil de la porte s'époumonnaient à brailler des anathèmes vengeurs :

— Sales cochons! I nous ont tiré les cheveux! Sales cochons! Sales cochons! J'vas l'dire à moman!

Quand ils furent en sécurité dans la rue des Fleurs, les deux copains firent halte, exténués.

— On a rien couru!

— Tu parles!

Ils entrèrent dans la lueur dansante d'un réverbère.

— T'en as beaucoup ? demanda Cavale-vite-à-pied.

— Comme ça, répondit l'autre.

— Fais voir ?

Ils comparèrent leurs scalps. A la vérité, ni l'un ni l'autre n'avaient pu, malgré leur hardiesse et leur cruauté, arracher « toute la tignasse des quilles ». Entre leurs doigts écartés comme les dents d'un peigne, les cheveux avaient glissé, fluides. Il ne leur en était resté que quelques-uns.

— Faut pas les perdre, dit A-pas-peur-des beignes, on va les mettre dans nos mouchoirs.

Ils firent ainsi.

— On en chipera d'autres, espérait tout haut Cavale-vite-à-pied.

Comme ils s'élançaient encore à la conquête de toisons nouvelles, un « Piouit » avertisseur les arrêta.

— On dirait qu'c'est Macapoupou !

— Tu crois !

C'était bien Macapoupou qui s'avançait en courant, à toute allure, coudes au corps, le visage pourpre sous les tatouages noirs.

— Qué qu'y a ? crièrent ensemble A-pas-peur-des-beignes et Cavale-vite-à-pied.

Macapoupou répondit en haletant :

— Barrez-vous ! y a un tas de gens qui me coursent... à cause... d'une sale môme qu'a gueulé... T'nez, c'est eux !

D'une rue adjacente, une gamine et deux hommes débouchèrent. La gamine portait un grand pain.

L'un des hommes cria, menaçant :

— Le v'là là-bas, c'polisson !

La voix aigre de la gamine piaillait :

— C'est çui la !.. oui ! oui !

Macapoupou annonçait « *y* a des tas d'gens qui m'coursent ! » A-pas-peur-des-beignes et Cavale-vite-à-pied ne virent pas trois personnes lancées à leurs trousses, mais une armée immense, tumultueuse et redoutable. Le livre de Paps ne parlait-il point de trente mille soldats envoyés par le gouvernement américain pour supprimer tous les Peaux-Rouges, d'un seul coup ?

Les trois Sauvages fuyaient, côte à côte. Ils connaissaient

les moindres ruelles du Faubourg et dépistèrent vite leurs poursuivants.

Quand ils furent sauvés, Macapoupou s'enquit :

— Vous avez des tifs ?

— Oui, et toi ?

— Moi... quand j'suis couru sur la môme, all m'a flanqué des coups d'son pain et pis all a gueulé... C'était pour ça qu'les gens m'coursaient.

— Vrai, j'suis vanné, dit A-pas-peur-des-beignes... Me v'là chez moi... J'rentre !

— J'fais comme toi, ajouta Cavale-vite-à-pied.

— Moi aussi, termina Macapoupou.

Ils se séparèrent.

Avant de pousser la porte du logis, chacun dans l'escalier se débarbouilla soigneusement avec un coin de son tablier humecté de salive.

IV

LE-REGARD-DE-PÉPÉ SCALPE SANS COMBATTRE

Place du Marché, Le-Regard-de-Pépé s'arrêta devant la fontaine publique qui crache de l'eau par la gueule béante d'un triton de bronze. Les mains en coquille sous le jet, il se frotta longtemps le visage. Les tatouages guerriers tenaient bon. Puis il enleva la plume de son béret, remit son tablier à l'endroit et se pommada les cheveux avec de la salive, dans l'espoir, vain du reste, d'aplatir sur son occiput le hérissement tenace d'un épi.

Le-Regard-de-Pépé redevenait Trique... Il songea en souriant à la douce Pélagie. Ce soir, débarrassé de ses turbulents amis dont la présence eût dérangé ses projets, il pourrait rencontrer la petite dans les ténèbres propices de l'escalier.

Il reprit sa course vers la maison. Rue Plumette, il rencontra Pépé.

— Où que tu vas ? lui demanda-t-il, heureux de la trouver seule.

— Acheter deux ronds d'boules de noir pour mettre dans l'bouillon.

— J't'accompagne, tu veux, la gosse?

— Oui, acquiesça-t-elle, rose d'émoi.

Madame Piénu, l'épicière, les accueillit avec son large sourire de commerçante habile.

— Bonsoir, mes enfants, qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Des boules de noir pour mettre dans l'pot-au-feu... deux sous, m'dame.

Durant que l'épicière tortillait du papier pour en faire un cornet, les deux enfants s'hypnotisèrent sur des tubes de coco hygiénique et des roudoudous en boîte.

Ils revinrent ensemble, lentement, en faisant des détours par les rues désertes, poussés par le désir précoce de s'isoler.

Trique voulait sucer du « colorant ». Il prétendait que « ça avait le goût sucré du jus de réglisse ». Mais la petite, vaillamment, défendit son cornet.

— J't'en donnerais-bien, concédait-elle, mais moman sait qu'y en a dix pour deux ronds.

Ils s'embrassèrent néanmoins plusieurs fois, comme font les amoureux, et se mouillèrent les joues.

La petite était bien contente.

Elle souriait en découvrant ses dents. Ses yeux brillaient.

Soudain, Trique eut une idée.

— T'es ma poule, s'pas, Pépé ?

— Oui, répondit-elle en levant vers lui son clair regard, déjà soumis.

— Alors, pisque t'es ma poule, continua-t-il, donne-moi tes cheveux !

La proposition n'étonna point la gamine. Elle savait que c'est la coutume chez les amoureux d'échanger des fleurs et des cheveux.

Elle dit seulement :

— J'en couperai de ma natte, à la maison.

— Non, j'les veux tout de suite ! insista Trique.

Demain, à l'école, il humilierait ses copains, les guerriers Peaux Rouges, en exhibant son scalp de la veille, quelque chose comme une crinière de casque.

— J'ai pas d'ciseaux, remarqua la petite.

— Qué qu'ça fait, j'vas te les tirer.

— Oh ! non, ça m'f'rait trop mal !

— Penses-tu... j'vas te les tirer un par un, tu ne le sentiras pas... Tiens... ne bouge plus !

La petite, subjuguée, dénoua le ruban de sa natte et d'un mouvement de la tête ébouriffa sa chevelure.

— Attention... un !

— Aïe !

— Deuss !

— Aïe !

— Trois... Bouge donc pas !

— Aïe ! oh ! la ! la ! la ! la !

— Quatre... Vas-tu rester tranquille ou j'te bourre !

C'était pénible.

Chaque fois Trique choisissait un cheveu, un long, l'enroulait autour de son index et d'un coup sec, l'arrachait. Chaque fois aussi la gamine plissait le front, grinçait les dents et gémissait douloureuse.

Impitoyable, l'amoureux continuait.

La suppliciée battit des paupières et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Elle implora :

— Oh ! dis... finis... ça m'fait trop d'mal !

— Mince, t'as donc pas d'moëlle dans les tibias !

— Oh ! la ! la ! oh !

— Alors, attends... plus que deux.

Elle n'osa point se rebeller, car elle craignait la force et la brutalité des garçons. Chez elle, jadis, son père rouait sa femme de coups et brisait la vaisselle quand on contrariait ses manies.

Trique eut ses deux cheveux et déclara :

— T'es tout de même une bonne gosse, Pépé... Dimanche, j'te paierai des berlingots !

Puis il l'embrassa sur chaque joue à pleines lèvres.

La petite nerveusement noua ses bras autour du cou de son bourreau, collée toute contre lui et, pour la première fois, sentit un trouble étrange et doux qui la pinçait au cœur, et lui chavirait les yeux.

Alors, elle pensa qu'elle aimerait Trique toute sa vie.

V

MESSIEURS LES SAUVAGES COMPARENT LEURS SCALPS. L'ÉCOLE DES FILLES EST EN RUMEUR

Le lendemain, durant la classe du matin, il y eut sous les tables, entre les cinq chasseurs de chevelures, un furtif échange

de correspondances. Ils s'écrivirent de courts billets sur un coin de page déchirée d'un cahier ou d'un livre :

« T'en as ? »

« Combien que t'en as ? »

« Dis-moi-le d'abord !

« Sont-ils longs ? »

« Moi, j'en ait cent-vingt et toi ? »

A la récréation de 10 heures, les cinq chasseurs se réunirent dans un coin de la cour, sous le préau, loin des regards du maître.

— Alors, on se les montre ? commença Casse-bien-la-gueule.

— Oui, les ceuss qu'en ont, continua Le-Regard-de-Pépé.

— Y en a donc qui n'en ont pas ?

— Moi, balbutia Macapoupou.

Des ricanements de mépris soulignèrent cet aveu. Le front de Macapoupou s'empourpra de honte.

— Alors, qui qu'c'est qui en a l'plus ? reprit Le-Regard-de-Pépé, impatient d'exhiber ses scalps.

Chacun montra sa prise de la veille.

A-pas-peur-des-beignes et Cavale-vite-à-pied l'avaient enfermée dans leur mouchoir.

Casse-bien-la-gueule la dissimulait entre deux pages de son livre d'aventures et ce fut lui qui connut le triomphe, car il avait, aux filles, ravi le plus grand nombre de cheveux, une cinquantaine environ — de toutes les nuances — réunis par le nœud solide d'un cordon de soulier.

Le-Regard-de-Pépé était atterré.

— Hé, les gas, crânait-il pourtant, j'en ai aussi tiré des tifs ! Et les miens sont bien plus beaux.

— Oui, mais j'en ai davantage, rétorquait Casse-bien-la-gueule, et c'est rudement calé de scalper les quilles.

Tous reconnurent en effet les dangers et des difficultés du scalp. Ils avaient pourtant espéré aux heures frémissantes d'enthousiasme, arracher la tignasse des filles en un tour de main.

— Faudra longtemps avant qu'on en «aye» des flottes, songea tout haut Casse-bien-la-gueule.

Il fut décidé qu'ils reprendraient chaque soir le jeu nouveau. Mais ils ne se peindraient plus le visage au bouchon grillé.

Le noir de fumée tenait trop sur la peau. Ils se fabriqueraient des masques avec du buvard rouge, barbouillé d'encre selon les règles du tatouage.

La plume au béret, le manteau flottant, le poignard de bois à la ceinture, on les verrait se précipiter à l'assaut des « quilles », en hurlant le grand chant de guerre, le « Awaha ! Wahawa ! » belliqueux.

Fils de la Nuit et du Silence, ils surgiraient des murs, magnifiques et terribles !

A l'Ecole des filles, ce même matin, des groupes bruyants se formèrent çà et là, dans la cour de récréation.

Dans l'un de ces groupes, Henriette Guipure, Amélie Gaimin et Marie Médard contaient avec force détails, comment, la veille au soir, deux gamins inconnus, tapis dans un sombre corridor, leur avaient arraché des cheveux par poignée.

— Voui, ma vieille, par poignée, crois-tu, les sales gas !

Dans un autre, Marie Pigonneau se vantait d'avoir repoussé l'attaque d'un garçon qui voulait lui tirer la natte.

Elle l'avait frappé sur la tête avec un grand pain de quatre livres.

Elle mimait sa défense :

— Tiens, comme ça... pan sur la trombine !

Plus loin, c'était Eudoxie Naut qui se plaignait d'avoir été assaillie dans la rue Plumette par un sale gas tout barbouillé de noir. Mais elle avait pu s'échapper dans une boutique proche et amie.

Honorine Lambert, elle, avait vu soudainement une grande main noire sortir de l'ombre et lui sauter aux cheveux. Une atroce douleur lui avait fait fermer les yeux et plier les jarrets. Quand elle avait repris ses sens, un gamin fuyait dans la nuit en hurlant : « Awaha ! Wahawa ! »

Stéphanie Lacourbette, Georgette Legentil, Trinité Thélémaque avaient aussi rencontré ces malfaiteurs et subi leurs attaques.

— A poignée qu'i nous tirait, l'cochon !... voui à poignée !

La tête leur faisait mal encore.

— Tiens, touche ma tempe, s'pas qu'c'est chaud ?

Alors toutes ces demoiselles, outrées de tant de cynique cruauté, crièrent ensemble leur indignation.

— Crois-tu, ma chère, ces sales voyous !
— C'est p't-être des bandits !
— C'est des sales cochons !
— Moi, j'crois qu'c'est des gas d'l'école !
— I z'ont du noir su la figure, on peut pas les r'connaître.
Et toutes : « Sales cochons ! Sales cochons ! »
Elles proférèrent aussi de sombres menaces :
— Si j'en vois un, je l'piquerai avec des ciseaux !
— Moi, je l'cognerai avec ma règle... Ça fait mal, t'sais, des coups d'règle su le nez !
— Je l'dirai à pepa... i verront !

VI

L'ÉPOUVANTE AU FAUBOURG

Chaque soir, les cinq copains recommencèrent dans le Faubourg la passionnante chasse aux chevelures.

Chaque soir aussi, de malheureuses gamines, attardées dans les rues désertes ou qui s'ébattaient en des jeux puérils au seuil des portes, subirent l'affreux supplice du scalp. L'ennemi surgissait de l'ombre, inattendu, les bras en avant, les doigts crochus comme des griffes. Un masque rouge barbouillé de noir dissimulait son visage, un visage qui devait être terrible.

— Awaha ! Wahawa !

Une main redoutable s'abattait sur la tête d'une fille, empoignait des cheveux et tirait avec tant de violence que souvent la victime croulait sur les genoux en poussant des cris si terribles que des fenêtres s'ouvraient aux alentours, garnies de visages curieux. Puis l'agresseur fuyait, si vite, qu'on ne tentait même point de le poursuivre. Son rire de triomphe emplissait le calme des soirs.

Et la quille piaillait, meurtrie, en se frictionnant la tête.

L'épouvante peu à peu s'étendait dans le Faubourg. Les malheureuses gamines refusaient maintenant d'aller en commission sitôt la nuit tombée et les taloches maternelles leur pleuvaient drues sur les reins, avec des exhortations à ne pas être si fainéantes ni si peureuses.

On ne voyait presque plus, après dîner, sur le trottoir, devant les porches, quand le soir était calme, des petites filles

rieuses jouer au carré, aux osselets, à la balle ou aux postures. L'effroi les tenait au logis. A peine osaient-elles se hasarder, en nombre, dans les cours des maisons. L'appréhension de voir se dresser, près d'elles, tout à coup, un de ces gamins — peut-être un de ces démons — gâtait jusqu'à leurs meilleurs jeux.

Chaque jour, à l'école, de nouvelles victimes se plaignaient, véhémentes, d'avoir été molestées. Les maîtresses et la directrice étaient averties. Des mères s'inquiétaient. Des pères menaçaient. Une plainte étaient déposée chez le commissaire de police par Mme Têtard, dont la fille Rosalie, toute saisie d'avoir été scalpée, avait en montant l'escalier rendu son dîner dans son beau chapeau des dimanches.

Et, durant ce temps, par les rues du Faubourg, les scalpeurs continuaient leurs exploits, hardis, impétueux et insaisissables.

Leurs collections de cheveux s'augmentaient. Déjà Casse-bien-la-gueule possédait une superbe touffe qui sentait la pommade et qu'habitaient de tristes poux exilés.

Une grande émulation tenait les cinq sauvages en haleine.

— A qui qu'en aura l'plus, les gas! à qui qu'en aura l'plus!

Le-Regard-de-Pépé s'était mis aussi à scalper les « quilles ». Il y réussissait fort bien. Ce jeu du reste le passionnait. Toutes les nuits il faisait des rêves étranges.

Il était devenu grand guerrier, chef de Peaux-Rouges et demeurait dans un wigwam spacieux dont l'unique ameublement consistait en chevelures. Il y en avait des milliers et des milliers, de toutes les couleurs, des brunes, des blondes, des rousses, des blanches, des vertes, oui, des vertes! Toutes les parois de sa hutte en étaient tapissées. Il en pendait du plafond. Le sol de terre battue en était recouvert. Dans un coin, un amoncellement faisait un lit moelleux où Le-Regard-de-Pépé se roulait, tout nu et peint en *ocre rouge*.

Il se réveillait souvent sur le carreau.

Macapoupou, moins imaginatif, ne rêvait pas la nuit à une si glorieuse destinée. Mais le matin, avant de partir à l'école, il chipait sournoisement le peigne de sa mère et râflait les démêlures. C'étaient de vilains cheveux de ménagère qui n'a guère le temps de se soigner la tête, des cheveux décolorés, épais, courts et gras. Mais c'étaient des cheveux tout de mê-

me ! Ils enrichissaient le butin du gamin. Et cela faisait dire aux autres, avec une pointe de jalousie : « Ce salaud de Macapoupou, il a rudement l'chic, maintenant, pour scalper les quilles ! »

Mais Casse-bien-la-gueule possédait quand même le plus grand nombre de cheveux. Il devenait incomparable et maître dans l'art difficile du scalp.

VII

UN COMPLOT

Il faisait une nuit très sombre.

Tout à coup le vent souffla par rafale et la pluie tomba, oblique, criblant les murs.

Des volets claquèrent.

Les quatre chasseurs de chevelures : Paps, Pancucule, Guilleret et Rossignol, qui musardaient dans la rue du Rempart, coururent se mettre à l'abri sous le petit pont métallique du chemin de fer de la Ceinture.

— Mince, ça flotte ! remarqua Pancucule.

Personne dans la rue du Rempart, personne sur le boulevard de la Légalité. L'heure était sinistre. Le vent faisait frissonner les vitres des réverbères et courbait la flamme du gaz. L'ombre alors s'épaississait sous les marronniers du boulevard.

— Il fait frisquet ici, déclara Rossignol en battant la semelle ; on va pour sûr piper la crève !

Tous les courants d'air semblaient s'être donné rendez-vous sous ce pont. Un train, lointain encore, poussa deux appels stridents. La voie, sans doute, était fermée. Sur le pont, des rouages grincèrent, un disque en tournant claqua.

— Attention, les gas ! dit Pancucule, v'là l'raffut.

Le train approchait.

Les gamins entendaient le halètement précipité de la locomotive.

— Ça y est !

Le train passa dans un roulement de tonnerre...

— Des fois qu'il casserait l'pont, rêva tout haut Guilleret, u parles d'une salade !

Tous opinèrent :

— Oui, ça en f'rait, un jus !

Un chien errant qui s'avançait de leur côté attira l'attention de Paps.

— Visez le cleb ! on va s'marrer... tou !... tou !... tou... Hé ! tou... tou... tou... tou...

Le chien s'arrêta. Il leva la gueule, flaira la nuit et, devinant dans l'ombre du pont des formes suspectes, il fit volte-face et repartit, au trot, rasant les murs, sous la pluie, la queue basse et les poils du dos collés.

— C'est égal, regretta Guilleret, on ne pourra pas chasser les quilles... Y en a pas une dans les rues... i pleut trop !

— Où qu'est l'gas Trique ? s'enquit Pancucule... On ne l'a pas vu ce soir.

— Peuh ! reprit Pap... je l'sais moi...i rigole avec sa poule, pardi !... avec la Sautère... dans l'escalier.

Pancucule, qui se souvenait encore du coup de poing reçu et nourrissait à l'endroit de Trique mille ressentiments, ricana :

— D'puis qu'il a sa poule, i crâne... ah ! la ! la ! la ! ça fait mal de voir ça... faut pas qu'on i parle... faut pas qu'on la regarde... faut pas... T'nez, si je serais que vous, j'sais bien c'que j'i f'rais, moi, à sa poule...

Guilleret, Paps et Rossignol n'eurent qu'un cri :

— Qué qu't'y f'rais ?

Pancucule rigola d'abord silencieusement, les yeux plissés, puis il fit claquer sa langue et dit :

— Si j'serais qu'vous, pour faire « rousser » l'gas Trique, j'y tirerais les tifs, à Pélagie !

— C'est une idée ! s'exclama Paps.

Les deux autres, Guilleret et Rossignol, étaient aussi de cet avis :

— Oui... oui... faut i tirer les crins ! Faut i tirer les crins !

VIII

TRAHISON ! PÉLAGIE A ÉTÉ SCALPÉE !!

— On a arraché des cheveux à Pélagie, on a arraché des cheveux à Pélagie !

Ce bruit sinistre se répandit un soir, vers neuf heures, dans l'escalier de la maison.

Des gamines commentaient l'événement.

— I z'ont sauté d'sus à quatre !

— Voui, ma fille... à quatre !

— Elle a mal, t'sais, elle a du sang !

— Et pis i z'y ont arraché d'la peau !

— Mince !

Ce fut sur ces entrefaites que Le-Regard-de-Pépé revint de la chasse, une chasse fructueuse qui lui avait procuré plus de trente cheveux.

Il sifflotait, du bout des lèvres, un air nouveau et nul n'aurait pu reconnaître le terrible mohican de tout à l'heure.

— T'sais, on a arraché des cheveux à Pélagie ! C'est des sales gas qui ont fait l'coup... i z'étaient quatre ! lui cria la petite Térésou dès qu'elle l'aperçut dans l'escalier.

— Ho ! souffla Trique.

Il devint pâle et lâcha la rampe.

On l'entendit qui murmurait :

— Les salauds... i verront !

Puis il crispa les poings dans un grand geste de colère.

— Tu sais qui qu'c'est ? s'enquit Térésou.

Trique ne répondit point et bouscula la petite. A toute vitesse il escalada les étages, bouleversé.

Pélagie de Sautère avait été scalpée ! On avait osé lui tirer les cheveux ! Et Trique en concevait uu grand dépit et un grand courroux. Il rageait, tel un propriétaire dépossédé. On avait osé tirer les cheveux de sa poule ! Il ne pensait point que Pélagie avait peut-être beaucoup souffert.

— Les salauds, i verront... oui, i verront ! marmonnait-il, farouche, car les auteurs du méfait ne pouvaient être que ses copains. les chasseurs de chevelures.

Les misérables !

Et ils étaient quatre !

Sur le palier, devant la porte de Mme de Sautère, Trique prêta l'oreille.

A l'intérieur, une gamine geignait, plaintive.

Une voix de femme, hargneuse, gourmandait :

— Quand c'est qu't'auras fini d'chialer comme ça... grosse bête ! Ils ne t'ont pas mangé... Va te coucher !

— Hi... hi... hi... hi...

— Va te coucher ! Ça se passera !

— Oh ! la ! la ! la ! Ça me fait mal ! Ça me cuit !

— Ces sacrés polissons! Faudrait tout de même pas que ça recommence... Allons, va te coucher!

— Voui... i... i... i... moman....

Trique n'en écouta pas davantage. Il rentra chez lui en grinçant des dents. C'était juré. Il se vengerait!

IX

UNE VENGEANCE

Ce fut un véritable scandale.

En s'asseyant dans sa chaire, l'instituteur trouva ce court billet, sur son buvard.

« *Çai Paps, Guilleret, Rossignol et Pancucule qui tirent les cheveus au filles. Il en non dans leur poche. Vous avait qu'a voir. Si dise qu'y en a un autre çai des mensonge.* »

Après avoir lu cette anonyme dénonciation, l'instituteur se leva :

— Buru, Rossignol, Pancucule et Guilleret, venez près de mon bureau... tout de suite! ordonna-t-il d'une voix sévère.

Les quatre Mohicans, surpris d'être appelés ensemble, flairèrent un traquenard... Vite, ils fouillèrent leurs poches, afin de se débarrasser des cheveux compromettants. Mais l'instituteur guettait le geste.

Il cria :

— Les mains en l'air... allons, dépêchez-vous!

La classe se taisait, étonnée.

Cent yeux étaient braqués sur les coupables, et le silence pesait, lourd de menaces.

Sur l'ordre du maître, les quatre chasseurs de chevelures s'alignèrent devant le tableau noir.

— Avancez, Pancucule... vous tout seul!

Pancucule fit trois pas en avant.

— Maintenant, videz vos poches!

Pancucule devint pâle. Il balbutia :

— Faut que... que... que j'vide...

— Oui... allons... vite!

Pancucule sortit de sa poche gauche : une ficelle, un bouton, un noyau d'abricot, un croûton de pain et une petite clef de plumier.

— Retournez la doublure!

Pancucule obéit.

— Il n'y a rien... L'autre poche maintenant.

Les lèvres de Pancucule tremblaient.

Il tira son mouchoir.

— C'est tout?

— Oui, m'sieu.

— Et la doublure?... Rien. C'est bien, allez vous asseoir... Ou plutôt non... dépliez votre mouchoir.

Pancucule était perdu. Il voulut gagner du temps et hoqueta:

— J'ai rien... m'sieu... j'ai rien...

— Allons, dépliez votre mouchoir!

Pancucule désespéré secoua son mouchoir. Une poignée de cheveux emmêlés tomba sur le parquet.

— C'est bien, dit simplement l'instituteur. Ramassez ces cheveux; mettez-les sur mon bureau. A vous maintenant, Rossignol!

Des rires couraient sur les bancs. Deux pupitres claquèrent.

— Silence! gronda l'instituteur.

Rossignol dut abandonner le produit de ses scalps. Paps et Guilleret firent de même. Leur culpabilité s'établissait péremptoire.

— Maintenant, ajouta l'instituteur, vous étiez cinq, je le sais. Dites-moi le nom de votre camarade.

Les quatre chasseurs de chevelures ne répondirent point à la question. Ils ne voulaient pas trahir leur camarade.

— Allons, répondez! C'est peut-être bien lui qui m'écrivit ceci, reprit l'instituteur.

Et, diplomate habile, il tendit le billet à Pancucule.

Pancucule fit : « Oui... oui » deux fois de la tête et, frémissant de rage, il se tourna face à la classe, étendit un bras, désigna le coupable :

— C'est lui!

Trique s'était dressé. Son trouble seul l'accusait. Il balbutiait, rouge de confusion :

— C'est pas vrai, m'sieu!... c'est pas vrai! T'nez, r'gardez mes poches... j'en ai pas... T'nez, m'sieu!... T'nez...

— Taisez-vous! ordonna l'instituteur, et venez rejoindre vos camarades... Je vais vous envoyer tous les cinq chez Monsieur le Directeur, vous vous expliquerez devant lui!

Les cinq chasseurs de chevelures reçurent d'abord une

verte semonce, académique et moralisatrice, de Monsieur le Directeur.

Puis ils furent condamnés :

à copier cinq cents fois cette phrase : « Le chemin du vice conduit l'imprudent qui s'y fie à la guillotine », en écriture appliquée ;

à conjuguer vingt fois le verbe : « Je ne me complairai plus dans le mal », sans abréviation ;

à être mis au piquet durant toute la semaine ;

à passer trois jeudis consécutifs, en retenue, à résoudre les quatre opérations.

L'expiation commença le matin même, dès la « récré » de dix heures.

Quand le surveillant s'éloignait, attiré dans la cour par des jeux trop bruyants, les derniers Mohicans échangeaient entre eux de très amères réflexions.

Soudain Paps ricana :

— J'connais un gas qu'est un sale mouchard !

— Moi aussi, opina Pancucule.

— Moi aussi, reprit Rossignol.

— Moi aussi, continua Guilleret.

— C'est un cochon !

— Et comment que c'est un cochon !

— Et comment que c'est un cochon !

— Et comment que c'est un cochon !

— Vous l'connaissez ?

— Oui !

— Oui !

— Oui !

Tous ensemble s'unirent pour crier :

— C'est l'gas Trique !

Et Trique, rageur, gueulait plus fort qu'eux :

— Pourquoi aussi qu'vous avez scalpé ma poule?

X

DEUX CONTRE TOUS

L'affaire fit grand bruit à l'école, surtout chez les filles. On les tenait enfin, ces mystérieux scalpeurs nocturnes ; on les te-

nait ! On savait aussi leurs noms : Trique, Pancucule, Paps, Guilleret et Rossignol.

Les gamines de la maison n'en revenaient pas.

Or, à la sortie de quatre heures, un grand nombre de petites filles — une cinquantaine environ — coururent se cacher dans la rue du Rempart, afin d'y attendre la venue des garçons.

Il y avait là : Mimi, Torchon, Térésou, Croquignole, Marie Médard, Amélie Gaimin, Trinité Thélémaque et bien d'autres encore qui parlaient de huer au passage les malfaisants et de les escorter par les rues, en hurlant, fortes de leur nombre et très exaltées.

Chaque jour, Pépé avait coutume de rencontrer Trique dans la petite rue du Rempart. Elle subissait maintenant, toute conquise, la terrible domination du gamin. Il l'avait giflée plusieurs fois, elle ne s'était point rebellée. Il lui avait aussi repris son ouistiti.

Ce jour-là, Pépé se dissimula sous un porche, effrayée par l'attroupement hostile de ses camarades. Elle sentait confusément qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

Une grande rumeur emplissait la rue.

Des commerçants étonnés s'avançaient sur le seuil de leurs boutiques. Des fenêtres s'ouvraient. Des têtes se penchaient.

On entendait piailler des voix ardentes :

— I vont voir ça ! I vont voir ça, que j'te dis !

Une fille annonça soudain :

— Les v'là qui sortent, attention !

L'école des garçons ouvrait ses portes. Une marmaille tumultueuse s'épandit sur le trottoir. D'ordinaire, sitôt dehors et « la guimbe » bouclée sur le dos, les gamins se hâtaient vers les rues voisines, pressés d'échapper à la surveillance scolaire.

Ce soir, en demi cercle, ils environnaient la porte.

Une fille curieuse, malgré la défense de la Directrice interdisant à ses élèves d'attendre la sortie des garçons, quitta la rue du Rempart et courut vers l'école.

Elle entra dans la foule des mômes.

— Qu'est c'qu'y a ?

On lui répondit :

— C'est l'gas Trique qui va sortir.

— Pourquoi qu'on l'attend?

— On l'attend, pasqu'il a cafté ses copains... On va rigoler... I crâne trop, c'gas-là, vrai!... i va voir!

La fille n'attendit point davantage et rejoignit ses camarades. Elle apportait une bonne nouvelle :

— C'est l'gas Trique qu'a mouchardé les aut'... I l'attendent pour lui coller des beignes!

— Chouette, papa! cria Croquignole.

Là-bas, dans les groupes, Guilleret, Paps, Pancucule et Rossignol prêchaient la croisade.

— Tous contre lui! N'en faut plus, des mouchards! Ça vous dégoûte!... S'il y a des mouchards on peut plus rigoler!

Trique parut. Le seuil de l'école était surélevé de trois marches. Trique ne les descendit point. Il dominait.

Pancucule goguenarda :

— Tiens, v'là, l'mouchard!

Trique fixa Pancucule et haussa les épaules. Tous les mômes crièrent : « Hou! hou! l'mouchard! » se sentant forts, par le nombre.

Trique promena son regard, lentement, sur la bande. Très pâle, il la bravait. Mais derrière lui, M. le Directeur avança la tête.

Comme une volée de moineaux les gosses s'éparpillèrent dans un cri d'alarme : « Vingt-deux! v'là l' Direc! Barrons-nous! »

Alors Trique, narquois, descendit les marches.

Beaucoup de gamins s'élancèrent vers la rue de la Législative, mais d'autres en courant remontèrent vers la rue du Rempart. Ils y retrouvèrent les filles, qui les accueillirent par de grands cris d'allégresse et les exhortèrent au combat : « Attendez-le! Attendez-le donc! »

Que se passa-t-il alors?

Les grands soulèvements populaires permettent aux meneurs d'assouvir leurs haines personnelles. Ils suggèrent un meurtre. La foule anonyme l'accomplit.

Mimi cria tout à coup : « Et Pélagie? »

Toutes les filles de la maison jalouses de la gamine qui leur avait ravi l'attention et les faveurs de Trique, répétèrent avec transport : « Oui... oui... Pélagie! » et Mimi, le visage empour-

pré, une flamme aux yeux, exprima sa rancune dans une exclamation :

— Pélagie, c'est la poule à Trique !

Ce fut comme le signal d'un hallali.

— C'est la nouvelle !...

— Elle est là-bas, a s'cache !

Garçons et filles se réunirent dans un même élan.

— C'est Pélagie... hou ! hou !... C'est la Sautère !

Des petits gas jubilaient :

— La poule à Trique... Qu'est-ce qu'on va i tasser !

Et tous galopaient vers le porche, d'où Pélagie, les yeux grands d'effroi, les regardait accourir.

Elle entendait bien leur cri de haine et comprenait à leur exaltation qu'ils allaient la rudoyer, la battre, l'étouffer peut-être sous leur écrasement : « C'est la poule à Trique... hou !... hou ! » Elle gémissait une petite plainte éperdue : « Oh ! moman... moman ! » et ne pouvait fuir, accotée au mur, défaillante, les jambes mortes. Son cœur sautait si vite qu'elle dut le comprimer à deux mains. Elle haletait.

— La Sautère... hou ! hou !

Pépé ferma les yeux.

C'en était fait ! Une poigne nerveuse, déjà, la saisissait à l'épaule. Elle arrondit le dos, prête aux coups ; mais une voix qu'elle connaissait bien, celle de Trique, impérieuse, ordonna :

— Cavale-toi dans l'escalier d'la cambuse !... i t'auront pas !

Elle ouvrit les yeux, vit Trique, retrouva ses forces du coup et s'enfuit sous le porche.

Trique brandissait un couteau, et, farouche, maintenait la foule des gosses en arrêt, devant le porche.

— Ah ! salauds... vous croyiez que j'vous verrais pas cavaler après ma poule ?... Oui, salauds... j'vous ai eu... Vous crânez pas maintenant... Si y en a un qu'a pas peur, i n'a qu'à v'nir, pour voir... j'y plante ma lame dans la gueule !

Des passants intervinrent :

— Veux-tu bien lâcher ça, petit apache !

— A-t-on jamais vu, à cet âge-là !

— C'est honteux ! v'là justement un sergent de ville ! C'est un gamin de l'école, emmenez-le chez le directeur !

Trique crachait son indignation :

— C'est vrai, ça... I s'mettent à cent pour cogner sur une

quille... c'est des lâches... i z'ont qu'à s'avancer pour voir! Moi, j'suis tout seul... j'ai pas peur!

Les mêmes, en chœur, braillaient : « Mouchard! Hou! hou! sale mouchard! » sans toutefois avancer d'un pas.

Une commère, véhémente, cria d'une fenêtre :

— Prenez-le par une oreille, ce voyou-là, et donnez-le à l'agent qui vient!... Hé, m'sieu l'agent!

Le sergent de ville chargé de surveiller la sortie des Ecoles Communales s'avançait dans la rue du Rempart. Un tel attroupement de gamins l'étonnait.

Pancucule, qui se tenait au premier rang des assaillants, gouailla :

— Les gas, v'là un flic qui va embarquer l'mouchard!

— Des fois! marmonna Trique, et prudemment il ferma son couteau qu'il glissa dans sa poche.

L'agent s'ouvrit un passage dans le grouillement tumultueux de la marmaille. Il les dominait tous de sa haute stature et grognait en roulant des yeux sévères : « Qué qu' vous fichez là, mauvaise graine! »

Derrière lui, des gamines effrontées sautillaient d'allégresse en chantant très haut : « I va l'emmener! I va l'emmener! Et ça s'ra bien fait! »

Pancucule, Guilleret, Paps et Rossignol, pressés d'expliquer leurs griefs, parlaient tous les quatre à la fois :

— C'est lui qui nous a mouchardés à l'école, m'sieu.

— Et pis maint'nant i veut nous donner des coups de couteau!

— Il l'a dans sa poche!

— Oui, r'gardez dans sa poche! C'est un mouchard, m'sieu!

— Oui, c'est vrai! Oui, c'est vrai!

La commère, penchée sur la barre d'appui de sa fenêtre, gesticulait comme à la tribune : « M'sieu l'agent... c'est une petite crapule!... c'est d'la géniture d'assassin!... Il voulait tuer ses camarades... Emmenez-le chez l'commissaire!

Trique se taisait, les mains dans les poches, un peu pâle, l'air inoffensif néanmoins, affectant de sourire — d'un sourire blanc d'innocent — sous le regard inquisiteur de l'autorité.

L'agent imposa le silence :

— Taisez-vous! Vous braillez tous à la fois, on ne s'en-

tend plus parler, ma parole! Et puis, fichez-moi le camp! Allons, ouste! Retournez chez vos mères... Obéissez, les gosses, ou je vous fourre dedans!

Il essayait de se rendre terrible, fronçait les sourcils, grossissait sa voix naturellement âpre de paysan : « Allez, ouste! du large! Sans ça... » et poussait devant lui l'indocile troupeau des mômes. Les uns descendirent la rue du Rempart vers les fortifications, les autres remontèrent vers le Faubourg de la Convention en vociférant des menaces à l'adresse de Trique.

A sa fenêtre, la commère exhalait son indignation :

— Vous auriez dû au moins lui tirer les oreilles, à c' garnement, pour lui apprendre... faut de l'exemple! »

Mais l'agent n'eut pas l'air d'entendre et s'éloigna, placide, à pas lents.

— Hé, Pépé! cria Trique sous le porche, tu peux v'nir, c'est fini.

Pélagie parut. Elle pleurait nerveusement, le visage crispé, ayant peine à hoqueter des sanglots qui l'étouffaient.

Trique, tout de suite, l'attira contre lui et la tint tendrement par le cou.

— Quoi, chiale pas comme ça!. i sont partis... i z'ont eu la trouille du sergot... Faut pas avoir peur, la gosse, t'es avec moi... Allons, viens!

Il l'entraîna dans la rue.

Comme ils passaient sur le boulevard de la Légalité, ils rencontrèrent un groupe hostile de gamins.

Trique sortit son couteau, tira la lame et la tint en l'air, un moment. Les autres prudemment traversèrent le boulevard.

De loin, ils gouaillaient : « Hou! hou! c'est l' mouchard! Hou! hou! »

Trique haussa les épaules.

Pépé tremblait, éperdue :

— Y vont nous tomber d'sus, tu vas voir... Oh! j'ai peur, j'ai peur!

Trique la rassura.

— Y sont trop lâches... i canent... i savent bien que j' les piquerais...

Les autres s'éloignèrent en criant sur un air rythmique : « Qua-ran-taine... Qua-ran-taine! Qua-ran-taine! »

Pépé se serrait contre Trique, réfugiée sous sa protection,

sentant bien, petite femme déjà, qu'elle devenait sa chose et qu'il la défendrait contre tous.

— Qua-ran-taine! Qua-ran-taine! gueulaient les autres, là-bas.

Trique se pencha vers la gamine.

— Pépé, murmura-t-il.

Elle leva ses beaux yeux vers lui.

Il était un peu pâle, sans doute de colère contenue, et pourtant sa voix était douce...

— T'entends?.. on s'en fout, pas vrai, ma gosse... On est tous les deux!

— Oui, souffla-t-elle en se faisant toute petite sous le regard de son maître... oui... *on est tous les deux!*

TROISIÈME PARTIE

PLUS LOIN QUE LES FORTIFS, LA-BAS...

I

LA MER ET PUIS DES NÈGRES...

Pépé, le soir, sortait la dernière de la Communale et courait se cacher dans le corridor ténébreux d'une maison voisine. C'est là que Trique la retrouvait alors. Ils revenaient ensemble par les rues.

Pépé craignait une nouvelle et sournoise attaque. A l'école, ses camarades s'écartaient d'elle avec ostentation, affectant le plus grand dégoût. Dans les rangs, on chuchotait derrière elle: « Qua-ran-taine! Qua-ran-taine »,et ses voisines de classe lui défendaient de s'accouder en deçà des deux règles qu'elles posaient en travers de la table pour limiter sa place. On ne lui parlait plus, sauf peut-être pour lui souffler des réponses erronées quand la maîtresse l'interrogeait.

Pépé souffrait en silence de tant d'injustice, cachait son trouble et craignait à tout moment d'exhaler sa douleur dans un gros sanglot.

Parfois, le cœur amolli, une impérieuse envie de pleurer lui crispait la bouche.

Aussi quelle joie c'était, le soir, quand elle retrouvait Trique. Sans doute, il était parfois un peu brutal aussi, il la rudoyait sans raison, il l'obligeait à penser comme lui, à dire

comme lui, à faire comme lui, à jouer à ses jeux, à obéir à ses volontés; mais quand il devenait tendre, il avait une si douce façon de lui murmurer dans le cou : « Quoi, pisque t'es ma poule... » qu'elle sentait bien qu'elle était sa chose malgré tout et pour toujours.

C'est alors qu'elle regrettait de n'être point la plus belle parmi les belles, afin d'enchaîner à jamais le cœur de son amoureux. Souvent, quand elle se couchait, elle regardait ses seins, ses seins de gamine impubère, et s'impatientait de leur éclosion lente.

Trique, gamin précoce, lui avait dit un jour, les poings posés sur les pectoraux : « Il en faut au moins des comme ça pour qu'ça soye beau... T'as l'temps d'attendre, Pépé! »

Elle avait été très vexée de cette apostrophe.

— Hé, Pépé, cavale avec moi rue du Gazomètre, j'vas t'montrer quéqu'chose chez un bistrot... c'est rudement bath, tu verras... Viens vite !

Pépé sortit du corridor où elle se tenait cachée. Trique semblait animé d'une grande exaltation. Il ne l'embrassa point comme il avait coutume de le faire, chaque soir, d'un baiser bref et rude, maladroit, presque brutal. Il ordonna :

— Cavalons, que j'te dis... Ça vaut l'jus!

Ils coururent.

Rue du Gazomètre, Trique arrêta Pépé devant l'étalage d'un épicier marchand de vins.

— C'est là, dit-il.

La petite était essoufflée. Elle geignait : « J'ai un clou qui r'sort dans mon souyer, ça m'fait mal quand j'cours »; mais lui ne l'écoutait point. Il répétait, le nez sur la glace de la devanture :

— C'est crevant ! Comment qu'ça a pu entrer !

Dans l'étalage de cet épicier liquoriste il y avait une étrange bouteille, étrange non par sa forme ni par sa matière, mais par son contenu. Elle ne renfermait point de liquide, comme on pourrait le supposer, mais — là était le prodige — un petit navire tout gréé, une goélette à trois mâts, avec ses fins cordages en fil poissé, ses voiles en papier, son gouvernail de carton.

Non, Trique ne s'expliquait point le miracle !

— Comment qu'c'est entré?... C'est pas par le goulot, bien sûr... et une bouteille, ça s'dévisse pas !

Pépé, d'esprit moins curieux,ne cherchait point à résoudre ce passionnant problème. Elle songeait, futile : « Ça f'rait bien chez moman, sur la cheminée. »

Or, ils restèrent longtemps tous les deux le front collé sur la vitre.

Trique disait :

— Tu vois, c'est un bateau... On s'barre dessus loin, loin, dans l'bout d'la carte de géographie... Ça s'rait bath si qu'on pourrait s'cavaler tous les deux... On irait chez les nègres... J'connais un gas qu'est parti, comme ça, un jour... Eh ben! il est devenu roi, voui, Pépé... il est devenu roi!.. I montait su un tonneau et pis i f'sait passer d'vant lui tous les bamboulas...Les ceuss qui voulaient pas turbiner, i leur foutait des coups d'matraque su l'coin d'la gueule... Non mais, Pépé, tu m'vois?...

Tout de suite la petite était prise par le rêve. Ce Trique possédait un tel don d'évocateur!

— ... Non mais, Pépé, des fois que j' s'rais roi chez les Bamboulas!

Et la petite, aussitôt, le voyait devenu roi chez les nègres. Par contre-coup, elle aussi se couronnait, imaginant des promenades charmantes dans les forêts de cocotiers avec l'escorte de ses négrillons qui porteraient sa longue traîne.

— Hé! Trique, appela Pépé, viens voir ça!

De l'autre côté de la devanture,il y avait une bouteille géante, en carton, ceinturée d'une large étiquette. Sous le titre : « *Rhum supérieur des Antilles, marque Royale* », un dessin violemment colorié accrochait les regards des passants.

Un paysage exotique : des cactus épineux, une grève de sable fin uniformément jaune et la mer, la mer immense, verte, avec un gros soleil rouge qui flottait sur la ligne d'horizon. Sur cette mer, à quelques milles de la côte, un navire chassait sur ses ancres, tandis qu'une longue flottille de barques, se suivant à la queuleuleu, semblaient le relier au rivage. Dans chacun de ces esquifs, il y avait un grand nombre de nègres qui portaient des tonnelets de rhum sur leurs épaules.

Ces noirs, on ne les voyait pas, on ne les distinguait pas non plus, tant les petits bateaux étaient pleins d'un grouil-

lement informe, mais on les devinait. Car la longue chaîne des barques se continuait sur la grève par une procession de nègres marchant en file indienne et portant, d'un même geste, un tonnelet de rhum sur leur épaule. Ils sortaient de la maison d'un riche planteur que l'on apercevait debout sur une terrasse, vêtu de blanc et coiffé d'un casque colonial à large bord, comme en ont les touristes anglais dans les romans d'aventures et les pièces du Châtelet. Derrière lui toute sa famille était rangée. Sa femme et ses dix enfants tenaient un verre à la main et le tendaient au ciel en un geste d'offrande. Sans doute, cette famille prospère faisait du « Rhum supérieur des Antilles, marque Royale » sa boisson favorite et rendait grâces aux dieux de l'excellence d'un produit si fameux.

Pépé ne se lassait point d'admirer cette image. Elle découvrit aussi un tout petit chien, assis sur le derrière dans l'ombre bleue d'un cactus géant.

Ils s'en revinrent, à pas lents, vers la maison. Trique, un pli au front, songeait. Brusquement, il posa la main sur l'épaule de la gamine.

— Ecoute, dit-il d'une voix résolue, si j'te disais un jour : On fout l'camp tous les deux, on s'barre dans les Amériques pour aller chercher d'l'or... tu viendrais, dis ? Tu viendrais ?...

Pépé fut épouvantée :

— Dans les Amériques ? Tu rigoles !.. Et moman ?

Trique se fit persuasif :

— Ta mère ! On r'viendrait quand on s'rait riches... Ta mère t'engueulerait pas, pisque tu s'rais riche... Plein d'or qu'on aurait !.. J'te l'dis... Je l'sais qu'on ramasse du pèze dans les ruisseaux d'ce pays-là... J'l'ai vu au Cinéma... Et pis on s'marierait. Pépé... tu viendrais, dis ?

— Comment qu'on irait ?.. C'est loin ?

— A pied jusqu'à temps qu'on soye à la mer... On monterait derrière les bagnoles, sur les routes, et pis on aura des sous... Quand papa est cuit, j'y barbotte des ronds dans sa profonde... J'ai déjà une thune... Tu pourrais pas en soulever à ta mère, des fois ?

— Non, dit Pépé, elle garde tous ses sous dans un p'tit sac cousu su' sa chemise.

— Faut pas s'frapper... j'en aurai, moi. Alors quand on s'ra à la mer, on s'cachera dans une caisse, sur un bateau... C'est

comme ça qu'il est parti, l'gas que j'connais qu'est devenu roi chez les nègres... Voui! Quand on est en plein sur l'océan, on sort de la caisse... Alors le capitaine du navire i rigole... i rigole... i dit qu'on est des lapins... Alors i nous garde, tu comprends... Alors i dit que j'suis mousse et toi qu'tu fais la cuisine... jusqu'à c'qu'on soye en Amérique... Pourquoi qu'tu trembles?

— Pasque j'ai peur...

— Porquoi qu't'as peur?

— A cause que c'est loin, l'Amérique... à cause qu'on pourrait mourir en route et qu'moman saurait pas où qu'on est!

— T'es bête, vrai!... Si tu viens pas, j'irai tout seul... et quand j'aurai plein d'or, ça s'ra pas pour tes mirettes... Dis, la tête qu'i f'raient, les gas d'l'école, si qu'i sauraient qu'on est parti et qu'on r'viendra un jour, en voiture, avec plein d'or... Tu d'vrais v'nir, quoi! Tu m'aimes donc plus?

Pépé se fit câline :

— Oh! si...

— Alors, t'es pu ma poule?

— Si...

— Alors, tu viendras?

Elle répondit : « Oui » tout bas.

II

LA CARTE DU MONDE

Ce même soir, après dîner, Trique se mit à la fenêtre. En bas, dans la cour, dès qu'ils l'aperçurent, les gosses de la maison bramèrent en chœur : « Quarantaine! Quarantaine! Quarantaine! »

Trique cria : « J'm'en fous! » et il leur cracha sur la tête.

Quelqu'un frappait à la porte.

Trique courut ouvrir.

— C'est toi, Pépé?

— Oui, c'est moi.

La petite entra dans la chambre.

— Tu viens rigoler?

— Oui.

— Et ta mère?

— Elle pionce dans son fauteuil... elle a sa migraine.
— Qu'est-c'que t'as dans la main ?
— C'est du sucre... j'l'ai chipé dans l'placard à moman.
— Passe-moi-z'en... Hé ! t'entends les aut's, dans la cour... i gueulent, j'me marre... t't à l'heure, j'leur z'y ai molardé su l'trognon... Alors, dis, quand qu'c'est qu'on s'barre en Amérique ?

Pépé ne répondit point.
— Mince, tu canes déjà, t'as peur ?...
— C'est loin, marmonna la petite.
— C'est loin, ah ! t'es enflée, vrai ! r'garde su la carte si c'est loin !

Trique de son sac d'écolier, tira sa géographie. Il l'ouvrit et la posa sur la table. La carte représentait les « Cinq parties du monde ».

— Tiens, les v'là, les Amériques... Tu vois bien qu'c'est pas loin... y a qu'ça à traverser... regarde !

Et de deux doigts — le pouce et l'index — en équerre, par-dessus un étroit passage bleu pâle, il réunissait l'Europe au Nouveau Monde.

— Tu vois... y a qu'ça à traverser... c'est pas loin, vrai !
— Oh ! s'écria Pépé, de l'aut'côté y a le Grand Océan !

Le Grand Océan ! La petite imagina des vagues hautes comme des maisons, car elle avait vu la mer en Bretagne, lors d'un voyage en train de plaisir, il y avait longtemps déjà. Elle se souvenait confusément d'un pays étrange, hérissé de rochers noirs que des vagues, en hurlant, éclaboussaient d'écume. Le Grand Océan ! Cela devait être plus terrible encore.

— C'est plein d'baleines ! affirma Trique.

Maintenant, tous deux s'hypnotisaient sur les terres. Quelles choses étranges, quels curieux hommes devait-on rencontrer dans ces pays lointains, délimités sur la carte par un fin pointillé marron et peints de couleurs riantes. Le Canada était rose, d'un rose de praline ; les Etats-Unis, jaune paille ; le Mexique, vert tendre ; la Colombie violette, d'un violet effacé de crépuscule. Et quels noms évocateurs : Labrador, Ottawa, Pérou, Terre de Feu !

La Terre de Feu ! Les ruisseaux devaient y rouler des flammes.

— On s'y grille les pattes, songeait Trique.

— Comment qu'ça doit être ? rêvait Pépé tout haut.

— Faut i partir ! ordonna Trique, soudain. Faut i partir... faut leur montrer à tous qu'on a pas peur... Dis, on y va? Faut pas attendre, non ! T'entends, demain, c'est jeudi... on partira demain !

— Déjà ?

— Oui, faut qu'on s'grouille... Tu comprends, on est pas tout seul à chercher d'l'or dans les ruisseaux ! D'main, j't'attendrai ici... Tu diras rien à ta mère, hé, sans blague !... On y laissera un mot pour qu'a sache qu'on r'viendra riches... Dis, Pépé, rigole, quoi ! Tu verras ça, les bagues que t'auras et les chaînes de montre et les « bouques » d'oreilles... hein ! tu t'gondoles tout de même... Moi, j'pense à la tirelire des gas d'mon école, quand qu'c'est qu'on s'ramènera avec des bides de proprios... Ah ! tu t'marres, ma gosse !

— Oui, dit Pépé, pasqu'y a des singes, là-bas !

Une brève notice, en marge de la carte, énumérait les principales espèces de la faune américaine.

Trique lut à voix haute :

« ... On y rencontre un grand nombre d'animaux qui vivent à l'état sauvage dans les Forêts vierges. Nous avons :

« 1° Les singes. Ce sont : les atèles, les sajous, les hurleurs et les ouistitis... »

— Les ouistitis ! interrompit Pépé, on en mettra un, dans une cage.

— La Forêt vierge, tu sais comment qu'c'est ? reprit Trique, J'l'ai lu, moi, dans une bath histoire... C'est des tas d'arbres, des tas, t'sais, et pis des herbes qui sont hautes comme des hommes où on s'balade à coups de hache... Faut faire un chemin pour passer là d'dans, tu comprends... On voit pas clair, y a trop d'feuilles... Et puis faut pas griller d'cibiche, à cause du feu... C'qu'est marrant, c'est les serpents à sonnettes... i s'cavalent quand i nous « voyent »... Les singes, c'est marrant aussi, i nous jettent des noix d'coco su la tête... voui ! Et pis quand qu'c'est qu'on dégote une rivière, on coupe un arbre pour faire un pont à cause des crocodiles...

Les deux coudes sur la table, les poings aux tempes, Pépé souriait. Son amoureux se tenait près d'elle, tout près, dans une même attitude. Il parlait avec chaleur et décrivait la Fo-

rêt Vierge comme un lieu familier. Par instants, leurs cheveux se mêlaient.

La nuit lente d'un ciel de juin les surprit ainsi, penchés sur la carte du monde.

ALFRED MACHARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

HISTOIRE

La Maison de Clio. — Vous me voyez, me dit Pierre Séveral avec un visage sérieux, vous me voyez regrettant pour la première fois de n'avoir pas été plus intrigant dans ma vie.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'autrement je pourrais, *honoris causâ*, placer ce papier.

Il me le tendit. Je lus : *Paix sur la terre.*

— Aux hommes de mauvaise volonté! fis-je, et je devais ricaner un peu. J'ajoutai : Vous n'êtes pas dans le ton.

— Voulez-vous toutefois vous charger de placer cela? Je vous en prie.

La commission ne me plaisait guère. Je fis de mon mieux, cependant, et, — la chose ne surprendra personne, — échouai partout.

Je n'essayai même pas auprès des journaux conservateurs. Les autres fractions de la Presse ne furent pas moins fermées. Les journaux socialistes se montrèrent bien un peu tentés, mais finalement eux aussi déclinèrent l'offre. Au demeurant, d'homme à homme, l'on se montra souvent de l'avis de mon ami. Au cours de ces démarches, dans un dîner de journalistes et de publicistes, j'entendis cette question : [*censuré.*] Je ne critique pas cette attitude, au contraire je la conçois. Des mots d'ordre ont beau résulter d'une horrible nature des choses, cette *nature* est là, ils peuvent donc avoir leur nécessité. Crainte de se tromper, on les subit avec discrétion.

Quand je revins voir Pierre Séveral pour lui dire l'insuccès — prévu — de mes démarches, je le trouvai fort absorbé dans les *Etudes historiques* de Chateaubriand. Il ne pensait plus à autre chose. Il me lut les dernières pages, tout ce tableau des invasions barbares :

On ne se peut faire aujourd'hui qu'une faible idée du spectacle que présentait le monde romain après les incursions des Barbares: le tiers (peut-être la moitié) de la population de l'Europe et d'une partie de l'Afrique et de l'Asie fut moissonné par la guerre, la peste et la famine.

— De nos jours, à nous, remarqua Séveral, on peut un peu mieux, hélas ! s'imaginer la chose.

L'Italie vit tour à tour rouler sur elle les torrents des Allamans, des

Goths, des Huns et des Lombards... Rome, quatre fois assiégée et prise deux fois, subit les maux qu'elle avait infligés à la terre.

— Ce jugement est excessif, et, pour ma part, je me sens latin jusqu'aux moelles. Mais il est bien vrai qu'on a trop parlé à tort et à travers, ces temps-ci, du droit romain, lequel fut une fort dure chose. Cependant, le cœur plein de vénération en même temps que de je ne sais quelles délices, je me répète passionnément l'anagramme mystique : ROMA. AMOR.

On fit des règlements pour soulager du tribut les provinces de la Péninsule...; on donna aux étrangers qui consentaient à les cultiver les terres restées en friche.

[*Censuré.*]

Séveral continuant sa lecture, les dévastations de la Gaule, de l'Espagne, de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie-Mineure et de l'Afrique passèrent sous nos yeux : « Le désert, comme entraîné par les Barbares et changeant de place avec eux, s'étendait sur la face des provinces jadis les plus fertiles. » Et nous songions à d'autres dévastations. Séveral arriva aux sublimes lignes finales :

Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monuments, fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés ; quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes ; quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une croix, et au pied de cette croix un monde nouveau. Quelques prêtres, l'Evangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux, comme Jésus-Christ rendit la vie aux enfants de ceux qui avaient cru en lui.

— Eh ! bien, quelle réponse m'apportez-vous ? me demanda brusquement Séveral, sans transition apparente, et dont je crus voir les yeux se brouiller de larmes.

— Eh ! bien, fis-je... brusquement... moi aussi, les « poussières » et les « fumées » ne sont pas encore tombées. Aveuglement et ténèbres, tourbillons. On ne veut rien entendre. On m'a demandé si vous étiez devenu pacifiste.

— Les pacifistes, dit Séveral, sont une chose exclusivement d'avant la guerre, — qu'à leur façon ils ont amenée pour leur part. Le sens du mot doit être rigoureusement circonscrit dans la période antérieure à 1914. Le pacifiste est une espèce révolue depuis le 2 août de cette année-là. Il est classé. Il est le métaphysicien social, ignorant des Faits, dont le vide attira irrésistiblement le sauvage tourbillon de la physique des Faits. Ces gens-là n'ont guère qualité pour parler aujourd'hui, bien que leur stupidité péremptoire se juche sans vergogne aux places où l'on pérore. A la porte !

[*Censuré.*]

— On m'a demandé si vous vous étiez fait socialiste.

— Pas plus maintenant que jamais. Vous et moi, mon cher Anastase, vous vous en souvenez, nous avons pris sur le vif, dans nos articles ou autrement, en ces jours de juillet et d'août 1914, le *type* du socialisme alors à son degré suprême de signification. Rien, non plus, depuis, n'a été ajouté à ce degré de signification et ne saurait y être ajouté. Le socialiste, devant les faits qui survenaient, est essentiellement l'homme qui avait nié leur possibilité; ceci, d'une façon beaucoup moins inintelligente que le pacifiste, et en vertu de doctrines longuement et, jusqu'à un certain point, pratiquement déduites. Mais enfin, le socialiste, qui avait opposé le travail économique au travail militariste et prédit que la grève serait faite par le premier au détriment du second, le socialiste a vu ses prévisions tomber à plat, brusquement et totalement, d'une heure à l'autre. Nous le trouvons enclin aujourd'hui.... Mais cela n'est plus du socialisme; c'est... c'est... de la vie, tout court. C'est absolument concret. Si parler de paix, maintenant, c'est être socialiste, admettons que Pierre Séveral est socialiste, bien qu'il ne le soit pas plus que devant, ce qu'on verra bien après la guerre.

— On m'a demandé si la grâce démocratique vous avait touché ?

— Tenez ! je lisais ce matin, justement, cet article d'un démocrate suisse, le colonel Feyler. Comme critique militaire, il semble qu'il dise, en général, aux Alliés un peu trop ce qu'il leur plaît qu'on leur dise. Mais je le lis volontiers. Ecoutez ceci, à propos des événements de Russie :

Il est très probable que les Russes se suicident pour des causes tout à fait naturelles et qu'il ne leur était guère possible d'éviter. Un tas de gens ont aujourd'hui la bouche pleine du mot de démocratie, à tel point qu'ils s'imaginent que la forme seule suffit à créer la chose. C'est une très grosse erreur. De même que pour faire un civet il faut un lièvre, ponr faire une démocratie il faut des démocrates. Or, pour être démocrate, on doit commencer par dépouiller la part d'individualisme que la démocratie ne supporte pas, puisqu'elle est un gouvernement collectif, celui de tous par tous. Il faut donc que chacun possède un développement politique suffisant... Comment veut-on qu'il en soit ainsi en Rússie ? Etc...

Le colonel est persuadé que l'individualisme décroît en raison des progrès du « développement politique ». Eh ! non : ce développement politique et cet individualisme sont au contraire une seule et même chose. La Démocratie, partout, est un individualisme exaspéré et indéfiniment multiplié. En Russie, plus et bien plus qu'ailleurs, — et cela se voit aux exceptionnels désastres survenus là-bas,— parce que la Russie est un pays fruste. En France, en Angleterre aussi, la finesse d'une vieille civilisation tempère le grossier individualisme démocratique. Mais il n'en existe pas moins. Moi qui l'aperçois et qui en

souffre tous les jours, comment veut-on que je l'approuve? Comment veut-on que je me convertisse ?...

— Vous dites, dans cet article resté inédit, que la Démocratie a gardé, en ce qui concerne la Guerre, la façon de penser abstraite qu'elle avait dans la Paix. Que faut-il entendre par là ?

— Expliquons-nous, je vous prie, une bonne fois, sur le fait démocratique, fait considérable, extrêmement répandu, mais dont on tire des conclusions fantastiques. Expliquons-nous. Qu'est-ce que la Démocratie? La Démocratie, c'est le Nombre servi par le Machinisme. Un point, c'est tout. Il y a une corrélation intime entre le Nombre et le Machinisme. Les petites gens, en masses drues, participent à la civilisation (et à l'individualisme) par le Machinisme. Quand je me trouve dans un « chemin de fer », je me dis que beaucoup moins de gens voyageaient autrefois. Quand je me trouve dans un « Métro », je me dis que beaucoup moins de gens avaient cette activité rapide autrefois. Quand je me trouve dans un « Cinéma », je me dis que beaucoup moins de gens jouissaient de cette information visuelle autrefois. Voilà ce que je me dis ; et je ne songe pas à me dire autre chose, — sinon, peut-être, qu'à ce jeu la civilisation perd en qualité ce qu'elle gagne en quantité. Pourquoi veut-on que je m'ébahisse, que je m'émerveille, que je m'extasie, et que je tire de là je ne sais quelles déductions mystiques? Aux rationalistes genre Durkheim, de déduire le fait-type (!) Moi, je sens trop la vie psychologique pour abstraire à ce point-là...

— Et alors ?

— Alors, quand survient une Guerre, par exemple, je ne considère pas sans quelque inquiétude les façons de penser que, par leurs docteurs accrédités, les Démocraties divulguent en ce qui concerne cette Guerre, — en ce qui concerne surtout la Paix qui doit la terminer.

— Dans cette Paix qu'est-ce qui vous inquiète ?

— C'est la façon métaphysique dont elle est conçue ! Ah ! là-dessus, il y aurait long à dire ! On imagine cette Paix comme je ne sais quel mystique avènement. De tels avénements sont désespérément lents à se produire. Ils supposent une intégralité presque surnaturelle du résultat. Dans l'ordre politique et militaire actuel, je ne dirai pas ce qu'ils supposent. Je le sais très bien, ce qu'ils supposent et qui n'est point ; je ne le dirai pas, je ne peux pas le dire. [*Censuré.*]

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Guglielmo Ferrero : *Le Génie latin et le monde moderne*, Bernard Grasset, 3.50. — Arthur Chervin : *L'Allemagne de demain*, Berger-Levrault, 6 fr. — Au-

burtin et Blanchard : *La Cité de demain dans les régions dévastées*, Colin, 6 fr. — Joseph Reinach : *Le Village reconstitué*, Van Oest. — Memento.

Le grand remueur d'idées qu'est Guglielmo Ferrero, qui a toujours hautement protesté contre le *finis latinorum!* dont on nous a tant rebattu les oreilles, se devait à lui-même d'écrire un livre sur **Le Génie latin et le monde moderne**. Pour lui la terrible crise dont nous sommes témoins est avant tout le conflit de deux idéals, l'idéal de perfection qui est celui des peuples méditerranéens et l'idéal de puissance qui est celui des peuples germaniques du nord. Non pas que l'Allemagne ait précisément créé ce dernier idéal (les Romains, en effet, l'avaient déjà fort bien conçu et réalisé), mais elle s'en est emparée avec âpreté et lui a tout subordonné, et pour elle tout devait devenir « plus sage, plus moral, plus beau et en somme plus parfait à mesure que se développait sa propre puissance ». Cette vue de M. Ferrero est en résumé juste, mais elle a besoin d'être précisée, car il y a perfection et perfection, comme il y a puissance et puissance. L'expansion indéfinie est en somme conforme à la nature et les philosophes en font l'attribut de toute monade ; il ne faut donc pas s'étonner que l'être humain cherche à aller à l'extrême dans toutes les directions où il s'engage, pacifisme ou bellicisme notamment ; mais le propre de l'être humain est également de raisonner, purifier et harmoniser ses tendances d'après un idéal supérieur, et en méprisant ce devoir l'Allemagne s'est vraiment mise en dehors de l'humanité. L'expression idéal de perfection serait mieux remplacée par idéal de justice qui a besoin aussi d'être précisée, mais qui ne souffre aucune confusion avec l'idéal de puissance. Il n'est pas contraire au juste qu'un peuple soit aussi cultivé, instruit, riche et vaillant que possible, et que de ces efforts vers l'absolu il tire un surcroît de bien-être et même de puissance pour lui, mais il est inconciliable avec la justice que ce peuple ne se serve de ses dons et labeurs que pour augmenter ses jouissances d'égoïsme et d'orgueil au détriment des autres. C'est là la grande différence qu'on peut voir entre la volonté de puissance de l'Allemagne et celle de Rome ou de la France napoléonienne, et sa grande ressemblance au contraire avec celle des Assyriens, des Huns et des Mongols. Rome ne voulait asseoir sa puissance sur l'*orbis terrarum* que pour faire vivre en paix des tribus qui ne pensaient qu'à s'exterminer les unes les autres comme dans notre Occident ou pour détruire des tyrannies de petits rois qui ne cherchaient qu'à dévorer leurs sujets comme en Orient, et Napoléon n'a rêvé l'empire universel que pour faire régner les idées de liberté, de justice et de concorde de notre Révolution ; qu'il s'y soit souvent mal pris et se soit donné les pires apparences, cela n'empêche pas qu'au fond, même quand il violentait l'Espagne, il voulait le bien de l'Espagne, et même quand il envahissait la Russie, il vou-

lait le bien de la Pologne et de la Moscovie elle-même. Tandis que l'Allemagne ne poursuit vraiment que son bien égoïste, parasite et exploiteur. Elle se considère sans doute vis-à-vis des autres peuples comme Rome vis-à-vis des barbares, mais outre que déjà il y aurait fort à dire sur cette infériorité de certains « barbares », — les Gaulois par exemple, avaient une civilisation très réelle et de bel avenir, et Vercingétorix constitue un exemplaire d'humanité magnanime supérieur à César, qui pourtant était à mille coudées au-dessus de ses compatriotes, — il ne saurait être accordé à l'Allemagne qu'elle eût une supériorité quelconque, philosophique, littéraire, artistique, scientifique, morale, etc., sur les nations qu'elle voulait soumettre à son joug ; ses deux derniers grands hommes, Wagner et Nietzsche, étaient morts depuis longtemps et n'avaient pas été remplacés, et quant à son « génie d'organisation », il trouvait ses égaux un peu partout, notamment aux Etats-Unis et au Japon. Il reste donc que le conflit actuel est moins peut-être celui de l'idéal de perfection et de l'idéal de puissance que le choc de l'esprit de justice et de l'esprit de violence orgueilleuse et cupide, et ceci est la revanche de la Morale dont nous avons trop eu dédain depuis un demi-siècle. Par-dessus toutes les réalités et tous les réalismes, même nationalistes, il y a un idéal qui, lorsqu'il est magnanime, commande, même quand il se dévoie regrettablement comme en Russie aujourd'hui, le respect. Nous l'avions un peu oublié, et c'est la réalité elle-même qui durement nous remémore les droits de l'idéologie.

§

Le livre de M. Chervin, **L'Allemagne de demain**, n'est pas, comme on pourrait le supposer, un nouveau découpage de ce pays à ajouter à tant d'autres, jeu amusant d'ailleurs, mais, comme on était en droit de l'attendre d'un président de sociétés de statistique et d'anthropologie, une étude très poussée sur la démographie et l'ethnographie de l'Allemagne. La question langues notamment y est traitée à fond, et, bien que la langue ne soit pas pour nous critérium national, nous avons intérêt à savoir que tout le Slesvig du nord parle danois dans une proportion de 95 à 99 o/o et que cinquante cercles en Haute-Silésie, Posnanie et Prusse occidentale parlent polonais dans une proportion de plus de 50 o/o. Mais rien ne dit que même les dix à douze cercles de ces provinces où le polonais est parlé par moins de 50 o/o et que le reste du Slesvig-Holstein où l'on ne parle pas danois ne préféreraient pas cesser d'être allemands, si on les consultait loyalement à ce sujet ; ils doivent en avoir assez, tous, de l'honneur d'appartenir à un grand empire ! Les Suisses alémaniques parlent allemand, vivent en Allemands et ne sont pas sujets du kaiser berlinois ; voilà un sort qui doit paraître enviable à beaucoup d'Allemands et il ne faudrait pas être surpris que les gens du Sles-

vig-Holstein voulussent, tout en continuant à parler allemand, redevenir Danois, et les gens de Souabe devenir Suisses, et les gens de Rhénanie devenir Rhénans et constituer à la barbe du sieur Michaelis l'État-tampon qui les rendrait aussi heureux, libres et riches que les Belges d'avant 1914. C'est pour cela qu'il faudrait les consulter tous et ne jamais d'ailleurs se refuser de procéder à un plébiscite quand il est question d'en faire un. Certes, nous avons raison, nous Français, de soutenir que le retour de l'Alsace-Lorraine ne doit pas être subordonné à un plébiscite de ce genre, les Allemands n'ayant nullement consulté ces provinces pour les annexer en 1871, mais une fois que nous les aurons désannexées, nous aurions intérêt à procéder à un plébiscite très loyal, sous le contrôle de tous les commissaires neutres qu'on voudra, et qui confirmera la volonté très nette des anciens habitants, et peut-être même des immigrés d'Allemagne, de redevenir Français. Ceci nous autoriserait moralement à faire procéder à des consultations analogues non seulement pour la Pologne et le Slesvig-Holstein, qui sont dans les mêmes conditions que notre Alsace-Lorraine, mais pour d'autres provinces allemandes, celles qui ne parlent qu'en partie allemand (Prusse orientale, Silésie, Lusace) et même celles qui ne parlent qu'allemand, et qui n'en voudraient pas moins acquérir leur indépendance ou se souder à des pays voisins.

§

Tout cela, c'est la reconstitution de l'Europe; mais auparavant, il faudra reconstituer la France, ceci entendu au sens propre. Que de villes et de villages il y aura à relever de leurs ruines ! C'est cette question que deux architectes, MM. Auburtin et Blanchard, ont traitée dans un livre très documenté : **La Cité de demain dans les régions dévastées**. Le premier de ces auteurs avait déjà publié, avec deux autres collègues, MM. Agache et Redont, un ouvrage du même genre : *Comment reconstruire nos cités détruites*, mais dans une note plus générale à la fois esthétique et législative, tandis que son nouvel ouvrage est tout à fait technique et, sur la maçonnerie, sur la charpente, sur la plomberie, entre dans des détails que les spécialistes auront satisfaction à connaître. Cette question de la remise en état de nos régions dévastées est d'importance urgente, et l'on ne comprend pas que le Sénat n'ait pas encore trouvé le temps d'examiner la proposition de loi Cornudet sur les plans d'aménagement des villes votée par la Chambre le 1er juin 1915 ; cette inertie est d'autant plus surprenante que depuis deux ans Sociétés d'architectes et Commissions de fonctionnaires, sans parler des publicistes isolés tels que le député Revault, ne font que parler de cette question ou mieux de ce vaste ensemble de questions. Comme je ne pense pas qu'on ait l'intention d'accepter les offres empressées des architectes

allemands qui, si j'en crois M. Joseph Reinach dans **le Village reconstitué**, se pendent déjà à nos cordons de sonnettes pour nous faire prendre leurs plans et leurs catalogues d'art munichois, il y aurait lieu d'aboutir pour permettre à nos architectes de commencer leur besogne dès que les Barbares auront regagné leurs bauges hercyniennes. Aboutir, cela consisterait à voter non seulement la loi Cornudet, d'ailleurs améliorée sur plusieurs points, mais aussi à modifier la loi de 1841 sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, qui, par sa lourde procédure et sa provocation aux indemnités trop fortes, gêne depuis trois quarts de siècles tous nos efforts d'amélioration urbaine, et à organiser des services pratiques d'administration et d'architecture pour permettre à ceux qui voudront se servir de ces lois nouvelles d'en tirer tout le parti désirable; le Comité national que propose M. Blanchard, l'un des auteurs de la *Cité de demain*, avec trois commissions d'études et un conseil d'exécution à Paris et autant de sous-comités régionaux qu'il faudra dans les pays envahis, semblerait de nature à donner toute l'impulsion voulue à ces travaux d'absolue nécessité. Sur toutes ces questions, on peut faire crédit à nos architectes, surtout à ceux qui se sont spécialisés dans l'urbanisme, comme on appelle la science de la reconstruction des villes. La Société récemment fondée des architectes urbanistes comprend tous ceux de nos compatriotes qui ont pris part aux concours ouverts dans bien des pays pour les embellissements de villes ou les créations de capitales neuves et qui s'y sont classés les premiers, car l'urbanisme a toujours été cultivé chez nous et même y est né aux XVIe et XVIIe siècles, les Italiens ayant de leur côté créé l'art des jardins, qui a évolué plus tard chez nous et chez les Anglais ; c'est à cette Société que les pouvoirs publics devraient faire appel pour obtenir des résultats pratiques et esthétiques à la fois ; les deux livres dont je parle sont garants de la science théorique et de l'habileté réalisatrice de ses membres.

La *Cité de demain* a été imprimée avec le montant d'un prix qu'une société d'architecture lui avait décerné dans cette intention ; c'est donc qu'aucun de nos éditeurs n'avait voulu le prendre à ses frais. Ce détail n'est vraiment pas à leur éloge. Nous aurons à refaire la France au spirituel comme au matériel, et il serait à désirer que nos grandes maisons d'édition collaborassent dignement à cette œuvre. Le rayonnement intellectuel de la France tient en grande partie aux belles impressions et aux bonnes éditions, et à des travaux sérieux de bibliographie, d'encyclopédie, de répertoires dont nos libraires devraient se charger. Il faudrait ici damer le pion aux Allemands dont les œuvres devenaient d'ailleurs de plus en plus médiocres, avoir partout des Bibliographies impeccables (la *Bibliographie de l'Histoire de France* de Monod devrait être mise à jour dans une édition

nouvelle), des Dictionnaires au courant des dernières découvertes (la *Grande Encyclopédie* devrait être complétée avec cinq ou six volumes de supplément) ; des instruments du travail comme la *Géographie* de Reclus ou l'*Histoire* de Lavisse et Rambaud devraient être repris et mis à jour. Nos éditeurs ont ici un très grand rôle et très effectif à jouer, et ils doivent se résigner à quelques dépenses. La maison Hachette vient de terminer la publication du *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio ; c'est parfait. Qu'elle termine, maintenant, la Collection des *Grands Ecrivains de la France !*

Memento. — J. de Morgan : *Essai sur les nationalités.* Berger-Levrault, 3 fr. Le livre du savant archéologue est à la fois une théorie générale des nationalités et une étude particulière de la nationalité arménienne. Pour celle-ci, il proposait deux Etats d'Arménie, un sous le gouvernement russe, un autre libre sous la protection des puissances. La chute du tsarisme, qui a suivi de très près la publication de son mémoire, a dû modifier ses idées, et le gouvernement russe actuel admet lui-même la pleine liberté de sa propre Arménie ; il n'en faudrait pas moins, comme le dit M. de Morgan, un contrôle des Puissances, ne serait-ce que pour protéger les nationalités allogènes, car nulle part dans leurs Arménies les Arméniens n'ont la majorité numérique. — Henry Barby : *Au pays de l'Epouvante. L'Arménie martyre*, préface de Paul Deschanel. Albin Michel, 3 fr. 50. Ce titre fait deviner combien d'atrocités il raconte, atrocités dont Turcs et Allemands partagent la responsabilité. Le nombre des victimes a dépassé le million ! Et de quelles morts affreuses ! Un ou deux Allemands ont protesté contre ces horreurs, le docteur Lepsius et le professeur Niepage, d'Alep ; leurs noms méritent d'être conservés. Le livre de M. Barby est orné de photographies d'une valeur documentaire précieuse. — Ivan Krek : *Les Slovènes.* Alcan, 1 fr. Les Slovènes sont, on le sait, des Yougo-Slaves ; ils habitent la Carniole et ont pour voisins au sud les Dalmates, à l'est les Croates ; c'est un peuple très cultivé et très laborieux ; le nombre des illettrés chez eux est beaucoup plus faible que chez les Hongrois. Les Slovènes ne demandent pas à vivre à part de leurs frères yougo-slaves, et à la paix ils feront certainement partie de la Grande Serbie ou de la Yougo-Slavie, ce nom vaudrait mieux, qui ira de la Carinthie à l'Albanie et qui ne sera séparée de l'autre Slavie du nord (Bohême, Moravie, Pologne) que par une bande de territoire de 250 kilomètres de large et de population très bigarrée, ce qui a donné à plusieurs, notamment à sir Arthur Evans, l'idée d'ériger en district fédéral à la fois allemand, tchèque, hongrois et yougo-slave ce couloir de communication où se trouve justement Vienne. — Paul Verrier : *Le Slesvig.* Alcan, 1 fr. L'auteur, chargé de cours à la Sorbonne, a publié déjà deux plaquettes remarquables sur la psychologie nationale allemande ; sa monographie du Slesvig donne de curieux et précieux détails sur l'œuvre de germanisation tenace, odieuse et d'ailleurs vaine des Allemands dans cette province danoise. Même le Slesvig du sud, qui parle allemand, semble être Danois de cœur, comme les Alsaciens, en dépit de leur dialecte local, sont Français d'âme. La consultation loyale de toutes ces populations sur leur sort définitif devra être un des premiers résultats de la guerre.

D'ailleurs, si nous pouvons procéder à des consultations semblables, je dis loyales, dans toute l'Allemagne, on aura des surprises réjouissantes : qu'on se garde de vouloir annexer les Allemands à la France ou à la Russie, et d'eux-mêmes ils se désannexeront joyeusement de la Prusse! — Robert Chabrié : *La Pologne et l'Union franco-polonaise.* Imp. Flinikowski. La Pologne n'a jamais eu et n'aura jamais d'amie plus dévouée que la France et grâce à nous et à nos alliés, elle sortira de cette guerre libre et forte. Le dernier Kolo de Cracovie, qui a proclamé le droit de la Pologne à l'existence indépendante et son accès à la mer, a stupéfié l'Autriche et exaspéré l'Allemagne, mais n'en a pas moins engagé l'avenir. Que le Kaiser s'empare de Riga, et ensuite peut être de Reval, et ensuite, qui sait, de Pétrograd, malgré tout Dantzig redeviendra ville libre de Pologne! — Alphonse Muzat : *Le monde balkanique.* Flammarion, 3 fr. 50. L'auteur connaît bien la péninsule, et son opinion doit être prise en considération; il ne croit pas à la possibilité d'une confédération balkanique et semble se rallier à l'idée d'une hégémonie serbe. Assurément la Serbie doit être restaurée, indemnisée et réunie, si les intéressés le veulent, à tous les autres pays yougoslaves, mais cela n'empêcherait pas l'existence d'une confédération balkanique sous le contrôle des Puissances; des précautions spéciales devraient être prises contre la Bulgarie, mais ces précautions ne devraient pas consister en annexions ou démembrements; là comme partout qu'on, suive la volonté des intéressés, d'autant que ce qui en résultera tout d'abord ce sera la Bulgarie privée de son littoral méditerranéen qui est habité par des Grecs, et ce ne sera que justice.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Conférence coloniale (Compte rendu des travaux de la) (1 volume in-8. Paris, Emile Larose, éditeur, 1917). — Au mois de juin 1917, le ministre des colonies, M. André Maginot, prit l'initiative de réunir les personnalités les mieux qualifiées du monde colonial en vue d'étudier les mesures à prendre afin d'augmenter la production et de hâter le développement des richesses économiques de nos possessions pour le présent et pour l'avenir.

Nos colonies, depuis le début des hostilités, énonçait la lettre de convocation, ont puissamment aidé la métropole; elles lui ont fourni des combattants, des travailleurs, des denrées d'alimentation, des matières premières. L'aide qu'elles ont ainsi apportée à la mère-patrie constitue un titre impérissable à notre gratitude, comme elle est la meilleure réponse à ceux qui, dans le passé, ont été les détracteurs de notre politique coloniale. Mais il ne suffit pas d'enregistrer avec satisfaction les résultats déjà obtenus; il faut intensifier le concours que peuvent nous apporter nos colonies, pour le présent d'abord, pour le passé ensuite.

Aujourd'hui, tout effort doit tendre à obtenir de nos colonies une contribution plus large, beaucoup plus large, en denrées d'alimentation. C'est un moyen et non des moins efficaces de conjurer pour l'année prochaine la

crise du ravitaillement. Nos alliés anglais se sont déjà préoccupés de mettre en œuvre à cet effet toutes leurs ressources coloniales; imitons leur exemple et traçons hardiment et sans tarder le programme des initiatives nécessaires.

Songeons aussi au lendemain de la guerre. Après son héroïque effort militaire, nous avons le devoir d'assurer à la France une puissante renaissance économique. Cette renaissance dépendra des efforts de chacun de nous dans tous les domaines de l'activité commerciale, industrielle et agricole, aussi bien dans la mère-patrie que dans nos possessions d'outre-mer. Ces dernières, si nous savons le vouloir, ont un grand rôle à jouer dans cette œuvre vitale.

Le succès dépend d'une collaboration intime entre les pouvoirs publics, les représentants élus des colonies et les initiatives privées. C'est cette collaboration dont il s'agit actuellement de jeter les bases.

Pour atteindre le but projeté, continuait le Ministre des colonies, j'ai pensé qu'il convenait tout d'abord de réunir les personnalités les plus qualifiées du monde colonial dans une conférence préparatoire qui aurait pour objet de déterminer, dans un délai très court, les possibilités de production de chacune de nos colonies et les moyens qui permettraient de les mettre rapidement à la disposition de la métropole...

Cette convocation du Ministre des colonies posait en d'excellents termes les données du grand problème général à résoudre. Au cours de la séance d'ouverture de la conférence qui eut lieu le 30 juin 1917, M. Maginot précisa encore ces données.

Pour tirer de notre admirable empire colonial, dit-il, le parti que nous devrons normalement en tirer, il nous reste à faire dix fois, vingt fois plus que nous n'avons fait jusqu'à présent. Il faut aussi faire différemment, mettre un terme à ce manque de coordination trop longtemps constaté dans les directives de notre politique coloniale, ne pas craindre, et je parle pour l'administration en ce moment, de favoriser les initiatives particulières et de donner à celles-ci l'impression réconfortante d'une collaboration plus agissante de la part des services publics. — « Faites-moi de la bonne politique et je vous ferai de bonnes finances ! » — disait un homme d'Etat de la Restauration. Il ne faut pas que les colons, les commerçants, j'ose à peine dire les industriels de nos colonies soient plus longtemps fondés à vous dire : — « Donnez-nous une bonne administration et nous vous ferons de bonnes affaires ! »

.... Nous voyons de plus en plus, en France, les regards se tourner vers nos colonies, comme si un sûr mais tardif instinct indiquait à chacun que c'est de leur côté que doivent venir ces moyens qui peuvent permettre à notre pays de demeurer économiquement et, par conséquent, politiquement une grande nation.

On avait trop oublié aussi que la France était de toutes les nations une de celles qui se trouvaient le plus tributaires de l'étranger pour ses approvisionnements en matières premières, surtout pour celles employées par l'industrie. Nos importations, de ce chef, s'élevaient, en effet, avant la guerre, à 6 milliards et demi, c'est-à-dire à un chiffre égal au plus des

trois quarts de nos importations totales. On avait cru aussi que la guerre serait courte et que notre situation de créanciers de l'étranger nous permettrait, à la fin des hostilités, de continuer comme par le passé à nous approvisionner au dehors. Or, la durée de la guerre a eu comme conséquence de transformer notre situation créditrice vis-à-vis de nos fournisseurs extérieurs en situation débitrice.

Aujourd'hui l'opinion publique commence à s'émouvoir. Le problème du charbon et celui des céréales lui apparaissent obscurs et menaçants ; mais elle ne s'est pas encore inquiétée de la disette des autres matières premières ; leur insuffisance n'est cependant pas moins troublante, en ce qui concerne l'avenir, tout au moins. Si, faute de matières premières, nos usines ne pouvaient se rouvrir à la fin de la guerre, ce serait, au moment le plus tragique, le chômage forcé de notre industrie avec les plus terribles conséquences.

Nos colonies, nous avons heureusement cette bonne fortune, peuvent nous permettre de parer à ces redoutables éventualités. Après avoir donné généreusement des hommes, combattants et travailleurs, elles peuvent, c'est une question d'exploitation et de transports, nous procurer pour le present, indépendamment de tout ce qu'elles fournissent actuellement à la Défense Nationale, des denrées d'alimentation : certaines céréales susceptibles de suppléer, dans une appréciable mesure, à l'insuffisance de notre production agricole, éventualité contre laquelle il est prudent, dès maintenant, de se prémunir. Elles peuvent ainsi concourir d'une façon très efficace à notre ravitaillement immédiat, ce qui répond, si on envisage les problèmes par ordre d'urgence, à notre préoccupation la plus impérieuse du moment. Elles peuvent également, si nous savons nous orienter vigoureusement dans ce sens, nous procurer, pour demain, les matières premières nécessaires à nos fabrications, matières premières dont nos colonies sont riches et sans lesquelles la restauration de notre activité industrielle, qui se trouve si intimement liée à notre relèvement économique, sèrait fatalement compromise.

Elles peuvent nous fournir en abondance des minerais, des produits oléagineux, du caoutchouc, de la pâte à papier ; elles peuvent nous fournir du coton ; elles peuvent nous procurer les bois que la dévastation de nos forêts du Nord et de l'Est par un envahisseur implacable nous met dans l'impossibilité, pour longtemps, de demander à notre propre sol. Longue pourrait être cette énumération. Nous avons là, en effet, une réserve remplie de richesses qui ne demande qu'à être exploitée et qui, intelligemment mise en valeur, peut nous permettre, dans la bataille économique de l'après-guerre qui ne manquera pas d'âpreté, il faut bien s'y attendre, de tenir notre place et de nous développer, sans risquer d'être écrasés par la concurrence de trop puissants rivaux.

Au fur et à mesure, d'ailleurs, que la consommation métropolitaine s'alimenterait davantage en produits des colonies, elle apporterait à celles-ci la prospérité, prospérité dont une des premières conséquences serait de créer des débouchés de plus en plus larges pour l'exportation des articles de notre propre industrie.

Il en résulterait ainsi un égal profit pour la mère patrie et pour ses colonies ».

En somme la tâche proposée à l'activité de la *Conférence coloniale* se ramenait à ceci : dresser le catalogue des ressources que peuvent nous procurer nos colonies et, une fois cela fait, étudier les moyens susceptibles de développer ces ressources et de les utiliser au mieux des intérêts respectifs de la métropole et des possessions d'où elles sont tirées.

La *Conférence coloniale* commença immédiatement ses travaux. Afin de les faciliter, elle s'était divisée en sections géographiques : Afrique occidentale, Afrique équatoriale, Madagascar, Indochine et Vieilles Colonies, et en section générale et en section des transports maritimes. A la fin du mois de juillet, l'inventaire demandé par le Ministre des Colonies était dressé. M. du Vivier de Streel rédigea un rapport d'ensemble, et l'ensemble des vœux formulés par les diverses sections complétés par le rapport de M. du Vivier de Streel, remarmarquable à tous égards, constitue les « cahiers économiques des colonies ». Tous ces documents sont réunis dans le volume qui vient d'être publié.

Cette conférence constitue assurément une des manifestations coloniales les plus intéressantes qui se soient présentées depuis longtemps. Le journal *le Temps* (1) a caractérisé en termes heureux l'œuvre qu'elle a accomplie :

La conférence a démontré d'abord qu'il est possible de doubler immédiatement notre production coloniale de 1913. Comme les produits coloniaux sont en grande majorité des articles d'alimentation (riz, maïs, viandes, huiles, sucre, manioc, etc.), cette démonstration n'est pas sans intérêt. Parmi les mesures à prendre en vue d'obtenir ce résultat sans tarder, la conférence a placé au premier rang, ainsi qu'il fallait s'y attendre, la nécessité de mettre à la disposition des colonies une partie du matériel naval que l'Etat est en train d'acquérir. Elle a signalé aussi qu'il serait bon, pour encourager les planteurs à étendre leurs cultures, de leur assurer des contrats d'une durée de cinq à six ans.

Le programme d'avenir qu'a tracé parallèlement la conférence touche naturellement aux problèmes les plus variés. Il y est question du régime douanier autant que de la réforme bancaire, de la politique indigène autant que des travaux publics ou de la création d'un service d'agriculture au ministère des colonies. Une idée incontestablement juste se dégage de l'ensemble. Pour réaliser cette politique, qui seule permettra à notre empire d'outre-mer de nous donner ce qu'il contient, il faut d'énormes capitaux. Or la guerre nous coûte cher et d'aucuns pourraient être tentés de refuser à l'œuvre du développement économique colonial les crédits dont elle aura besoin. La conférence s'est attachée à réfuter cette erreur. Elle a rappelé, à l'unanimité, que l'unique moyen de compenser les dépenses improductives de la guerre, c'est précisément d'engager de nouveaux milliards dans des dépenses productives, qui seules permettront d'amortir peu à peu notre dé-

(1) 11 août 1917.

ouvert. Cette vérité, souvent méconnue avant la guerre, est devenue pour a France d'une importance vitale.

Il reste à souhaiter que les uns et les autres de ces vœux précis et motivés ne demeurent pas lettre morte. L'aventure ne serait pas nouvelle. M. Joseph Chailley, qui présidait la section générale, a évoqué à cet égard des souvenirs douloureux. Toutefois, M. Maginot semble résolu à rompre sur ce point avec les traditions d'un département qui fut souvent pavé de bonnes intentions. Il a lui-même encouragé la conférence à nommer une ou deux commissions, qui veilleront à l'exécution du plan arrêté. Il a fait mieux encore, car il s'est engagé à passer lui-même aux actes. S'il parvient notamment, comme il a promis de le tenter, à jeter un pont entre le monde colonial et celui de l'industrie et du commerce métropolitains, il aura rendu à la cause qu'il vient d'épouser un service inestimable. Mais il lui faut agir sans retard : c'est aux actes qu'on l'attend.

L'engagement auquel faisait allusion le rédacteur du *Temps*, le ministre des Colonies le renouvela solennellement, à la date du 1er septembre dernier, lorsqu'il inaugura officiellement *la Foire de Bordeaux*.

J'ai pensé, déclara M. Maginot, et je pense plus que jamais, qu'au lieu de dresser toujours un mur entre le monde des affaires et les pouvoirs publics, comme si tout contact entre eux devait avoir fatalement les conséquences les plus pernicieuses, il est indispensable que ceux qui ont accepté la charge de gérer les intérêts du pays et sont responsables de son développement économique aient le courage de rompre avec ces funestes habitudes qui rendent hésitante et craintive l'action administrative et la font se traîner misérablement dans le cadre étroit de la plus lamentable routine. Et ce que je dis s'applique encore avec plus d'exactitude aux colonies où on n'a pas trop de l'union de toutes les bonnes volontés et de toutes les forces pour réaliser les progrès qu'escompte notre opinion publique. Dans cette union, dans cette collaboration si nécessaire, nos efforts dispersés seraient impuissants à préparer cette mise en valeur de nos possessions coloniales qui peut seule dans l'avenir nous permettre de retrouver une prospérité véritable.

Afin que la *Conférence coloniale* ne constituât pas une pure manifestation orale, une manifestation sans lendemain, le ministre des colonies, par un arrêté du 5 août 1917, nomma, sous la présidence de M. le sénateur Henry Bérenger, une *commission exécutive*, chargée de suivre la réalisation des vœux exprimés par la conférence.

Les mesures qui viennent d'être énumérées sont incontestablement excellentes, mais à une condition, c'est que les fluctuations de la vie politique ne viennent pas anéantir les premiers efforts entrepris. Il faut encore, ainsi que l'exprimait M. Chailley dans une des séances de la Conférence, remédier à l'apathie navrante de la population française en face des colonies.

M. Fauchère, disait encore M. Chailley, a constaté, à la suite d'une étude qu'il a faite récemment, que depuis vingt ans, 13 milliards d'argent français

ont été irrémédiablement perdus, en placements à l'étranger dans des affaires désastreuses. Que n'aurions-nous point fait dans nos colonies avec ces 13 milliards ! Contre cela, il importe de réagir, par une propagande intense, par des encouragements décisifs des pouvoirs publics. Mais, il nous faudrait aussi modifier notre mentalité : chez nous, les affaires sont mal vues, on est trop porté à considérer comme un ennemi public l'homme qui fait « des affaires » afin de gagner de l'argent. Pour l'ouvrier, le patron est un adversaire ; dans certains milieux de la Chambre, quiconque s'enrichit est suspect. Combattons ces tendances : ne soyons ni socialistes, ni protectionnistes ; cherchons, au contraire, pour la grande lutte économique de demain, à obtenir l'alliance, loyale et fructueuse, du capital et de la main-d'œuvre. Et que l'Etat, qui doit faire face aux charges énormes qui lui incombent, prenne sa part légitime sur la richesse créée, mais, surtout, qu'il n'en décourage pas la création.

« Il y a aujourd'hui, M. le Ministre, — concluait M. Chailley en s'adressant à M. Maginot, — un rôle magnifique à jouer pour un homme de votre intelligence, de votre âge, de votre énergie, de votre puissance de travail et de votre volonté. Agissez : notre concours le plus complet vous est acquis. Agissez, sans vous laisser arrêter par les incertitudes du lendemain ; agissez comme si, à la tête du Département des colonies, vous deviez durer autant que Colbert. »

M. Chailley formulait cette objurgation le 1er août 1917. Cinq semaines plus tard, en raison de la démission du cabinet Ribot, M. Maginot quittait le ministère des colonies... Mais l'initiative qu'il a prise en la circonstance n'aura pas été inutile et son successeur aura certainement à cœur, avec l'aide de la Commission exécutive présidée par M. le sénateur Bérenger, de lui faire porter tous ses fruits...

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Elie Alta : *Cosmogonie humaine. Essai de synthèse des sciences divinatoires*, Bouchet-Dreyfus, Vichy, 18 fr. — Abbé Alta : *Le Christianisme spirituel*, 3,50, et *Unité et Pluralité des existences de l'Ame*, Hector et Henri Durville, 1 fr. — Hector Durville : *Les Actions à distance*, id. 0,75. — Memento.

Sous le titre de **Cosmogonie humaine**, M. Elie Alta (*alias :* G. Bouchet) publie un gros volume où il traite des principales sciences divinatoires, surtout de la chiromancie, dont il donne un traité complet. Il s'est rendu la tâche facile, en faisant de nombreux et importants emprunts à ses devanciers. Ainsi, il a reproduit, presque en entier, la brochure de Polti et Gary sur *La Théorie des Tempéraments et leur pratique*, puis plusieurs pages du *Traité de la Physionomie humaine* d'Eugène Ledos et, à peu près intégralement, un ouvrage très rare, daté de 1675 et intitulé : *La Science curieuse ou Traité de la Chyromance*. Cet ouvrage ne contient pas le nom de

l'auteur. Il renferme, à la suite du texte, quatre-vingt-dix planches représentant des mains. Il est d'une lecture facile. Cependant M. Alta a cru devoir en modifier nombre d'expressions et des phrases entières. C'est fort regrettable. Je ne comprends pas pourquoi M. Alta n'a pas respecté le texte d'un auteur qu'il admire, puisqu'il le réédite.

La reproduction d'un ouvrage aussi ancien suggère l'idée que M. Alta doit croire que la chiromancie n'a fait aucun progrès depuis lors. Qu'il l'ait pensé ou non, cela n'en est pas moins une vérité. Car aucune des sciences dites occultes n'a évolué et progressé depuis au moins trois siècles, et cela malgré les travaux intéressants d'Eliphas Lévi, de Saint-Yves d'Alveydre, de Stanislas de Guaita, de Papus et de Julevno. Je ne cite que des morts.

On peut remarquer, en effet, que depuis que s'est produite la renaissance actuelle de l'occultisme, aucune des sciences qui le constituent n'a fait de progrès, alors que, pendant le même laps de temps, les sciences dites profanes, c'est-à-dire les sciences mathématiques, physiques et naturelles, n'ont jamais cessé de se développer et de se perfectionner.

La raison de ce manque de progrès vient de ce que les occultistes suivent une méthode incomplète et tout à fait insuffisante. Ils se contentent de ne raisonner que par *analogie*. Or ce mode de raisonnement, ainsi que je l'ai démontré dans la *Méthode générale et scientifique*, ne peut — employé seul — que donner des *hypothèses*, jamais des *certitudes*. Seuls les faits prouvés *certains* et *indestructibles* doivent servir de point de départ et de base à de nouvelles recherches et à de nouveaux progrès.

Ce caractère improgressif de l'occultisme a fini pas lasser beaucoup de personnes qui s'étaient d'abord intéressées à son étude. Il explique aussi pourquoi la jeunesse intellectuelle d'aujourd'hui n'éprouve pas le même enthousiasme que ressentait celle d'il y a une trentaine d'années pour les nouveaux horizons qu'il ouvrait à l'esprit.

Je reviens à M. Alta. Cet auteur croit à la légende de la chute d'Adam et il prétend que, depuis, l'homme a perdu de plus en plus ses facultés intuitives et que, par suite, il a été obligé de fixer le passé et le présent dans des signes qui sont « la représentation exacte, mathématique des actions cosmogoniques qui le relient à l'univers ». Il admet, avec la généralité des occultistes, que le zodiaque est le schéma qui permet d'interpréter et d'analyser, le plus commodément, l'univers et les mondes et les êtres qu'il renferme.

M. Alta croit aussi à la supériorité intellectuelle de l'homme primitif sur l'homme actuel. Bien entendu, il n'en donne aucune preuve valable ; il ne l'aurait pas pu d'ailleurs. Il se contente de l'affirmer. C'est même pour lui un article de foi. Il est, du reste, un catholique

fervent et, à ce titre, il se montre on ne peut plus intolérant à l'égard des chrétiens qui ne sont pas de son église.

C'est aussi sans doute pour cette raison qu'il rejette la théorie réincarnationniste, admise par les spirites et par la plupart des occultistes, et quoiqu'il soit lui-même occultiste.

Pour lui, il n'y a que la Divination et la Religion qui comptent, mais non la science et la philosophie. En effet, la science « développe les appétits et tue ceux qui lui arrachent ses secrets. Elle soulève les ambitions, fait éclater les guerres et les révolutions; son corps baigne dans le sang de l'humanité ». Quant à la philosophie, nous lui devons « les schismes, les sectes et toutes les apostasies ». Par contre, la divination « est au-dessus de la médecine » ; elle est également « la métaphysique qui contient toutes les sciences et qui n'est autre que la théologie ». Quant à la Religion, elle est « au-dessus de tout et résume tout ». C'est de la religion romaine dont il parle.

Il y aurait trop à dire si on voulait répondre à toutes ces affirmations gratuites. Je me contenterai de lui dire que le christianisme, sous ses diverses formes, a été la plus sanglante de toutes les religions. Car l'Europe, qui est la plus chrétienne des cinq parties du monde, a été, de tout temps, le plus grand théâtre de la guerre. C'est elle encore qui l'a portée dans les autres parties. La guerre actuelle est la plus épouvantable de toutes. Et ce sont des chrétiens encore qui l'ont déchaînée. Au reste, Jésus n'a-t-il pas dit qu'il est venu apporter au monde non la paix, mais l'épée ? (Matthieu, X, v. 34).

Au christianisme de M. Elie Alta, je préfère de beaucoup **Le Christianisme spirituel** de l'abbé Alta, docteur en Sorbonne. Autant celui-là est étroit, autoritaire et dogmatique, autant celui-ci est large, libéral et fraternel. « Le Catholicisme, écrit l'abbé, est devenu la personnification de l'Absolutisme religieux ; tandis que le Christianisme vraiment catholique, c'est-à-dire universaliste, des saint Paul, des saint Jean, comme de Jésus-Christ lui-même, c'était la loi de liberté et de fraternité dans l'amour d'un Dieu unique, Père de tous les hommes » (p. 44).

La devise adoptée par l'abbé Alta est la plus belle qui soit; c'est le célèbre : *Amicus Plato, magis amica veritas*. Je ne puis que l'approuver, puisque c'est aussi la mienne. Je n'ai fait que chercher toujours la vérité. Quelle qu'elle soit, je l'accepte. Car il n'y a rien de meilleur, de plus beau et de plus grand que la vérité. D'ailleurs le vrai, le beau et le bien ne font qu'un. C'est la réalisation de cette éternelle et sublime trinité que tout le monde devrait toujours chercher à effectuer en soi et hors de soi.

L'abbé Alta s'inspire, dans son livre, des enseignements de la kabbale, de la gnose et de la théosophie et admet que ce sont les « divins arcanes » révélés par les initiés qui constituent « le christianisme

spirituel ». C'est cela précisément qu'il s'est proposé de développer, en insistant « particulièrement sur le point de vue intellectuel ». « L'évolution mystique, écrit-il, s'opérait à travers sept initiations et sept psychismes dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nous dans les sept sacrements de l'Eglise Romaine. Les protestants, à cause des abus qu'on y avait introduits, en ont supprimé quatre sur sept. Si la Sagesse était de supprimer tout ce dont les hommes abusent, il faudrait tout supprimer en ce monde. Les théosophes, mieux inspirés, Annie Besant, par exemple, dans son « Christianisme ésotérique », démontrent l'existence des sacrements dans les religions pré-chrétiennes et la raison psychique de leur efficacité religieuse » (p. 45).

L'abbé Alta nous entretient successivement de Dieu, du divin dans l'homme, du destin et de la liberté, de Dieu et de la guerre, de la pluralité des existences, de la vie passée et de la vie future, de la grâce et de la prière, de l'eucharistie, de la rédemption, de la résurrection, de l'ascension et du royaume de l'esprit. Il termine son livre par cette belle formule « de véritable Universalisme : « Hors de la charité, pas de salut ! » et la mesure de la charité c'est d'être sans mesure ».

Je ne suis pas toujours de son avis, mais j'ai beaucoup de sympathie pour son esprit large et libéral.

Sa brochure : **Unité et Pluralité des Existences de l'Ame**, complète heureusement *le Christianisme spirituel*. Il y traite de nos existences successives. On ne peut pas admettre, en effet, que l'homme actuel soit le dernier échelon de l'évolution. La nature serait bien impuissante si elle ne pouvait aller plus loin et plus haut. Quant aux différences qui existent entre les hommes, elles sont des conséquences de nos vies antérieures. « C'est par l'idéal où nous plaçons notre désir d'être heureux que chacun d'entre nous indique à quel point il en est arrivé de sa réascension vers l'Eternel Divin, qui est notre éternel avenir comme il a été ontologiquement notre source infinie. »

L'abbé Alta attaque, à diverses reprises, dans ces deux livres, la philosophie et les idées religieuses allemandes. On ne peut que l'approuver. Nous avons nous-même démontré, dans la *Nouvelle Revue* du 15 août et du 1er septembre 1916, combien était faux et artificiel le système kantien. Les philosophies des successeurs de Kant, — Fichte, Schelling et Hegel, — ne valent pas mieux. Leurs points de départ et bases sont également faux. Il est vraiment regrettable que la philosophie française officielle se soit inspirée et infectée des systèmes philosophiques boches. Il vaudrait mieux qu'elle revienne à notre grand Descartes, à Pascal, à Malebranche, à Auguste Comte et surtout à Strada, qu'elle affecte d'ignorer. Il n'y a rien, en effet, de comparable, dans notre philosophie universitaire et officielle, à

l'*Essai d'un Ultimum Organum* et à *La Méthode Générale*, parus en 1865 et 1867. Ces deux ouvrages sont assurément l'œuvre d'un grand génie philosophique. Seul Félix Ravaisson a parlé du premier dans sa *Philosophie en France au XIX*e *siècle* (1867). Cependant Edouard Petit, ancien inspecteur général de l'Instruction publique, avait publié aussi un article important sur *Strada et son œuvre* dans *La France industrielle* du 22 novembre 1890, mais il n'avait vu en lui que le poète et l'artiste. Il était incapable sans doute de comprendre le philosophe. C'était d'ailleurs l'avis de Strada.

La brochure de M. Hector Durville sur **Les Actions à distance** est fort intéressante. Les quatre observations personnelles qu'il décrit et analyse sont probantes. M. Durville est d'ailleurs un magnétiseur habile qui pratique depuis près de quarante ans.

Memento. — *Le Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental* publie dans le numéro de juillet-août et septembre, une lettre de MM. P.-C. Revel et Bouvier de Lyon, où ils racontent qu'ils sont arrivés, par l'analyse spectrale, à constater que « la forme fluidique provenant d'un dédoublement magnétique, appelé communément « Double magnétique » ou simplement « Double », possède la propriété de déterminer des régions d'absorption dans la partie la plus réfrangible du spectre. On sait en effet que les rayons de cette partie dépassent le spectre visible, s'étendent bien au delà du violet, formant cette région du spectre invisible nommée : région des radiations ultra-violettes et ultra-ultra-violettes, etc. opposée à la région de « l'infra-rouge ».

« Le « Double », engagé entre le spectroscope et l'écran, absorbe des rayons chimiques dans la partie visible. Un appareil photographique enregistre l'ensemble de l'expérience, et l'inspection du résultat met en évidence les raies d'absorption correspondant au « Double ».

« Telle est l'expérience fondamentale qui a été suivie, d'autres constituant des conséquences de cette constatation expérimentale. Les positions et, par là, les valeurs des raies d'absorption, étant déterminées aussi bien dans le spectre visible que dans le spectre invisible, il sera employé des dispositifs de grandeurs voulues, qui permettront à l'appareil photographique d'enregistrer la forme même du « Double ».

Donc l'existence du « Double » ou du « Corps astral » se trouverait ainsi confirmée par l'expérience. On ne peut que louer MM. Revel et Bouvier de leur belle découverte et souhaiter que d'autres expérimentateurs répètent leurs expériences.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

Le critique du « Temps » et Baudelaire. — La vertu de Baudelaire (*Paris-Midi* 7 septembre).

Le critique du *Temps* a répondu avec le plus profond mépris aux petites notes qui ont paru ici sur Baudelaire. C'est que le critique du

Temps se sait un personnage important, plus encore par la fonction qu'il remplit dans un grand journal que par sa valeur personnelle. Aujourd'hui il tape sur les doigts de l'élève Ernest Raynaud, qui a osé remarquer dans le *Mercure* qu'une partie de la jeunesse lettrée donne le pas à Baudelaire sur Lamartine et même sur Hugo : « C'est une aberration », s'indigne M. P. S. Il n'y a vraiment plus de critique possible et la raison « profonde » de ces erreurs dans la classification des poètes (car il n'y a pas de critique sans numérotage) vient de ce que le dix-neuvième siècle a été le siècle du subjectivisme. Il faut revenir à la critique objective « s'attachant à l'étude intrinsèque des œuvres ». Tous ces petits critiques qui n'ont d'autre méthode que leur sensation ou leur sentiment ne sont vraiment pas sérieux, et cette diversité d'opinions qui se heurtent comme les vagues de la mer ne saurait donner qu'une critique contradictoire et pleine d'écume. Réjouissons-nous donc que M. P. S. s'apprête à restaurer la grande critique, la seule vraie, la critique objective, que Sainte-Beuve, cet homme néfaste, avait tuée. Il est bien évident que si on avait toujours respecté cette méthode, l'idée ne serait venue à quiconque de placer Baudelaire avant Lamartine dans le catalogue de l'admiration. C'est par le même sentiment d'honnêteté que M. Doumic naguère injuriait Verlaine, afin de faire mieux comprendre qu'il y a une hiérarchie chez les poètes, et qu'il est dangereux de ne pas ressembler à ses maîtres.

Possédant un sens aussi sûr de la grande poésie, M. Paul Souday étudie dans **Paris-Midi** les amours de Baudelaire, et il nous donne l'explication de cette sensualité presque morbide qui fait comme défaillir les vers des *Fleurs du Mal*. C'est, écrit-il, que Baudelaire était d'une virilité très atténuée et qu'il manquait de tempérament. Cela est tout à fait incompatible avec le mécanisme physiologique du génie verbal, qui est la caractéristique de toute poésie. Je pense même que Baudelaire était d'une virilité exceptionnelle, et il n'y a qu'à lire sa poésie pour en avoir la certitude. J'aimerais à avoir, sur cette question d'actualité l'opinion des médecins lettrés et des physiologistes.

M. Souday écrit :

> La vue et la présence d'une femme faisait éclore en lui des idées poétiques, mais c'était lui qui les trouvait, ce n'était pas elle qui les formulait et les lui fournissait toutes faites.

Existe-t-il des femmes fournisseurs d'idées toutes faites ? Je ne sais pas, je pense seulement que M. Souday se fait une singulière idée de l'inspiration. Mais voici l'idée qu'il se fait de la vertu de Baudelaire :

> Il était extrêmement antiféministe. Il professait un profond mépris pour l'intelligence fémimine, qui lui semblait une exception tout à fait rare et presque monstrueuse. Aimer une femme intelligente, c'est, d'après lui, un vice contre nature...

Et c'est sans doute par horreur du vice qu'il s'attarda dans l'étreinte de sa négresse, qui n'avait d'autre intelligence que sa lascivité.

M. Souday continue :

Etait-ce une simple opinion morale et religieuse ? On n'ignore pas que plusieurs de ses camarades, notamment Nadar et Félicien Rops, ont affirmé qu'il mourut avec sa robe d'innocence. C'est peut-être beaucoup dire. Mais on peut croire qu'il manquait un peu de tempérament. Il déclare lui-même que cette belle santé physique est l'apanage de la populace et que plus l'homme cultive les arts, moins il est robuste (*Mon cœur mis à nu*).Comme il les cultivait lui-même avec un zèle indubitable, ces lignes peuvent passer pour un aveu.

Nous en avons un autre, signé de lui et plus explicite, qui rectifie, mais dans une certaine mesure seulement, la thèse trop absolue de Rops et Nadar, et qui justifie des conclusions modérées. Mme Sabatier, la présidente, qui n'était en réalité qu'une demi-mondaine, entretenue par un financier nommé Mosselmann, mais qui recevait beaucoup d'artistes et de gens de lettres et fut aimée de Théophile Gautier, avait été l'objet d'une passion idéaliste et éthérée de la part de Baudelaire, qui composait des vers pour elle, lui écrivait des lettres de collégien, d'amoureux transi ou de troubadour, et la considérait comme sa Laure ou sa Béatrice. C'est elle la très belle, la très bonne et la très chère, la Muse et la Madone, celle dont la chaste image fait que « dans la brute assoupie un ange se réveille... »,etc...

Cette bonne fille, gaillarde et bien vivante, qui avait posé pour la *Bacchante* de Clésinger et que les Goncourt comparaient à « une vivandière de faunes », n'entendait rien au platonisme et crut être agréable à Baudelaire en tombant dans ses bras.De la lettre qu'il lui écrivit le 31 août 1857 et qu'on peut lire dans le recueil publié par le *Mercure*, il semble bien résulter que les choses allèrent jusqu'au bout, puisque Baudelaire se déclare possédé de la peur d'affliger un honnête homme, à savoir le nommé Mosselmann, qui n'aurait certes pas pris ombrage d'un simple flirt. Baudelaire ajoute : « Il y a quelques jours, tu étais une divinité... Te voilà femme, maintenant ! » Ce texte avec ce tutoiement paraît assez clair, encore qu'avec un poète de ce genre il puisse rester un léger doute.

Ce qui est sûr, c'est qu'il met tout de suite le holà, signifie à l'idole immortelle qu'il entend ne pas la profaner davantage, qu'il n'a pas la foi, bref que c'est fini et qu'il n'y a plus à y revenir. Même s'il a fait une fois acte viril, il n'a certainement pas recommencé, du moins avec la présidente ; il s'est mis à lui jouer le rôle d'un *Casto Giuseppe*, comme dit l'italianisant Stendhal, et la pauvre femme, toujours conciliante, s'est résignée aux fonctions plus modestes d'une simple et dévouée amie.

Il y a une autre lettre de Baudelaire à une certaine Marie qui était un modèle de profession, et à qui il écrivait : « C'est un sentiment vertueux qui me lie à jamais à vous... L'amour que je ressens pour vous, c'est celui du chrétien pour son Dieu... » Peut-être le trouva-t-elle trop vertueux et eût-elle préféré un amour moins mystique. En tout cas, elle lui répondit qu'elle aimait ailleurs, et l'affaire n'eut pas de suite. Ce mysticisme et cette vertu n'empêchaient pas Baudelaire d'avoir l'imagination perverse et sadi-

que. M. Camille Vergniol s'en étonne. Parbleu! c'est précisement faute d'une activité normale qu'il se perdait en rêves compliqués.

Quant à Jeanne Duval, la mulâtresse, la grande taciturne, le vampire à qui il était lié comme le forçat à la chaîne, c'était une fille d'assez bas étage qui riait aux éclats lorsqu'un visiteur émettait l'hypothèse que Baudelaire pût être jaloux et qui en prenait à son aise avec lui. Tout inoffensif que fût le poète, il n'en a pas moins traîné ce boulet toute sa vie. Qu'est-ce qui l'attachait à elle? L'habitude, un goût persistant de vague exotisme, et surtout le désir d'une société féminine, ce qui n'est forcément ni de l'amour, ni rien qui y ressemble.

Un goût persistant de vague exotisme! C'est un peu vague, en effet, pour expliquer cette liaison indénouable avec un être si peu compréhensif du poète.

Et quant aux raisons de la rupture si rapide de Baudelaire avec Mme Sabatier, elles sont, je pense, beaucoup plus délicates et compliquées que ne le croit M. Souday. Baudelaire écrit en effet à son amie d'un jour : Tu es femme, tu me trahiras. Car il voulait garder la sérénité de son intelligence que les douleurs de l'amour trahi ternissent.

Pour lui l'amour et la sensualité ne furent que le levain de son intellectualité.

R. DE BURY.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La mort de J.E. Rodo.— Carlos Reyles : *El Terruno*, « Renacimiento »,Montevideo.— Federico Gana : *Dias de campo*,éditions de « Los Diez »,Santiago (Chili). — Angel Estrada : *Las Tres Gracias* (sans indication typographique),Buenos-Aires. — Pedro Prado : *Los Diez*, Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili).

Les lettres Hispano-Américaines, qui subirent l'année dernière avec la mort de Ruben Dario la perte de leur plus grand poète, viennent d'éprouver par la disparition de **José Enrique Rodo** la perte de leur plus grand prosateur. Penseur intense en même temps qu'écrivain très délicat, Rodo était en notre littérature une figure saillante, aussi forte qu'attrayante ; ses livres singuliers ont été pour la nouvelle génération quelque chose comme un évangile de pensée, d'esthétique, d'idéalisme personnel et national. Sa mort inattendue, survenue au cours d'un récent voyage en Europe, dans un coin de l'Italie, a produit par suite dans son pays, l'Uruguay, et dans toute l'Amérique, une profonde impression. La presse, les centres littéraires, la jeunesse intellectuelle ont payé à sa mémoire le tribut des hommages les plus hauts et les plus sentis, cependant que ses compatriotes reçoivent ses nobles dépouilles avec des honneurs signalés. Une longue et bonne amitié nous unissait à J. Enrique Rodo. Au début de notre carrière littéraire, il nous écrivit une belle page

pour servir de préface à notre recueil *Toison*, page qui ne put malheureusement paraître en tête du volume. Il y a un an, à l'occasion de son dernier livre, *El Mirador de Prospero*, nous avons présenté dans le *Mercure* (numéro du 1er octobre), le labeur d'ensemble de l'illustre écrivain, avec l'admiration et la sympathie qu'il nous impose. Quand paraîtront les œuvres qu'il a laissées inédites, nous compléterons l'étude de sa personnalité exceptionnelle. Aujourd'hui, nous allons parler de nos nouveaux romanciers, en rendant compte de leurs derniers livres.

Comme nous l'avons déjà dit, le roman est cultivé actuellement dans nos Lettres par de nombreux et enthousiastes écrivains. Ainsi que l'était l'histoire il y a quelques années, ce genre est aujourd'hui l'objet d'une dilection fervente. C'est que, si l'histoire est la narration de la vie, pour ainsi dire extérieure, des peuples, le roman est, en général, l'interprétation de leur vie intime, profonde. De là vient que nos nouveaux romanciers traitent de préférence le thème représentatif, national ou autochtone, s'efforçant de la sorte de créer le véritable roman hispano-américain.

Ainsi M. Carlos Reyles, Uruguayen, qui est un de nos meilleurs romanciers, s'est affirmé comme un interprète vigoureux et fidèle du milieu social de son pays, en se distinguant dans la peinture des caractères et dans la critique des mœurs nationales. Après quelques essais, esquisses de personnages, écrits pour « se faire la main et pour introduire une nouvelle technique dans le roman castillan », comme lui-même nous le disait par lettre,il publia un roman, *Beba*, bien observé et bien écrit, qui fut la révélation d'un romancier peu commun. Ensuite, il écrivit *Raza de Caïn*, qu'il faut compter parmi nos meilleurs romans modernes; tableau vaste et approfondi de la vie sociale uruguayenne, où l'intensité psychologique se joint à la sagacité critique et à la transcendantalité idéologique. Se laissant emporter par l'enthousiasme de ses idées philosophiques, il publia ensuite une œuvre que l'on pourrait qualifier de morale sociale, dans laquelle, dédaigneux des postulats illusoires et des rêves inutiles, générateurs de beaucoup de nos vices collectifs,il préconise l'égoïsme fortifiant et l'utilitarisme fécond, allant jusqu'à proclamer, comme Zarathoustra, la mort des Dieux, la débâcle de tous les idéalismes : *La Muerte del Cisne*.

Dans son dernier livre, **El terruno**, M. Reyles, revenant au genre où il a triomphé, nous donne une œuvre aussi vigoureuse que représentative : le roman de la terre uruguayenne, cette terre riche et généreuse que les habitants sains de la campagne s'efforcent de féconder, tandis que les hommes faux de la ville s'obstinent à la ravager en leurs éternelles révolutions. De là deux esprits et deux attitudes sociales dont l'antagonisme constitue la trame du roman.

Ils apparaissent incarnés dans les deux personnages principaux : Mamagela, brave femme du terroir, laborieuse et optimiste, qui, guidée par le bon sens naturel, aiguillonnée par le désir de prospérer, parvient à faire sa fortune et celle des siens, répandant alentour le bien-être et la joie ; Tocles, son gendre, pauvre homme de la ville, visionnaire et vaniteux, qui, trompé par la demi-science universitaire, perd son temps entre les rêves vains et les projets échevelés, et qui, bien que changeant brusquement d'idées, ne parvient à faire rien d'utile pour lui ou pour la société dont il est membre. Autour d'eux agissent divers personnages secondaires plus ou moins représentatifs: Primitivo, l'autre gendre de Mamagela, incarnation du bon gaucho, homme honnête et laborieux qui ne revient à la férocité primitive qu'après la disgrâce fatale; Amabilia, la femme de Tocles, prototype de la maîtresse d'école altière et présomptueuse, égarée par son savoir limité; Pantaléon, représentation du *caudillo* traditionnel, produit de la barbarie ancestrale et de la désastreuse politique du pays, qui vit la lance à la main, taciturne les jours de paix, radieux dans les moments de lutte. En général, ces personnages se détachent, agissent, parlent avec une remarquable vivacité, avec une évidente chaleur d'humanité. L'excellent peintre de caractères qui est en M. Reyles est parvenu à extérioriser en eux, non seulement les grands traits qui caractérisent le type générique, mais aussi les nuances intimes qui déterminent le type individuel existant même dans les êtres les plus anodins. Là est le mérite remarquable de l'œuvre. Néanmoins tous ces personnages n'ont pas une égale valeur humaine. Ainsi, tandis que Mamagela, cette excellente femme qui travaille avec animation, qui prend du maté toute la sainte journée, qui bavarde avec une bonne humeur inaltérable, nous paraît pleine de vérité, débordante de vie; Tocles, cet homme visionnaire et sans talent, qui, imprégné de philosophie abstraite et consacré à l'apostolat idéaliste, pour une cause de peu d'importance, l'échec de sa candidature à la députation, change radicalement d'idées, disserte sur l'idéalisme vain et la mauvaise politique du pays avec une lucidité et une sagesse dont il est naturellement incapable ; qui tombé enfin dans le scepticisme et le dégoût de tout, au moment où il se dispose à renoncer au monde, se réconcilie avec la vie et revient à la volonté d'agir parce qu'une vieille femme, sa belle-mère, lui dit en larmoyant qu'elle l'aime et qu'elle le comprend, celui-ci nous semble peu véritable et moins vivant. De même, Amabilia, la pseudo-savante qui abandonne sans regret son « apostolat » pour s'enfoncer dans la campagne, à la suite d'un mari dont elle est désillusionnée, nous paraît faussement humaine. Par contre, combien profondément réel se montre Primitivo qui, bouleversé par l'infidélité de son épouse, s'abîme dans le vice et la barbarie jusqu'à supprimer l'auteur de son infortune et périr

lui-même dans l'incendie de sa ferme; et combien typique se présente à nous Pantaléon qui, dans sa fièvre belliqueuse, attaque l'ennemi avec une folle témérité et, se voyant perdu, se laisse entraîner par son cheval emporté pour ne pas être appréhendé vivant. C'est que M. Reyles, conduit tantôt par son instinct d'artiste, tantôt par ses idées philosophiques, a créé certains de ses personnages avec les éléments de la pure réalité, et a tendancieusement forgé les autres pour démontrer ses principes. En observant avec attention, on voit en cette œuvre une thèse qui répond aux idées philosophiques de l'auteur : la banqueroute de l'idéalisme désintéressé et le triomphe de l'utilitarisme dominateur, proclamés dans *La Mort du Cygne*. Est-il nécessaire de réfuter de telles idées? Si dans l'homme existe l'instinct de conquête et de domination, source du progrès matériel, il est évident qu'existe également en lui le désir de pureté et d'altruisme, origine du surpassement de soi. Et puis, la norme de tout utilitarisme licite, c'est-à-dire véritablement utile, n'est-ce pas en définive l'idéalisme désintéressé? Les vices politiques de son pays, que l'auteur déplore tant, ont précisément pour origine le désir fou de conquête et l'absence de cet idéalisme nécessaire. Cependant, cette thèse douteuse se montre atténuée, dominée (au point qu'aucun des critiques de l'ouvrage n'en a parlé) par le flot généreux de vérité bien notée, de réalité bien fixée, qui enveloppe l'action comme une végétation spontanée, luxuriante. Par malheur, pareille qualité ne règne pas avec une même vigueur dans le fond du tableau, ni en certains détails. Les descriptions du milieu matériel sont brèves et peu caractéristiques; les paysages rares et pas suggestifs; en outre le langage des personnages en vient à paraître peu naturel à cause de la longueur des tirades, et décoloré par manque de tournures populaires.

M. Federico Gana, Chilien s'est montré depuis quelques années conteur très intense et très délicat, peintre de la vie rurale de son pays. Quand notre mouvement moderniste rénovait et développait tous les genres littéraires, M. Gana s'adonna avec autant d'enthousiasme que de tact à styliser notre vie campagnarde. Certes, nos anciens romanciers, Jotabeche, Blest Gana, Barros Gres, avaient déjà traité la matière, mais, préoccupés de photographier les mœurs, en général ils n'étaient parvenus à donner des caractères et du paysage que des images indécises, tachées d'irritante vulgarité. M. Gana, guidé par son goût affiné formé à la lecture des grands romanciers russes, est parvenu à dégager de cette vie primitive et bizarre ce qu'il y a en elle de profondément humain, de typique, d'original en des nouvelles aussi vivantes et pittoresques que pures de facture; ces récits publiés dans les revues ont été le point de départ de tous les jeunes qui ensuite ont cultivé ce genre, lesquels, s'ils ne sont pas

toujours inspirés d'eux, ont au moins pris l'impulsion initiale. Malheureusement, ce bel écrivain, découragé par l'ambiance réfractaire et enveloppé dans la désastreuse bohême des lettrés du moment, a produit peu et n'avait pas publié de livres, occupant son temps en projets et en rêves plutôt qu'au labeur.

Enfin, sous le titre de **Dias de Campo**,il vient de nous donner un recueil de ses meilleures nouvelles.Celles-ci sont,en effet,des scènes observées ou des impressions vécues par l'auteur pendant les jours qu'il passa dans la hacienda de sa famille, en une région pittoresque de la campagne chilienne. Poussé par le désir de la vérité stricte, M. Gana se contente de nous rapporter directement ce qu'il a vu ou senti ; mais son regard a été si pénétrant, sa manière de sentir si profonde, qu'il parvient, en ces simples croquis de la réalité, à nous donner des cas de vie puissants et caractéristiques, à nous présenter des personnages pleins d'humanité et de couleur locale, à nous offrir des paysages que l'on sent imprégnés du parfum âpre de la flore autochtone. Remarquez l'histoire de cette pauvre jeune fille qui, précipitée dans le déshonneur par un père sordide, dédaignée à cause de cela par le *huaso* qu'elle aime,meurt de chagrin ; la vie de ce campagnard rude et généreux qui, étant parvenu à se faire une petite fortune, recueille en sa maison, comme une reine, son ancienne propriétaire tombée dans la misère. Voyez cet homme de peine miséreux et méprisé, qui sous son air timide et son poncho usé cache l'âme d'un héros anonyme, défenseur dévoué de sa patrie ; ce mendiant assassin,qui confesse avec jactance ce qu'il a fait et que « Dieu même ne pourrait défaire », tuer comme un chien le caballero qui lui a tué son chien. Regardez ces verts pâturages, ces enclos remplis de bétail, ombragés quelquefois de groupes de vieux arbres que les parasites fleurissent ; ces montagnes cuirassées de neiges éternelles dans les sentiers abrupts desquelles les pâtres luttent avec les pumas. C'est la vie, c'est l'homme, c'est la terre du pays primitif et vigoureux, dans sa réalité frappante et sa lointaine suggestion. C'est que cet écrivain unit à la puissance de la perception un art consommé. Ainsi, non seulement il précise dans les situations le véritable intérêt humain, il accentue dans les personnages les traits extérieurs et psychiques caractéristiques, mais encore il met également dans les descriptions la couleur locale juste et la touche précise ; il développe la psychologie au cours même de l'action sans le faire sentir ; enfin, il fait parler aux campagnards leur langage propre, sans abuser des barbarismes ni employer le moyen anti-littéraire de la traduction phonétique, en consignant leurs façons ingénues, leurs exclamations particulières, leurs raccourcis savoureux. Son livre, en apparence léger, *facile*, est ainsi en réalité, un petit ouvrage parfait en son genre.

M. Angel Estrada (fils), Argentin, s'est fait remarquer comme un

lettré très avisé et très délicat, cultivant tous les genres d'imagination, du poème au roman. Aiguillonné par ce qu'il appelle « l'immortelle inquiétude », il a vécu en voyage continuel par le vieux monde, en perpétuelle étude des lettres et de l'art, en éternelle recherche de beauté et d'idéal, interprétant ses sensations, ses méditations, ses états d'âme sous différentes formes et avec autant de science que d'art et de sentiment, car il est à la fois un homme d'étude, un styliste exquis et un sentimental passionné. Ainsi, il a publié deux gros recueils de poèmes, *Alma nomade*, *El Huerto armonioso*, impressions lyriques brillantes ou délicates, bien que, parfois, un peu froides ou maniérées, à cause, peut-être, du moule métrique dont il ne parvient pas toujours à se rendre maître. Il a écrit deux romans, *Redencion*, *La Ilucion*, histoires d'amour et d'exaltation artistique, dans lesquels la psychologie exceptionnelle s'allie à un esthétisme raffiné et mystique. Il a publié encore de nombreux livres de ce genre tout moderne d'impressions parallèles de voyage,d'art, de vie : *Del Color y la Piedra*, *Formas y Espiritus*, *Calidoscopio*, etc., pages délicieuses, chatoyantes et suggestives, pleines de nuances, de goût, d'émotion. Cet écrivain artiste, épris de toutes les splendeurs, ne pouvait manquer de chercher des motifs dans les époques anciennes de raffinement et d'art. Il l'a fait dans une pièce dramatique, évocation de l'âge bleu des troubadours provençaux, *Cadoreto*, et il vient de l'accomplir dans une œuvre romanesque, reconstitution des jours de pourpre de la Renaissance italienne, **Las tres Gracias**. Celle-ci est véritablement une vision intégrale, éblouissante, de cette époque incomparable, belle et inspirée, comme exaltée par la splendeur de la statuaire antique rendue à l'admiration des hommes par la vieille terre illustre. Les trois Grâces? Ce sont Pellinetta, Milantia, Novella, les trois héroïnes du livre. Cherchant un louable plan original, M. Estrada nous fait voir, dans un prologue, un vieil artiste et humaniste nourri de culture antique et de philosophie platonicienne, qui prend ces trois beautés comme modèles pour peindre un tableau des trois Grâces. Puis il nous rapporte, en trois longs chapitres, l'histoire de chacune d'elles. Histoires ardentes et fatales, illuminées par tous les dons de la vie splendide et finalement assombries par toutes les rigueurs du destin adverse. Mais à travers ces vies, à côté de ces figures, l'auteur fait agir une foule de personnages, les princes, les artistes, les humanistes de l'époque ; il décrit de nombreuses fêtes ou réjouissances publiques, des banquets, des entrées triomphales, des cortèges, des représentations d'allégories et de mystères ; il conte différents faits de politique ou de guerre, les menées diplomatiques de Jules II, sa campagne fulminante contre Bologne; il dépeint, enfin, villes, régions, monuments, œuvres d'art, Rome, Sienne, Ravenne, la cam-

pagne d'Albano, les marbres antiques exhumés, les peintures de Raphaël au Vatican.... Et tout cela en une série de tableaux brillants, prismatiques et minutieux, comme des peintures botticelliennes dans un style vibrant, irisé, et subtil, comme un réseau de gemmes, dans un vocabulaire opulent à peine accru de néologismes, où il y a un mot propre pour le moindre accessoire. Mais tout cela aussi dans un défilé de personnages, dans une suite de scènes, une prodigalité de somptuosités, une profusion de détails tumultueuse, vertigineuse, excessive. Sans doute, il y a des personnages très bien tracés, comme Novella, Michel-Ange, Jules II ; il y a des tableaux très vivants, comme la fête dans les jardins de la Farnesina ; il y a des descriptions très fermes, comme celle de l'œuvre de Raphaël ; mais la majorité de ces personnages qui apparaissent sans préparation, de ces scènes qui s'accumulent sans ordre, de ces descriptions d'un impressionnisme fougueux, en taches flottantes, sans appui de dessin, paraissent imprécis et quelque peu artificiels, donnant plutôt que l'impression de la vie la sensation d'un énorme panneau décoratif dans lequel les figures, les guirlandes, les fleurs se groupent, se serrent, s'entrelacent brillamment, mais point naturellement. C'est dommage, parce qu'avec plus d'ordre, de sélection, de mesure, ce beau livre aurait été une œuvre parfaite.

M. Pedro Prado, Chilien, s'est fait connaître surtout comme un poète singulier, mais il s'est manifesté aussi comme prosateur et romancier pas commun. Dédaigneux de tout préjugé rhétorique ou philosophique, il s'est efforcé d'interpréter la beauté visible du monde en même temps que cette beauté occulte qui est dans l'essence des choses et que les hommes appellent vérité, librement, parfois gauchement, tantôt en un vers de la plus grande liberté, pas toujours réussi, tantôt en une prose rare, très savoureuse, bien que parfois quelque peu forcée. Nous nous sommes occupés déjà de son œuvre en vers. En prose, il a publié un recueil de poèmes, *La Casa Abandonada*, petites pièces intenses et étranges dans lesquelles le poète penseur qu'il y a en M. Prado réussit à nous donner la sensation du « passage des choses invisibles ». Ensuite, il nous a offert, en *La Reina de Rapa Nui* un petit roman qui unit à la rareté de la fantaisie et à la puissance de la pensée coutumières de l'auteur, la pondération de l'idée et la pureté de la facture rares en lui. Cela revient à dire que c'est, à notre avis, son meilleur ouvrage. C'est l'histoire d'un voyage à l'île de Pâques, cette colonie du Chili, perdue dans l'immensité du Pacifique, dans laquelle le protagoniste nous dépeint la vie heureuse, bien qu'amorale, des indigènes, leurs mœurs libres et pittoresques, en même temps qu'il nous raconte ses amours avec la charmante petite reine du pays mystérieux plein de ruines de temples préhistoriques. Sans doute, il s'agit d'un tableau

imaginaire et même un peu symbolique, mais il y a dans la narration une couleur si véritable et un sentiment si profond de l'existence primitive et du milieu lointain, que tout en lui nous paraît, par magie d'art, réalité de vie et de beauté, et que l'œuvre nous semble une nouvelle exotique consciencieusement observée, une idylle d'amour et de mort vécue avec intensité.

Le dernier livre de M. Prado, **Los Diez**, est un conte franchement fantaisiste et symbolique. Il y est question d'un groupe d'artistes qui demeurent dans un vieux cloître, en communauté de labeur et de méditation, se faisant part de leurs pensées en de longs discours lyriques. Il y a dans l'ouvrage de très belles pages, pleines d'idées curieuses et d'images bizarres; néanmoins l'histoire reste sans émotion, sans vibration humaine : son symbolisme n'est pas celui de la vie, mais celui des idées éthiques ou esthétiques de l'auteur. Il est vrai que la description du cloître avec son clocher mélodieux et son puits peuplé de crapauds centenaires donne une impression pénétrante de vie mystérieuse, autant que les discours des artistes atteignent parfois des notes du plus haut lyrisme. Mais le récit du Frère Errant, qui constitue le noyau thématique, paraît froid, décoloré, artificieux : on dirait que celui-ci déclame une fable morale et un peu sarcastique, taisant ses aventures vraies. Heureusement, il y a dans le livre une image finale qui est une trouvaille de beauté et de *vérité* : cette Barque des Dix qui, lorsque ceux-ci l'occupent, commence à monter, à monter dans l'azur, et qui, à mesure qu'elle s'élève, s'enflamme peu à peu au point que, « s'il avait été possible que les poètes et les enfants de la terre parvinssent à l'apercevoir, ils l'eussent vue passer comme un oiseau lumineux ». La *Barque Etoile*, l'esquif des rêves de tous les artistes. N'est-ce pas un symbole digne de l'imagination d'un grand poète?

FRANCISCO CONTRERAS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Das Verbrechen, par l'auteur de « J'accuse », tome Ier; Lausanne, Payot, fr. 6. — E. Gomez Carrillo : *Au Cœur de la Tragédie*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Francisco Orozco Muñoz : *La Belgique violée*, Berger-Levrault, 2 fr. — Maurice Genevoix : *Nuits de guerre*, Flammarion, 3 fr. 50.— Henri René : *Jours de gloire, jours de misère*, Perrin, 3 fr. 50.

Le troisième livre de *J'accuse* était déjà intitulé « le crime ». Le crime — **Das Verbrechen**, — c'est exactement l'acte abominable par quoi les deux empires centraux ont déchaîné la guerre. L'auteur encore anonyme, mais dont la personnalité s'est affirmée récemment en plusieurs circonstances, cette fois-ci précise et développe son accusation; il reprend la procédure, comme il le dit lui-même, et traîne les coupables devant un tribunal mieux instruit des

faits par la publication de nouveaux documents ; mais, loin de faire preuve d'indulgence, il renforce son premier jugement. Dans *J'accuse*, composé pendant les semaines d'effervescence qui marquèrent les débuts de la guerre, l'indignation jaillit à chaque page. Ici c'est un historien de cabinet qui poursuit son enquête, sans que sa sérénité soit troublée par les bruits du dehors. Il a mis plus d'un an à écrire le premier tome de son ouvrage, un respectable in-8, de près de 500 pages. Il nous fait savoir qu'il y en aura trois et qu'il se propose de mener son œuvre à bonne fin, lors même que la guerre serait terminée avant qu'elle soit arrivée à son terme.

L'auteur de *J'accuse* qui est, comme on sait, un Allemand réfugié en Suisse (1), lie du reste étroitement les responsabilités de la guerre à la conclusion de la paix. Pour lui, une « paix de conciliation », telle que l'envisagent certains Allemands, comme Scheidemann et Erzberger, constituerait simplement la troisième phase de l'agression allemande. L'Allemagne, qui prétend avoir été attaquée, veut consolider ses positions, de telle sorte qu'elle soit protégée contre de « nouvelles agressions ». Or, si on laisse seulement planer l'ombre d'un doute sur les origines de la guerre, on facilite sa manœuvre. Ce n'est pas sans arrière-pensée que la presse germanique revient sans cesse à cette question. « Qu'importe de savoir qui est responsable de la guerre? écrivait la *Gazette de Francfort* du 22 septembre. Cette discussion des responsabilités ne fait pas avancer d'un pas la solution du problème. Ce n'est pas en arrière, mais dans l'avenir qu'il faut regarder. C'est un nouveau statut des Etats qu'il faut créer. » Mais ce statut est impossible à créer tant que l'Allemagne n'aura pas été acculée à faire l'aveu de son crime. Elle a préparé la guerre, elle l'a déchaînée et elle entend en tirer profit en imposant à l'Europe la configuration qui lui convient. L'auteur y insiste :

L'Europe doit-elle continuer à vivre dans l'avenir dans un état d'anarchie, en proie à la rivalité des grandes Puissances, sous le régime de la paix armée qui n'est pas autre chose qu'une guerre latente ? Ou bien cette condition de force doit-elle être remplacée par une condition de droit qui garantisse la paix et la sécurité à tous les groupements organisés ? L'Allemagne aspire à la prolongation de l'anarchie, au milieu de laquelle elle entend fortifier sa sécurité par l'augmentation de sa puissance. Les ennemis de l'Allemagne aspirent à une condition de droit. La question de savoir si l'Allemagne assumera une troisième et lourde faute dépend de la question préalable : l'Allemagne a-t-elle été, oui ou non, assaillie par ses adversaires au cours de l'été 1914? Si elle avait été assaillie, l'idée de fortifier sa position d'une façon unilatérale serait erronée, parce que le moyen ne correspondrait pas au but, mais elle ne serait pas criminelle... Si elle n'a pas été assaillie, l'idée d'une paix allemande de force et de conquête serait un

(1) Ce n'est pas M. Rœsemeier, ainsi que l'a imprimé récemment un journal du matin.

crime contre l'avenir, et ce crime apparaîtrait tout aussi grave que ceux qu'elle a commis dans le passé et dans le présent. En illuminant et en examinant aujourd'hui la question de la culpabilité jusque dans ses derniers recoins, nous préparons en même temps les dossiers qui, après avoir convaincu l'Allemagne d'un double crime, la convaincront également d'un troisième.

Pour l'auteur, la singulière conversion de l'Allemagne au principe de la société des nations, affirmée par M. de Bethmann-Hollweg en novembre 1916 et précisée depuis lors dans la réponse à la note du pape, ne saurait être invoquée comme circonstance atténuante. Ce *pacifisme* de mauvais aloi, encore qu'il soit démenti par les faits, s'appuie sur des arguments de circonstances qui lui enlèvent toute valeur. « Si les circonstances avaient tourné selon la volonté et la puissance de l'Allemagne, la paix nous aurait gratifié d'une Europe pire que celle dont nous jouissions avant la guerre. » L'Allemagne, qui a « péché contre le passé, le présent et l'avenir », devra donc reconnaître sa faute avant que les Alliés consentent à traiter avec elle. C'est l'idée que nous avons toujours soutenue ici. L'auteur fait peu de cas des velléités de démocratisation que l'on a cru pouvoir constater en Allemagne depuis quelques mois. Le « travail interne » qui s'accomplit chez nos ennemis et qui était à peine commencé, au moment où il écrivait son livre, lui paraîtra de médiocre importance, tant que le peuple allemand n'aura pas reconnu la culpabilité de ses dirigeants et qu'il se sera débarrassé d'eux.

L'auteur de *J'accuse* a divisé son ouvrage en une série de monographies, au cours desquelles il reprend point par point toutes les pièces qui mettent en lumière le jeu criminel de l'Austro-Allemagne. En même temps qu'il fait œuvre d'historien, il s'affirme vigoureux polémiste en répondant aux attaques dont il a été l'objet de la part de ses compatriotes. Les Allemands ont publié de nombreux ouvrages sur les origines de la guerre, parmi lesquels ceux de MM. Helfferich, Helmot, Schiemann, Rohrbach et Chamberlain sont les plus répandus. Tous ces auteurs ce sont efforcés de démontrer que l'Allemagne, injustement attaquée, a été victime d'un affreux complot; mais chacun a traité la question à sa manière, de sorte qu'il était aisé de les mettre en contradiction les uns avec les autres. Quand on ment, il faut au moins se mettre d'accord pour que les légendes que l'on veut faire passer pour des vérités concordent entre elles. Pour la plupart des Allemands, c'est la Grande-Bretagne qui dirigeait dans les coulisses la diplomatie de l'Entente, en vue de préparer la « destruction de l'Allemagne ». Mais M. Helfferich, ancien directeur de la Deutsche Bank, actuellement vice-chancelier de l'empire, a publié en 1915 une brochure dont la conclusion tendait à démontrer que la Russie est la principale coupable.

Le premier volume de *Das Verbrechen* consacre plusieurs chapitres à la réfutation de cette assertion. La « méthode » de M Helfferich y est minutieusement décrite et l'auteur n'a pas de peine à montrer avec quelle mauvaise foi opère ce fonctionnaire impérial. De récentes polémiques ont remis au premier plan les calembredaines de M. Helfferich. On se rappelle quels arguments les Allemands ont essayé de tirer des dépositions faites par le général Yanouchkevitch, au cours des débats du procès Soukhomlinof. Une interview du chancelier Michaelis, qui interprétait à sa façon ces prétendues révélations, a été radiographiée dans le monde entier (5 septembre) et tous les journalistes à la solde de la propagande impériale ont affirmé avec arrogance que l'Allemagne tenait enfin la preuve de la « culpabilité » russe. Ce fut un beau tapage, mais à la grande stupéfaction des Allemands, il n'est pas parvenu à nous troubler dans notre quiétude. Nos ennemis n'ont pas de chance : chaque fois qu'ils prétendent avoir découvert un nouveau document qui leur paraît être de nature à les innocenter, ils n'obtiennent d'autre résultat que de fortifier notre position. Les prétendues « révélations » sur la mobilisation russe en ont amené d'autres, dont il nous a été permis de tirer argument pour préciser certains événements dont le détail était demeuré obscur. C'est ainsi que les déclarations du comte de Pourtalès, publiées par les *Basler Nachrichten* du 20 septembre, ont permis d'établir que la démarche faite par ce diplomate allemand auprès de M. de Sazonof, le 29 juillet 1914 à 7 heures du soir, bien qu'il l'ait qualifiée d'amicale, équivalait à un ultimatum. Toutes les mesures ultérieures de la Russie reçoivent ainsi leur pleine justification et la propagande tudesque en est pour ses frais.

On appréciera pleinement l'exposé présenté par l'auteur de *J'accuse*, si on le rapproche des textes publiés depuis la publication de son volume. Cet esprit ingénieux a pénétré la machinerie diplomatique de la guerre jusque dans ses moindres rouages. Non seulement les lignes générales de ses analyses sont rigoureusement conformes à la vérité historique, chaque fois qu'un fait nouveau nous est révélé on s'aperçoit qu'il s'emboîte exactement dans l'ensemble des déductions qu'il nous présente. Il ignorait tout des événements de la politique russe, dont M. Michaelis espérait pouvoir tirer bénéfice ; et pourtant rien ne nous a été révélé que nous n'ayons pas déjà trouvé aux chapitres V, VI et VII de *Das Verbrechen*. Aussi l'auteur de *J'accuse* a-t-il été à même de juger comme elle le mérite la manœuvre du chancelier allemand (*Freie Zeitung* du 22 septembre). Pour la proposition de Sir Ed. Grey qui sert de thème aux trois premiers chapitres du volume, on pourrait faire les mêmes constatations, si l'espace ne nous était mesuré. Là encore, les révélations de

M. Gérard, à propos du télégramme de Guillaume II à M. Wilson, ont démasqué la louche machination de l'Allemagne.

Espérons que le premier volume de *Das Verbrechen* ne tardera pas à être mis sous les yeux du public français. *J'accuse*, ainsi que le dit l'auteur lui-même, est « le livre le plus lu et le plus répandu de la littérature mondiale ». Il a été traduit dans toutes les langues et le professeur Hans Delbrück constate amèrement dans les *Preussische Jahrbücher* qu'on en trouve un exemplaire sur la table de chaque paysan norvégien. Le *Crime* mérite la même fortune. Ainsi que son devancier, il finira bien par trouver le chemin de l'Allemagne.

HENRI ALBERT.

§

Ce qui fait l'intérêt des récits de M. Gómez Carrillo, peut-on dire, je crois, assez justement, c'est qu'il ne s'intéresse pas seulement aux choses immédiates de la guerre, aux actions qui lui sont rapportées ou qui se trouvent se dérouler sous ses yeux, mais avec un grand sens des événements historiques, en même temps que leur à-côté, leur préparation, — l'organisation des armées belligérantes, — il se plaît à étudier, avec leurs décors et leurs fastes, les circonstances du passé. Ses livres, qui ne sont en somme que des recueils d'articles, sont pensés, vécus, — abondants en observations, comme en tableaux et en épisodes ; il sait et il observe, — étudie les personnages ainsi que les milieux ; s'efforce de les présenter, de les mettre en scène, — de les faire vivre, en somme, — tant que les chroniques qu'il se trouve périodiquement réunir méritent d'être retenues, car elles dépassent de beaucoup la valeur moyenne du journalisme. — Avec son nouveau volume : **Au Cœur de la Tragédie**, il nous conduit parmi l'armée anglaise dont il étudie le caractère si spécial, — surtout comparé au caractère allemand et ses procédés brutaux. Il y a chez les Anglais une attitude chevaleresque, — sans doute jusqu'à un certain point, — surtout déterminée par l'idée de ce qu'ils appellent le *jeu loyal* (*fair play*), et nos alliés n'en veulent pas tant à la collectivité allemande qu'à certains personnages qui la conduisent, — ce qui peut sembler d'ailleurs parfaitement discutable. Toutefois, il n'y aura, chez eux, jamais d'attendrissement, — par exemple la crainte de taper trop fort ; ils jouent franc jeu et non jeu de dupes. — Suivent des considérations sur l'attitude britannique qui a respiré d'abord la haine, mais ne s'est jamais départie de sa force calme où entre surtout l'amour de la justice, — la patience, qui lui fait dominer tout mouvement excessif et tient à pouvoir distinguer parmi les coupables. Il s'en suit que les prisonniers sont traités avec une certaine indulgence, — une retenue dont il n'est pas tr

sûr que l'adversaire ait de la reconnaissance et que d'ailleurs il n'a jamais mise en pratique. Au témoignage de tous ceux qui sont revenus d'Allemagne, les prisonniers anglais et russes sont peut-être ceux qui ont été le plus mal traités. — Le volume de M. Gómez Carrillo parle cependant des hôpitaux organisés par nos alliés ; des camps de repos, où se retrouve tout le confort britannique, — alors que, chez nous, on en est toujours à l'improvisation ; des tranchées anglaises en Artois, — vers Carency, Notre-Dame de Lorette, Souchez, Ablain-Saint-Nazaire, etc., et il rappelle au vieux temps l'invasion espagnole qui fut arrêtée à Rocroy, comme il donne la physionomie maintenant anglaise de Saint-Omer, — avec des détails intéressants sur la vieille abbaye de Saint-Bertin. Les journalistes se trouvent à Aire, qui a conservé des édifices encore de la domination espagnole : l'église, le corps de garde, la maison du brasseur, d'autres constructions anciennes. Plus loin, ils passent près de la tour de Lillers, de l'église qui possède un Christ miraculeux; à Béthune et à Bailleul, et visitent les champs de bataille de Belgique, — l'Yser, Nieuport, Pervyse, Dixmude. Un combat est donné du côté de Messines, et malgré l'ardeur des troupes, ce qui frappe M. Gómez Carrillo, c'est le paysage aux lignes calmes, qui s'étendent en ondulations de collines sous le ciel clair, avec des barrières d'arbres légers gagnant les lointains, — le décor paisible où se déroule une des plus formidables tragédies de l'histoire présente. La caravane se trouve enfin à Poperinghe, qui fut d'abord transformé en un immense hôpital, — qui a repris sa vie paisible depuis lors, et où l'on célèbre même la fête du pays, — moitié rires et moitié larmes, — en attendant la fin de l'horrible guerre qui aura tout dévasté. La relation de M. Gómez Carrillo contient nombre de choses encore ; des indications curieuses sur le caractère des officiers anglais ; des extraits de lettres écrites par les Tommies ; le tableau d'un hôpital de campagne, — avec l'horreur des opérations chirurgicales, etc... L'auteur passe en Angleterre et parle des hommes que le conflit actuel a mis au premier rang : Kitchener, Lloyd George, Balfour. Un chapitre encore raconte le travail formidable des usines de canons et munitions, et le livre finit en parlant de l'effort général des alliés, « au bout de deux ans », — mais dont on espérait un résultat plus efficace, toutefois que ce ne soit en somme que partie remise.

D'origine espagnole comme M. Gómez Carrillo, bien que de nationalité mexicaine, M. Francisco Orozco Muñoz, étudiant en médecine à Liége, se trouvait dans la ville où il se mit au service de la Croix-Rouge au moment de l'agression allemande de 1914, et il a publié un petit volume, **la Belgique violée**, où il donne ce qu'il appelle modestement *les Ephémérides de l'invasion*. C'est un court

récit des événements, — des heures tragiques qui virent l'occupation du pays, obligé de céder devant la force brutale ; une simple énumération des faits dans une langue jolie et souple, et qui garde le souvenir de la grandeur castillane de même que la joie de vivre, tant qu'il oublie parfois le tragique des circonstances pour noter des effets de lumière, l'indifférence éternelle de la nature dont le décor encadre les épisodes les plus lamentables. Le témoignage n'en a que plus de valeur et de telles dépositions sont surtout à retenir. — M. Fr. Orozcgo Muñoz raconte les premiers incidents du conflit ; il indique l'enthousiasme des troupes belges au moment de la mobilisation. L'ennemi approche cependant de la ville, poussant devant lui « des paysans à la tête des colonnes contre le feu des forts ». On se communique sans doute de bonnes nouvelles, mais Liége se trouve bientôt occupé, toutefois que les forts continuent à tenir. Les troupes allemandes commencent à défiler dans la ville et il faut convenir que l'auteur ne les montre pas trop agressives tout d'abord. La population les accueille simplement, obligée par la force des choses, et comme nous sommes en Belgique les femmes leur apportent même du café. Les envahisseurs s'installent cependant que circulent d'extraordinaires informations, toutes défavorables aux Allemands ; on annonce ainsi « la révolution à Berlin, le débarquement de 800.000 Anglais, la destruction de la flotte germanique ». — Les pertes de l'ennemi avaient été lourdes devant les forts de Liége qui avaient fini par tomber (21 août) ; l'auteur les évalue à 44.000 hommes ; près du fort de Barchon, « il y avait 1 m. 50 de cadavres, aussi loin que pouvait s'étendre la vue. En quelques endroits, les morts étaient restés debout, entassés, déchiquetés, n'ayant pu tomber faute de place. La rigidité cadavérique était si violente que le monocle des officiers était resté à l'œil, fixé brutalement dans une grimace suprême. » Aussi la ville fut condamnée à payer une forte amende, — 50 millions. L'attitude des troupes avait d'ailleurs changé. Les incendies, les massacres commencèrent bientôt, — l'ennemi sans doute ayant besoin de terroriser la population. Il en fut de même aux environs, à Bressoux, à Robermont, etc... Sur la fin du récit et après divers détails sur les blessés, le personnel du service sanitaire, les religieuses, — et des conversations diverses, — on assiste encore au défilé des troupes, mais qui sont envoyées dans l'Est cette fois, pour combattre les Russes. La vie peu à peu recommence à Liége ; les petits vapeurs de la Meuse reprennent leur service vers Maestricht, — et l'auteur arrête ses notes au moment de s'embarquer pour la Hollande.

De M. Maurice Genevoix, je crois juste d'indiquer encore un volume relatif aux premiers mois du conflit : **Nuits de Guerre** (*Hauts de Meuse*), récit de choses vues, observées, et consciencieu-

sement décrites, où se trouvent le plus souvent en scène des hommes de troupe qui bavardent, discutent ou gouaillent, échangent des réflexions qui seraient banales sans l'argot professionnel, ensuite triment et se battent avec l'entrain nécessaire. Cela se passe au moment de la relève d'abord ; la compagnie descend vers un village où elle s'installe et peut dormir à l'abri ; on l'envoie ensuite en seconde ligne et elle reçoit encore des obus ; elle passe au bois Saint-Remy et se réinstalle dans les tranchées. De temps à autre, c'est de nouveau la relève et il y a de courts répits ; puis on retourne au front ; on doit rester jour et nuit dans des trous où il fait froid, où l'on reçoit la pluie du ciel aussi bien que les projectiles des Boches. La compagnie se trouve encore au repos à Mont-sous-la Côte et les officiers logent chez une vieille paysanne rapace, mais où ils ont un bon lit, où ils peuvent se procurer des choses en dehors de l'ordinaire. Le dernier épisode, enfin, est aux Eparges, dont il a été si souvent question dans les communiqués — et c'est la guerre dans la boue, les saletés de l'hiver, les trous d'obus remplis d'eau, la bruine qui traverse, pénètre les vêtements. On finit par enlever des tranchées aux Allemands, mais qui déclanchent à leur tour une attaque de nuit, — juste à la veille de la relève, et ce n'est qu'après de longues heures d'inquiétude, voire de transes comme de fusillade rageuse, que les poilus reprennent le chemin de l'arrière où ils goûteront une quiétude, sans doute trop courte, toujours, mais qu'en somme ils n'auront pas volée.

L'histoire d'un bataillon depuis les débuts de la guerre jusqu'aux événements de Verdun, — **Jours de gloires, jours de misère**, a été rapportée encore par un de ses officiers, M. Henri René, en de larges tableaux, une suite d'épisodes où il a voulu rappeler les circonstances principales de cette laborieuse campagne. Il rapporte d'abord la poussée vers la frontière, en Alsace, l'angoisse des premiers jours, — surtout des premières nuits ; en Lorraine, l'avance quasiment à tâtons, puis l'attaque ennemie, multiple et qui balaye tout ; les marches et contre-marches sur la frontière, le désarroi, le désordre des premiers moments de la guerre. Echarpé une première fois, le bataillon est envoyé se refaire au camp de Mailly ; mais au bout de trois jours, on le rappelle, on l'envoie dans le nord. C'est le contre-coup de la victoire de la Marne ; l'offensive reprend sur toute la ligne ; les troupes se trouvent à Soigny-aux-Moulins, la Chappe, Suippe, Souain où elles se heurtent aux forces ennemies et doivent se replier après un combat nocturne, pour revenir et emporter la position. Ce fut ensuite l'épisode de Lorette. On les dirige sur l'Yser, où sont donnés encore de durs combats, — à la « ferme tragique » surtout, un des coins les plus horribles du champ de bataille ; l'effort de l'ennemi est tel à ce moment même, que le

front se trouve enfoncé entre le moulin de Spanbroke et Wytschaete. Mais il y a d'autres combats, des déplacements encore, des retours de fortune. Les pertes sont terribles ; le bataillon qui a été mis en réserve est encore rappelé, presque de suite, et doit gagner le bois de Verbranden-Molen, où se livre une bataille atroce, mais qui arrête enfin la ruée de l'ennemi. — Après un repos bien gagné, les troupes se retrouvent en Artois, et de ce côté c'est le supplice de la boue, — une mer d'immondices et de terres fondues, où l'on enfonce jusqu'aux genoux, — et le dernier tableau, l'épilogue du drame se joue à Verdun, durant la longue bataille des forts sur lesquels s'acharna l'artillerie allemande. — C'était toujours le même bataillon, mais, on peut le croire, les officiers aussi bien que les hommes, pour la plupart, ont été remplacés.

Au cours de ces récits, M. Henri René donne des indications souvent curieuses. parmi lesquelles on peut retenir le phénomène si déconcertant des hallucinations collectives, qui décuplent la vue ou la trompent. « Cent spectateurs qui ont vécu la scène la racontent ensuite, dit-il, de cent façons différentes, et aucun d'eux ne ment. Celui-ci voit des masses profondes qui s'avancent au son des fifres, drapeaux flottants. Celui-là compte des colonnes par quatre progressant en formation échelonnée. Un autre aperçoit des officiers, révolver au poing, qui font marcher de force des hommes récalcitrants ; d'autres encore dénombrent les victimes de nos coups, dont les cadavres s'entassent devant nos tranchées », etc... Il y a évidemment aberration, détraquement des sens dont la déposition était jusqu'ici acceptée. Mais après une telle constatation ne devient-il pas hasardeux de s'en rapporter à ce qu'affirment les témoins oculaires ?

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Autriche-Hongrie.

NOUVEAUX MINISTÈRES. — La tragi-comédie se poursuit dans la Monarchie dualiste. Elle tend toujours au même dénouement : la paix. Il faut la paix aux gouvernants de Vienne, car la famine et la révolution planent sur l'Empire. La lecture des journaux austro-hongrois est en effet pénible en ce moment. Ce ne sont que lamentations sur la pénurie de denrées alimentaires, de matières textiles, de cuir, de charbon, de pétrole, etc. Le maire de Prague, après les conseillers municipaux de Vienne, demande des mesures urgentes à l'égard des grandes villes. Nombre de municipalités de province craignent des désordres si la disette ne cesse au plus tôt. Les populations voient avec horreur arriver l'hiver, tueur de pauvres gens. Comment résister aux grands froids de l'Europe centrale sans nourriture, sans

vêtements, sans chaussures et sans feu? En été on marche déjà sur du carton, et à quel prix! Les *Nàrodni Listy*, de Prague, relevaient dernièrement à l'étalage d'un cordonnier de Kral-Vinohrady, faubourg de Prague, une étiquette caractéristique. Elle indiquait le prix d'une paire de bottines : 64 couronnes, et ajoutait : « On ne garantit pas la qualité de la marchandise : les semelles sont en carton. »

Les récoltes de cette année, sur lesquelles le gouvernement comptait, sont nulles. Les gelées du printemps — et elles se sont fait sentir jusqu'à la fin de mai — auxquelles a succédé une sécheresse inouïe n'ont même pas permis de récolter le grain semé. Comment pourra-t-on, dans de telles circonstances, arrêter les épidémies qui sévissent partout? La Hongrie même, grenier des Empires centraux, est atteinte. Le Prof. Gyula Bencze, de la Faculté de médecine de Budapest, le constatait dans l'*Az Ujsag* du 26 août. « On ne peut pas, dit-il, à cause de leur cherté, se procurer les vivres nécessaires... Dans les hôpitaux, les classes peu riches sont nourries d'une manière très insuffisante... Malheureusement, vu la pénurie, les hôpitaux eux-mêmes ne peuvent pas remédier à cet état de choses. Notre pays est atteint d'une des plus terribles maladies, la tuberculose, qui se répand d'une façon effroyable et fait des victimes de plus en plus nombreuses. La maladie se répand dans les villes à cause, principalement, de la disette. Une catastrophe est imminente en Hongrie. » Un mois plus tôt, dans l'*Arbeiter Zeitung* du 26 juillet, un Allemand, le Prof. Uhde, de l'Université de Graz, avait dit la même chose de l'Autriche et réclamé la paix, car, demandait-il, « pour combien de temps aurons-nous encore à manger et dans quel sens se développera notre situation à l'intérieur? »

Le jeune empereur et son gouvernement n'ont pas échappé à ces préoccupations. Pour éviter la catastrophe, le complot allemand de Stockholm ayant échoué, ils se sont adressés à la seconde puissance internationale, au Vatican. Leurs démarches réussirent si bien que, dès le 21 juillet, la *Reichspost* pouvait annoncer et commenter à l'avance la note pontificale destinée à « faire de nouveau fraterniser les Etats ». Il serait facile, d'ailleurs, de montrer la part de l'inspiration autrichienne dans la proposition pontificale. La Russie, la Roumanie et la Serbie ne sont pas même nommées; les questions austro-hongroises, pourtant si importantes, ne sont pas même effleurées. Si pourtant le jeune Charles Ier comptait sur le succès de la tentative papale, la réponse du Président Wilson a dû le désillusionner, comme elle a désillusionné la presse allemande d'Autriche et les journaux magyars de Hongrie. Seule une faible partie de la presse magyare d'opposition — qu'on a trop citée chez nous, d'ailleurs — a semblé approuver. Les grands quotidiens gouvernementaux de Budapest ont couvert le président d'invectives, disant, comme

le *Magyar Hirlap* d'Andrassy (6 septembre), que « tout ce que Wilson a fait et écrit pendant la guerre contient une part d'hypocrisie et une part de jactance » ou, comme le *Budapesti Hirlap* (6 septembre), que « la réponse de Wilson à la proposition du pape est un rare exemple de dissimulation, d'affectation et d'hypocrisie politique ».

On cherche pourtant, malgré ces insolences inspirées par le dépit, à amadouer le président de la grande république américaine. On connaît la rigueur de ses principes démocratiques. On s'évertue donc, sur les bords du Danube aussi bien à Budapest qu'à Vienne, à barbouiller les gouvernements autocratiques de couleurs d'apparence démocratique. En Hongrie, si nous en croyons le *Vilag* du 22 août, lorsque M. Esterhazy eut quitté le pouvoir, on annonça la nomination du comte Andrassy au poste de Président du conseil. Il n'y avait entre sa politique et celle de la couronne et du gouvernement autrichien aucune divergence. Mais voilà que, volte-face bizarre, le roi change d'opinion et choisit Weckerlé. Le *Vilag*, qui n'a pas été démenti, affirme que ce changement est dû au veto du comte Czernin qui trouve Andrassy trop compromettant. Andrassy est, en effet, l'homme qui, en toutes occasions, a proclamé son attachement à l'Allemagne et la nécessité de la *Mitteleuropa*. Weckerlé a, certes, les mêmes idées, mais il a l'avantage de ne les avoir pas affichées avec tant d'éclat. Le nouveau président du conseil hongrois songe à réaliser de grands projets économiques et à introduire certaines réformes électorales qui feront croire à la démocratisation du royaume millénaire de Hongrie. Nous connaissons ses projets économiques : c'est la réalisation, sous une forme déguisée, de la *Mitteleuropa*. Quant aux réformes électorales, elles seront celles que réclame tout bon Magyar et qu'exposait, le 7 septembre, le baron Bela Tallian aux lecteurs du *Neues Wiener Tagblatt*. « D'après nos conceptions libérales, prétend le magnat, nous sommes prêts à consentir à l'extension des droits civils si cette extension garantit impérieusement pour l'avenir l'influence décisive du magyarisme et des intellectuels magyars dans l'Etat. » Apponyi, ministre de l'Instruction publique, a déjà commencé à réaliser ces « conceptions libérales » en défendant aux écoles roumaines de Transylvanie d'enseigner une autre langue que le magyar et en interdisant aux élèves des écoles primaires slovaques de prier dans leur langue maternelle. Pour compléter cette démocratisation magyare de la Hongrie, l'officieux *Pester Lloyd* (1er septembre), suivant l'exemple du *Pesti Hirlap*, propose tout simplement d'exproprier les non-Magyars et de les remplacer sur leurs terres par des Magyars et des Allemands. Espérons que le libéralisme des descendants d'Attila et d'Arpad ne trompera personne.

Le parlementarisme de Vienne ne fera, non plus, illusion à personne. On sait qu'à la chute de Clam-Martinitz, un bureaucrate, Seidler, avait été appelé par l'empereur à constituer un cabinet provisoire. Seidler s'etait en vain efforcé d'obtenir des députés slaves leur participation à un gouvernement de conciliation nationale. Son échec l'obligea à ajourner la Chambre. Il n'en continua pas moins ses démarches auprès des Tchèques et des Yougoslaves dans l'espoir de trouver parmi eux quelque dissident prêt à se rallier au programme qui sauverait l'Autriche. Il fut à nouveau déçu. Ne voulant pas, pourtant, se présenter en vaincu devant le Reichsrat, il décida de transformer son ministère bureaucratique provisoire en ministère bureaucratique définitif. Mais, pour donner le change, il eut soin de choisir quelques fonctionnaires slaves, comme M. Horbaczewski, conseiller d'hygiène, ou Ivo von Zolger, chef de section à la Présidence du Reichsrat. Seidler fit aussitôt trompetter sa victoire par le *K. K. Korrespondenz Bureau*. « La voie est enfin libre, qui conduit à la solution du grand problème de la réforme constitutionnelle, puisque le nouveau cabinet voit réunis pour la première fois, à côté de ministres allemands et polonais, des représentants des Yougoslaves, des Ruthènes et des Tchèques. » C'était là un mensonge flagrant auquel la *Zeit* (31 août) elle-même ne se méprit point. « Comme on n'a pas réussi à former un ministère avec les représentants des partis nationaux, on en a constitué un dans lequel différentes nationalités sont représentées par des fonctionnaires de leur race... Les fonctionnaires que le hasard a fait naître dans un village slovène ou ruthène et qui ont fait leur carrière pour devenir conseillers auliques et ensuite ministres, n'en restent pas moins pour cela des ministres fonctionnaires, alors même qu'ils doivent à leur origine nationale leur nomination au poste de ministres. Le représentant de la nation ne peut être que celui qui est élu et non pas celui qui est nommé. » Les Tchèques s'empressèrent, d'ailleurs, de faire remarquer qu'aucun des leurs ne figurait dans le nouveau gouvernement, le comte Silva-Tarouca, Allemand d'origine polonaise, ne pouvant être considéré comme Tchèque par le simple fait qu'il possède de grandes propriétés en Bohême. Ils notifièrent également leur intention bien arrêtée de continuer leur politique d'opposition. Les Yougoslaves firent de même. « Le Club yougoslave, disait une note inspirée publiée le 1er septembre par le *Slovenec*, ne peut soutenir qu'un gouvernement qui accepterait le programme de notre déclaration et qui renoncerait au système germanisateur d'aujourd'hui ; cette attitude ne sera modifiée par aucun ministre yougoslave. » C'est catégorique, et Seidler doit s'apercevoir que sa tactique n'a pas réussi à l'intérieur. Il n'aurait pourtant subi qu'un demi-échec si la seconde partie de son programme était réalisée. Il a voulu, en effet, comme

le disent les *Novine* du 5 septembre, « faire d'une pierre deux coups : d'une part, montrer à l'étranger, et surtout à Wilson, qu'il a satisfait à toutes les exigences relatives à la liberté des petits peuples ; et d'autre part, donner au moins quelques satisfactions aux sentiments des Slaves qui, pour la quatrième année déjà, versent leur sang pour une Monarchie qui, en mille circonstances, s'est montrée à leur égard une « marâtre édentée ». Mais on verra bientôt que le coup de Seidler n'a pas porté. Les Slaves, et en particulier les Yougoslaves, ne se contenteront par des miettes tombées de la table du maître ; ils demanderont la réalisation complète et intégrale de toutes leurs revendications pour la liberté et les droits de l'homme. »

Dans son programme, le nouveau ministère cherchait à amadouer les ennemis de l'intérieur aussi bien que ceux de l'extérieur en promettant aux diverses nationalités de l'Empire une fallacieuse autonomie. Il s'est attiré ainsi des professions de foi dont il n'a guère lieu d'être satisfait. Les Tchèques, tout d'abord, à la suite d'un virulent discours de l'ancien ministre Pràšek, ont, dans une réunion tenue aux environs de Prague, voté une résolution affirmant que ni l'autonomie ni le droit de disposer d'eux-mêmes « dans le cadre de la monarchie » ne sauraient les satisfaire. Ils veulent un Etat tchécoslovaque démocratique et indépendant. Par la voix du président de leur club, M. Korošec, les Yougoslaves se montrent tout aussi intransigeants. « Nous, Slaves, a déclaré M. Korošec au *Hrvatski Dnevnik*, de Sarajevo (3 septembre), nous ne pouvons adopter d'autre ligne de conduite qu'une opposition irréductible et consciente. Même si Seidler n'avait appelé que des Slaves dans son cabinet, nous n'aurions pu accepter le programme exposé. L'autonomie nationale dont on parle ne nous satisfait pas. Notre programme à nous, c'est notre déclaration du 30 mai. Qui n'est pas avec nous, est contre nous ! » Le 30 mai, les Yougoslaves réclamaient leur indépendance. Ils continuent.

Tous ces Slaves n'ont, pour exalter leur résistance, qu'à écouter aujourd'hui le récit de tous ceux que rejettent les geôles austro-hongroises. Les rescapés du camp d'internement de Thalerhof où, sur 5.000 internés, on en a enterré 2000, les libérés des cachots de Möllersdorf ou d'ailleurs, dont le seul crime était leur nationalité, suffisent à faire le procès de l'atroce régime autrichien. Il n'est donc pas surprenant de voir partout, dans tous les partis politiques, s'affirmer l'opposition au gouvernement. Ne voit-on pas, par exemple, en ce moment les ouvriers socialistes tchèques abandonner par dizaines de milliers les chefs de leur parti, Šmeral et Soukup, parce qu'ils les trouvent trop inféodés au gouvernement ? Tous ces internationalistes d'hier se rangent autour d'un autre chef, Modráček, pour créer un parti socialiste nouveau qui affiche un nationalisme radical sans tou-

tefois répudier les grands principes du socialisme. N'a-t-on pas vu aussi les représentants des divers partis tchèques se concerter à Luhačovice en vue d'une prochaine concentration ? Seidler, avec ses « ministres nationaux », ne vaincra pas toutes ces forces de résistance.

Vaincra-t-il plus facilement la résistance des ennemis de l'extérieur ? Le gouvernement austro-hongrois entretient en Suisse toute une presse chargée de faire connaître ses bonnes intentions. Il envoie chez nos voisins helvétiques ses personnages les plus imposants et les moins compromis, Goluchowski ou Karolyi, avec la mission de faire entendre à tout venant que la pauvre Monarchie dualiste est bien malheureuse de subir le joug de l'Allemagne et qu'elle n'aspire qu'à traiter une paix séparée qui la délivrerait de son alliée. Il trouve même chez nous ou en Angleterre quelques journalistes ou diplomates en rupture de carrière pour essayer de convaincre l'Entente qu'il serait dangereux de démembrer l'Autriche-Hongrie. Les événements récents prouvent que tous ces efforts n'ont pas abouti. Depuis son entrée dans le conflit, l'Italie n'a cessé d'affirmer son désir de voir la guerre conduire à la liquidation de l'Empire danubien. Les récentes conférences interalliées tenues à Paris et à Londres, et où le baron Sonnino est venu présenter le point de vue italien, auront certainement contribué à hâter la solution de ce problème. Elles constituent, en tous les cas, un clair symptôme. L'entrevue de Corfou, à la suite de laquelle les représentants du Royaume de Serbie et ceux du Comité Yougoslave ont signé, le 20 juillet, une mémorable déclaration, en est un autre. Ce document important, constatant l'unité de vue qui existe entre le gouvernement serbe et les Yougoslaves, jette les bases d'un Etat futur qui réunira en une monarchie démocratique présidée par la dynastie des Karageorgevitch tous les Serbes, tous les Croates et tous les Slovènes, peuples de même sang, de même langue et d'aspirations identiques. Ainsi se trouvera constituée une barrière solide capable d'arrêter les Germano-Magyars dans leur marche vers Bagdad et le golfe Persique. Ainsi malgré la tentative pontificale, malgré la soi-disant politique démocratique et nationale de Seidler, malgré les parlotes de Genève ou d'ailleurs, se trouve décidé le sort de l'Empire danubien : *Finis Austriæ.*

JULES CHOPIN.

§

Balkans.

Il n'y a pas que de la peinture ou de la poésie simultanéiste. Depuis quelque temps l'Allemagne fait de la diplomatie simultanéiste et avec quel acharnement! Eprouvant un impérieux besoin de paix, ne frappe-t-elle pas à toutes les portes à la fois dans l'espoir de trouver des oreilles ennemies qui enfin consentiraient à l'écouter ? Vous

connaissez la chanson. A Pétrograd, elle dit : « Faisons une paix honorable et séparée. Si vous la signez tout de suite, je serai la générosité même à votre égard. » Aux Alliés occidentaux elle tient un langage analogue : « Je vous offre une paix particulièrement avantageuse, si vous me laissez les mains libres du côté de la Russie. » Mais la manœuvre est beaucoup plus compliquée que cela. La diplomatie allemande s'adresse également aux pays balkaniques. Elle intrigue vainement chez les Iougo-slaves et depuis plus de deux mois elle s'attaque à la Roumanie.

Une grande partie du pays étant occupée, les Allemands essaient de séduire, sans d'ailleurs obtenir des résultats encourageants, ceux des Roumains qu'ils font plier sous leur domination provisoire. Pour atteindre leur but ils se déclarent disposés à céder à leurs ennemis d'aujourd'hui la Bessarabie, tout en les obligeant à rétrocéder aux Bulgares le quadrilatère que ceux-ci ont dû leur abandonner à la fin des guerres balkaniques.

Je tiens ces informations de M. Dendramis, chargé d'affaires de Grèce à Bucarest depuis l'occupation de la capitale roumaine par les Allemands jusqu'au moment de la rupture des rapports diplomatiques entre l'Hellade libérée et les empires centraux. De passage à Paris, le distingué diplomate grec a cru opportun de révéler à l'opinion publique des pays de l'Entente les plans de la Wilhelmstrasse concernant les Balkans.

« Cette paix séparée, nous disait M. Dendramis, l'Allemagne la recherche pour trois raisons :

1° Pour produire son effet aussi bien sur les neutres que sur les Alliés. Un ennemi belligérant qui abandonnerait la partie, voici un événement dont le gouvernement de Berlin tenterait de tirer un profit moral.

2° Pour établir sa domination économique définitive sur la Roumanie. Les Allemands qui ont démonté toutes les machines industrielles dans les provinces envahies et qui ont transporté cet important matériel en Hongrie, en Bulgarie, en Turquie espéreraient qu'une fois la paix signée avec la Roumanie, celle-ci se trouverait contrainte de s'adresser aux usines allemandes pour se procurer à nouveau l'outillage nécessaire à son industrie.

3° Pour pouvoir peser sur l'Autriche par l'intermédiaire d'une Roumanie germanisée. »

Car il faut prendre en considération que les relations austro-allemandes sont tellement tendues depuis quelque temps que le renouvellement même d'une alliance entre les deux empires du centre semble compromis. Telle est l'opinion de certains hommes politiquas que M. Dendramis a eu l'occasion de voir à Vienne. Mais à Bucarest même n'a-t-il pas constaté de ses propres yeux que les of-

ficiers autrichiens n'adressaient jamais le moindre salut à leurs confrères allemands?

L'Allemagne a donc besoin de l'appui des Roumains et fait des efforts pour les circonvenir. Elle leur offre des territoires—qui d'ailleurs ne lui appartiennent pas, — des capitaux pour réparer les ruines et tout ce qu'ils demanderaient... Mais avant tout elle tient à offrir aux Roumains un roi, qui remplacerait Ferdinand sur le trône, et qui ne serait autre que le prince Eitel, ce perpétuel chercheur de couronne.

Les propositions allemandes n'ont pas été accueillies favorablement même par les hommes politiques roumains les plus connus pour leur germanophilie. Prétextant que la Moldavie est loin d'être occupée tout entière par les Allemands et que la Bessarabie est toujours entre les mains des Russes, MM. Carp et Marghiloman ont déclaré ne pas approuver une pareille solution.

Mais outre les Roumains, les Bulgares aussi s'opposent à l'éventualité d'une paix semblable qu'ils n'estiment pas suffisamment avantageuse pour eux. Reprendre le quadrilatère « seulement », quel maigre morceau pour l'appétit des Prussiens d'Orient! Il leur faudrait la Dobroudja tout entière, plus la moitié de la Serbie, plus la Macédoine grecque pour se déclarer non pas absolument satisfaits, mais provisoirement assouvis.

« Aidé de notre gouvernement, nous avons mené sans cesse de front le souci d'assurer l'unité du peuple bulgare et le désir de donner à la Bulgarie les bienfaits de la paix.

Aussi croyons-nous avec votre Sainteté que la conclusion d'une paix durable et susceptible d'assurer ces bienfaits ne sera possible que si les gouvernements se mettent d'accord sur les mesures proposées par votre Sainteté dans ce but.

La violence dans les rapports internationaux devra céder le pas au droit et à l'équité lorsque etc. etc. »

Ainsi s'exprime le tsar Ferdinand de Bulgarie dans sa réponse à la note pontificale. Quelle littérature! Quel bavardage! Quel arbitraire emploi des mots! L'unité bulgare, savez-vous à quoi elle ressemble? C'est quelque chose comme le contraire de la Peau de chagrin. Au lieu de se retrécir, elle se dilate perpétuellement. Elle couvrirait les Balkans et — ne vous étonnez pas — même une partie de la Russie. Car les Bulgares se considèrent comme les meilleurs des Slaves et voudraient bien faire avec les différents Etats russes ce que la Prusse a fait avec les États germaniques. Vous objecterez que ni les conditions, ni les proportions ne sont les mêmes. Qu'importe, le Bulgare aime rêver des conquêtes et vous rencontreriez plus d'un officier du tsar Ferdinand — évidemment pas parmi les plus pondérés — qui vous lancerait des bourdes de ce genre.

L'orgueil bulgare a fini par exaspérer même les Allemands. « Que voulez-vous, disait en français un officier de l'état-major de Mackensen à M. Dendramis ; ce sont nos alliés, mais de sales bêtes (sic). » Ceci se passait au lendemain de la communication des propositions officieuses allemandes aux Roumains, propositions qui avaient singulièrement indisposé les Bulgares. Ces derniers protestaient sans se gêner contre une semblable « générosité ». L'attitude des Allemands était, proclamaient-ils, « inqualifiable ». Et voilà quel est généralement le sort des manœuvres diplomatiques de la Germanie. Au lieu d'apporter quelque profit à l'Allemagne, elles se tournent finalement contre elle. Dans l'espoir, disons-le mot, fou de se rallier les Roumains, la trop subtile diplomatie de la Wilhelmstrasse n'a réussi qu'à mettre en fureur les Bulgares, ses sinistres alliés.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Suisse.

LE CHARBON ALLEMAND. — On sait qu'avant les hostilités, l'Allemagne s'était engagée à ne jamais laisser la Suisse manquer de charbon, dans l'éventualité même d'une guerre européenne. Ces engagements résultaient d'un accord conclu en avril 1914 et défini en ces termes par le Conseil fédéral dans son premier rapport de neutralité :

Nous nous sommes entendus avec l'Allemagne pour que, dans le cas où une guerre éclaterait, elle renonçât à mettre la main sur les approvisionnements de blé de la Suisse entreposés en Allemagne et ne s'opposât point aux transports de blé et de charbon destinés à l'Etat suisse, mais les effectuât au contraire par ses propres moyens de transport ou par des moyens de transports suisses.

Pour ce qui concerne le charbon, il n'était pas question, à cette époque, que la Suisse pût avoir un jour à envisager l'idée de s'en fournir ailleurs qu'en Allemagne ; aussi, d'après une déclaration faite par le Conseil fédéral en décembre 1914, l'accord d'avril portait-il aussi bien sur la fourniture du charbon que sur son transport. Mais, à s'en tenir aux termes mêmes du premier rapport de neutralité, ce transport, tout au moins, était garanti, dans la mesure des besoins de la Suisse, et cela sans qu'il fût question de compensations. Celles-ci ne surgirent que plus tard, dans la note du 8 juin 1916, par laquelle l'Allemagne faisait savoir à la Suisse que « les produits de l'empire disponibles pour l'exportation seraient répartis entre les Etats neutres dans la mesure où ces Etats autoriseraient l'expédition en Allemagne de marchandises dites prohibées ». La Suisse, de par ses conventions avec l'Entente, ne pouvant accepter ces conditions, des négociations s'engagèrent,

et, le 2 septembre 1916, un nouvel accord était conclu, par lequel « chacun des pays contractants accordait des autorisations d'exportation jusqu'à concurrence des quantités convenues d'avance pour ses propres produits et articles fabriqués, en tant qu'il n'en aurait pas lui-même absolument besoin ou qu'ils ne lui seraient pas nécessaires pour remplir des engagements déjà pris » ; l'Allemagne s'engageait à *fournir* à la Suisse « 253.000 tonnes de charbon par mois » et « tout le fer et l'acier dont la Suisse aurait besoin ». Cette convention était conclue pour la durée de huit mois. Or, pas un seul mois l'Allemagne n'arriva, de bien loin, à fournir le contingent prévu, tandis que la Suisse livrait le contingent entier de ses produits, notamment une quantité énorme de bétail. En mai 1917, la convention fut prorogée pour trois mois à peu près dans les mêmes conditions; l'Allemagne continua à ne pas tenir ses engagements.

Les chiffres de mai, écrivait le 14 juillet le correspondant de Berne du *Genevois*, sont si bas qu'on n'a jamais osé les publier ; quant à ceux de juin, ils atteignent tout juste 200,000 tonnes. Il semble donc établi que l'on ne peut se fier ni aux promesses ni aux assurances de nos voisins du Nord, parce qu'elles sont d'une « élasticité » qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Avec eux, il n'y a que le « do ut des », le « donnant donnant ». Longtemps on a renoncé à recourir à cette méthode, parce que nous nous appliquions nous-mêmes à déprécier les services que nous rendions à l'Allemagne en échange de son charbon et de son fer. Ce n'est que peu à peu que des esprits curieux découvrirent que nous livrions quotidiennement à notre voisin 20.000 H.-P. d'électricité, qui équivalent à eux seuls à une force motrice comparable à plusieurs milliers de tonnes de charbon par jour. Puis on apprit que nous lui fournissions près de 20. 000 tonnes d'aluminium, représentant plus des deux tiers de sa consommation ; cet aluminium, vu le manque de cuivre, lui est absolument indispensable pour la poursuite de la guerre. Notre carbure de calcium, sans parler de notre ferro-silicium, ne lui est guère moins précieux.

En août, le chantage allemand prit une tournure financière, le gouvernement de Guillaume II, pour enrayer la baisse du change, prétendant vendre son charbon à la Suisse au plus haut prix du marché de l'Entente, soit 200 fr. la tonne. De nouvelles négociations s'engagèrent, qui aboutirent à une convention sur les modalités de laquelle un communiqué a été publié le 5 septembre par le Département fédéral de l'économie publique. D'après cette convention, dont la durée de validité expirera le 30 avril 1918, « chacune des parties contractantes pouvant dénoncer la convention pour la fin d'un mois moyennant avertissement de deux mois à l'avance », l'Allemagne, « sans prendre l'engagement formel de livrer du charbon et du fer », « accorde des permis d'exportation pour 200.000 tonnes de charbon et 19.000 tonnes de fer par mois, ainsi qu'une même quantité d'acier ». « Le prix des 200.000 tonnes de charbon est fixé, jus-

qu'au 30 avril 1918, à raison de 90 fr. la tonne, marchandise prise aux mines de la Sarre » (au lieu de 60 fr. comme antérieurement). En revanche, « la Suisse accorde à l'Allemagne un crédit mensuel de 20 millions de francs, pour une livraison de 200.000 tonnes de charbon. Aucun crédit n'est accordé pour les livraisons jusqu'à 74.000 tonnes. Pour une livraison de 100.000 tonnes de charbon, il sera fait une avance de 4 millions et demi ; pour 150.000 tonnes, 11,25 millions ; et pour 200.000 tonnes, 20 millions. Si l'avance n'est pas versée comme il a été convenu, les prix du charbon pourront être augmentés. Le crédit est accordé par une organisation financière suisse contre l'émission en francs suisses d'effets à trois mois payables en Suisse et qui devront porter l'endossement d'une banque allemande de premier rang. Les effets seront toujours renouvelés jusqu'au remboursement du crédit. En outre, les lettres de créance allemandes seront données en nantissement avec le droit de les engager à nouveau. Le crédit sera remboursé en neuf versements mensuels. Le premier de ces versements échoira le 31 octobre 1920. » La Suisse fournira d'autre part des produits laitiers, « environ 10.000 têtes de bétail », des chèvres, certaines quantités de chocolat, de conserves de fruits, de fruits frais, de cidre et autres produits similaires.

Dans un mémoire posthume du général von Bissing, gouverneur de la Belgique, publié en mai 1917 par la revue pangermaniste *Das Grœssere Deutschland,* figure ce passage :

> L'importance immédiate de la région industrielle belge pour la conduite de la guerre n'épuise pas l'intérêt qu'elle présente pour nous. Sans le charbon, que serait devenue notre politique d'échange avec la Hollande et les pays nordiques ? Les 23 millions de tonnes annuellement extraites du bassin houiller belge nous ont donné sur le continent un monopole qui a constitué à assurer notre existence.

On voit que l'Allemagne s'entend à exploiter ce monopole. J'avais écrit précédemment que la Suisse aurait dû exciper de son droit indiscutable à acheter le charbon belge, qui appartenait non pas à l'Etat belge, mais à des Compagnies particulières, et exiger de l'Allemagne, en vertu de la convention d'avril 1914, le transport de ce charbon, sans compensations. Il n'en a pas été ainsi et la Suisse a consenti à subir, sous toutes ses formes, le chantage allemand.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Casimir Smogorzowki voudrait, traitant dans *Polonia* de l'autonomie relative récemment offerte par l'Allemagne

aux Polonais, que les Alliés précisassent ce qu'ils ont décidé au sujet de l'avenir de la Pologne :

Cette autonomie ne peut contenter personne, car les pouvoirs des autorités militaires allemandes sont toujours extraordinaires et le Conseil de Régence ou le nouveau Conseil d'Etat ne jouirait point de l'autorité nécessaire pour gouverner. Le décret statutaire du 12 septembre spécifie que le gouverneur peut toujours lancer des ordonnances ayant force de loi, tandis qu'au contraire les ordonnances votées par le Conseil d'Etat doivent être contresignées par le gouverneur.

On se demande pourquoi tant de réclame et de tapage autour du nouvel acte « magnanime », puisque von Beseler reste toujours le maître absolu à Varsovie.

Au fond la question polonaise ennuie profondément l'Allemagne. Plus que jamais elle désire arriver à une « entente cordiale », selon le mot de M. Grimm, avec la Russie au sujet de la Pologne. Mais elle est obligée de se donner une apparence libérale, surtout après sa réponse à la note du pape. Elle songe probablement aussi à proposer une conférence de la paix. Tout cela déplaît énormément aux pangermanistes qui, grisés par le succès de Riga, réclament des annexions et viennent même de fonder un parti de la « Patrie allemande » pour prêter appui à Hindenburg et à Tirpitz, les grands meneurs de la réaction en Prusse.

Une crise nouvelle est inévitable en Allemagne et la question polonaise sera une de ses causes principales. Les chancelleries occidentales doivent y réfléchir. *La lutte à outrance contre les Empires du Centre sert de base à la politique nationale polonaise*. Tous les Polonais sont d'accord là-dessus en principe. Mais certains conseillent la modération, parce qu'ils hésitent à s'engager à fond et n'ont aucune confiance dans les plus belles paroles. On a déjà tant promis aux Polonais depuis trois ans, et l'on a si peu tenu, que, vraiment, nos pessimistes sont excusables.

Jusqu'à présent les Alliés ont défini plus ou moins nettement leur attitude envers la question polonaise : ce sont d'abord les Etats-Unis où M. Wilson, dans son mémorable message du 22 janvier, réclama *une Pologne unifiée, autonome et indépendante*, et ensuite l'Italie, où la Chambre a souvent émis des vœux analogues et où dernièrement encore, M. Sonnino, ministre des Affaires Etrangères, a déclaré que « *l'Italie, d'accord avec ses Alliés, considère l'unification de la Pologne indépendante comme un but de cette guerre mondiale consacrée à la libération des nationalités opprimées* ».

En Angleterre, M. Bonar Law, chancelier de l'Echiquier, a déclaré à la Chambre des Communes que *les Alliés aideront la Pologne à réaliser son unité et son indépendance* sur les bases de la proclamation russe du 30 mars dernier.

En France, les déclarations les plus nettes ont été faites par M. Ribot dans sa réponse au Congrès polonais de Moscou et par M. Denys Cochin, qui a dit à la Sorbonne, le 5 juillet dernier, que si la nation polonaise ne devait plus retrouver son indépendance « les promesses faites au monde civilisé par la France et ses Alliés ne seraient pas tenues... alors l'espé-

rance qui a rangé à côté de nos armées celles de tous les peuples libres serait déçue... »

Evidemment ! Mais nous désirons savoir surtout ce que l'on compte faire pour que les promesses puissent être tenues et pour que les espérances ne soient pas déçues.

Nous souhaitons que tous les Alliés émettent leur opinion sur l'avenir de la Pologne, qu'on donne une suite logique à la politique si bien inaugurée par l'organisation d'une Armée polonaise en France, qu'on fasse enfin une déclaration collective ayant le caractère d'un engagement solennel et irrévocable, en faveur de notre infortuné pays.

LA PRESSE ENNEMIE. — Un professeur d'histoire à l'Université de Berlin, le Dr Friedrich Meinecke, envisage, dans la *Frankfurter Zeitung*, les devoirs de toutes les nations, et de l'Allemagne en particulier, en vue de la paix et de toute l'ère qui suivra celle-ci :

La guerre mondiale a dépassé, dans une mesure effroyable et jamais vue encore, une guerre d'Etats, pour devenir une guerre des peuples et des cultures, une guerre de principes et d'idéaux. Si nous devons parvenir à une paix du monde véritable et durable, il faut que, sur ce terrain aussi des principes et des idéaux, nous procédions à une sorte de démobilisation...

Et c'est, en effet, le titre de l'article : « La Démobilisation des esprits ».

L'Allemagne est décriée par ses adversaires comme le pays où le culte de la force brutale est établi et qui tient la guerre pour une organisation favorablement acceptée et salutaire. On a particulièrement reproché aux philosophes et aux historiens du nouvel empire de s'être détachés des vieux idéaux humanistes allemands, d'avoir, par leur enseignement du surhomme, d'une politique de la force, du pouvoir et de l'égoïsme de l'Etat, contribué à empoisonner l'âme du peuple allemand et à allumer la guerre des nations. Ce qu'il y avait là à répondre, l'a été avec force et justesse. C'est la conscience nette que la science historique allemande peut particulièrement prétendre qu'en découvrant le jeu des égoïsmes nationaux, des inévitables conflits d'intérêts et de leur aboutissement belliqueux, elle s'est passablement efforcée de comprendre, avec un réalisme critique, les choses historiques comme elles sont. Elle n'a pas autrement procédé que tout historien scientifique des pays ennemis, et rien ne l'oblige à réviser dans l'avenir sa conduite. Car la lutte pour la prépondérance entre Etats et Nations ne saurait être bannie du monde, et elle ne sera pas anéantie par le besoin de paix le plus ardent des peuples dont la souffrance est aujourd'hui incommensurable. Pourtant la pensée historique la plus modérée est bien obligée aujourd'hui de reconnaître que, pour après les bouleversements et les expériences de la guerre présente, il se prépare peut-être une ère nouvelle de la vie des peuples et des États, qui pourrait donner à cette lutte pour la suprématie d'autres formes et un caractère moins âpre et plus tranquille, de même qu'il y a cent ans l'époque de la Restauration fut en quelque sorte un bassin de retenue, calmant les cataractes tumultueuses

des révolutions précédentes et des combats décisifs. Ce parallèle historique n'offre certes pas un grand attrait. Il est vrai que ce fut une époque de germination et de maturation de la vie intellectuelle et des idées politiques nouvelles, mais le pacifisme conservateur prêché par la Sainte-Alliance aux peuples affamés de paix n'était point d'une couleur bon teint et se transforma, dès que les nations manifestèrent non seulement leurs désirs mais aussi leurs besoins de paix, en une oppression rigoureuse et stupide. Le pacifisme démocratique que Wilson prêche au monde n'est-il pas, lui aussi, d'une couleur suspecte ? Nous ne sommes certes pas de ceux qui condamnent sommairement, comme hypocrite, l'homme qui nous a causé, à nous Allemands, une affliction profonde. Nous tenons plutôt ses idéologies pour vraies et sincères. Mais il y a là quelque chose de typique dans le caractère anglo-saxon que la foi en sa propre mission divine et humanitaire se soit, dans ses racines, confondue avec les instincts élémentaires de domination d'une race qui, rien que par sa situation géographique fabuleusement favorable, est tentée de s'emparer du sceptre de la suprématie mondiale.

Nous pénétrons donc, avec toute la prudence obligatoire et toutes les réserves critiques de l'expérience historique et psychologique, sur le terrain des projets, des espoirs et des rêves touchant à une future alliance pacifique des peuples, à des tribunaux internationaux d'arbitrage, à un désarmement, à la liberté des mers, etc., tout cela par de nouveaux réglements de droit international. Mais nous pouvons nous y engager d'un pas sûr et l'œil clair, en réalistes et non en rêveurs, en réalistes qui, au-dessus et derrière les égoïsmes exclusivement nationaux, reconnaissent du même coup les forces agissantes et les nécessités des idées universelles, les droits et les devoirs inaliénables de l'humanité, les biens culturels et spirituels, indestructibles et toujours revenant à la vie, dont bénéficient toutes les familles nationales issues de la chrétienté occidentale, et même maintenant celles du monde entier. Leur sort à toutes est de se différencier et de s'individualiser en de nouveaux combats, et, par tous les combats — car eux aussi sociabilisent — de grandir de conserve et de créer de nouvelles synthèses entre la nationalité et l'humanité. Ainsi, après la paix, la guerre entre les peuples sera remplacée, si nous interprétons bien les signes du temps, par une formidable *lutte des esprits,* interne pour chaque nation, entre, d'une part, les passions nationalistes et chauvinistes, les sentiments de haine et de vengeance, et, d'autre part, les éléments aspirant à la réconciliation des idéaux nationaux et humains. Chaque peuple a son propre compte de créances et aura à travailler en son propre sein. Le premier, le plus urgent et le plus important devoir qui nous incombe en Allemagne, consiste à assainir nos cerveaux, en les débarrassant de l'esprit *pangermaniste* qui, durant la guerre, — et ceci s'explique uniquement par l'inouïe tension de forces qu'exigea de nous la lutte pour notre existence, — a profondément pénétré les couches sociales cultivées. La mission passée de la pensée pangermaniste — et dont celle-ci se prévaut — fut de nous rendre attentifs aux dangers que courait notre situation dans le monde et aux problèmes de politique universelle qui intéressaient notre avenir. Cette mission, elle l'a remplie il y a longtemps et en avait déjà avant la guerre largement mésusé, embrumant ainsi la pensée politique. Que, pen-

dant la guerre, elle ait pu, à l'arrière et au front, être un appui à nombre de gens braves et capables ayant besoin d'idéaux clairs et tangibles, s'expliquait alors comme nous l'avons dit, mais ne fut rien moins qu'agréable et désiré, et certainement pas d'une absolue nécessité. Car l'ardente résolution d'accomplir l'impossible pour que demeurent intactes l'existence, l'honneur et la sécurité de notre patrie peut et devrait couler de sources autres et plus pures. Mais ce qui fut un danger, c'est la contamination des classes cultivées par les raisonnements pangermanistes, la conception de la politique réaliste poussant en eux sauvagement et toute en herbe. Lorsqu'après la paix, nous procéderons à la récolte de ce que le mouvement pangermaniste aura produit en pensée et en action, il nous faudra couper une masse de sarments et de feuilles superflus, et nous n'aurons que bien peu de fruits mangeables et mûrs à cueillir. Mais la paix elle-même que nous obtiendrons par la lutte nous deviendra une éducatrice dans l'art vrai et judicieux de gouverner et jettera les rêveurs et les somnambules en plein dans la lumière de la Vérité. Car elle ne sera certes pas une paix pangermaniste, mais, — il faut bien nous le dire devant notre énergie et notre force toujours vives, — une paix dont nous pourrons être fiers, que béniront nos enfants et petits-enfants parce qu'elle leur transmettra les frontières de la patrie dans leur intégrité, une plus haute considération de la force allemande à l'étranger et un champ libre pour un développement plus tranquille et continu, mais en soi puissant et fécond, de nos nécessités politiques, économiques et intellectuelles.

L'espérance en une longue ère de paix faisant suite à cette guerre est fondée non seulement sur la nécessité où se trouvent tous les peuples de se reposer des gigantesques luttes et de réédifier ce qui a été détruit, mais encore sur les expériences entièrement nouvelles que la guerre a mûries. Jamais plus la guerre ne pourra, comme il arriva du fait des hommes d'Etat de tous les pays, passer pour un moyen propre à la continuation de la politique et à l'obtention de telles nécessités vitales. Cela se pourrait encore tout au plus si elle se contentait d'être un duel entre deux États différents l'un de l'autre en force et en développement. Mais l'enchevêtrement des intérêts politiques et économiques des grandes nations s'est intensifié aujourd'hui à un tel point et est tellement indénouable que toute guerre entre elles redeviendrait forcément une guerre mondiale et de coalitions....

Et le Dr Meinecke parle de l'impossibilité d'une décision militaire à attendre d'nne semblable guerre.

Seules l'intelligence et la raison des peuples et de leurs chefs peuvent faire s'arrêter cette effroyable vis sans fin. Nous ne nous abandonnons pas au rêve d'une paix universelle éternelle, mais, pour notre temps et notre génération, nous avons tous le devoir de collaborer en pensée et en action à la tâche d'aplanir les différends entre les peuples par un arrangement pacifique et de créer des institutions organiques à cet effet.... Cet équilibre des forces militaires, qui se revèle comme le résultat de la guerre et de l'évolution toute moderne, peut et devrait amener une bonne volonté des peuples, laquelle serait suffisamment puissante pour insuffler aux valeurs pacifistes une sanction plus forte et une autorité en soi. Dans la vie historique, les faits positifs seuls et les principes seuls sont toujours impuis-

sants. Ce n'est qu'en devenant une maxime morale et en s'élevant dans la sphère de l'idéal, que la pénétration des choses positives peut féconder la vie.

LA PRESSE NEUTRE. — M. E. Bovet est un de ceux, plus rares qu'on ne pense, qui voudraient que la paix de demain fût une vraie paix, et non la guerre hypocrite d'avant 1914. Comme il le dit dans *Wissen und Leben*, il ne faudrait pas tomber « de Charybde en Scylla ».

Cette guerre civile européenne, déchaînée par le militarisme prussien et par les théories pseudo-scientifiques de la force et des races, cette guerre devait être courte. L'agresseur comptait suspendre les lauriers de la victoire aux sapins de Noël, en 1914 ; et les défenseurs du droit escomptaient eux aussi, pour la même époque, l'écrasement de l'adversaire. Cette certitude, et l'énormité de l'attaque, et l'immensité de l'effort, et l'atrocité des méthodes, tout cela explique comment les belligérants en sont arrivés, presque de prime abord, à un maximum d'orgueil chez les uns et de haine chez les autres ; maximum renforcé encore, si possible, par les déceptions de 1915, de 1916... Les erreurs psychologiques de la méthode allemande nous réjouissent, en tant qu'elles révèlent le vice profond, fatal, irrémédiable ; les exagérations des Alliés, humainement compréhensibles, n'en sont pas moins attristantes, en tant qu'elles contredisent les principes proclamés et qu'elles retardent l'heure de la justice.

Mais voici que, en face de ce tourbillon, il s'en creuse un autre, bien plus redoutable : celui du pacifisme à outrance. Depuis quelque temps nous voyons se multiplier les journaux et revues qui préconisent une embrassade universelle. Fatigue d'un ressort trop longtemps tendu, graves soucis économiques, écœurement et pitié devant le sang répandu, noble idéal humanitaire, il y a de tout cela dans ce pacifisme, mais il y a autre chose encore... Parmi les rédacteurs et collaborateurs de ces feuilles diverses, il en est qui sont absolument sincères, d'autres qui sont louches, et d'autres qui sont pires. Et tous, qu'ils le sachent ou non, tous font le jeu des théoriciens de la force, de cette force qui ruse depuis qu'elle n'a pas réussi à écraser. Ils contribuent à brouiller les cartes et à passer l'estompe sur les responsabilités.

Puisqu'il en est ainsi, répétons encore, très nettement, des choses déjà dites ici. Que cette guerre fratricide ait été *possible*, la faute n'en est pas à la seule Allemagne ! Dans tous les pays, certains diplomates, certains groupes de fanatiques, d'ignorants ou de canailles, ont travaillé à rendre la guerre possible (le procès Soukhomlinof le prouve abondamment, mais il ne prouve pas davantage) ; dans tous les pays il y a donc des responsables, dont il faudra faire justice. Mais s'il arrivait à quelque journaliste (comme cela est déjà arrivé) d'arracher les lignes précédentes à leur contexte, pour faire de moi un « estompeur », il ne serait qu'un triste faussaire, car voici un autre fait, indiscutable : ces hommes néfastes n'ont eu un rôle incontrôlé, prépondérant et décisif qu'en Prusse. Qui donc a toujours poussé aux armements, en ne voyant d'autre garantie que l'épée ? Qui donc a fait avorter l'arbitrage international obligatoire ? — Et de là

cet autre fait encore, auquel la date si discutée de la mobilisation russe ne change rien : c'est que la guerre, rendue possible par une faute relativement générale, a été *voulue* et *provoquée* par le militarisme prussien.

La critique historique des années prochaines éclaircira sans doute bien des points qui sont aujourd'hui obscurcis par la diplomatie et par la haine des belligérants ; mais elle ne saurait aucunement renverser ce fait capital : la responsabilité essentielle de la guerre retombe sur le système prussien.

Ceux qui s'écartent de ce fait pour grossir démesurément d'autres faits, ceux qui confondent toutes les responsabilités (si diverses) en une même salade... russe, ceux qui, dans leur objectivité illusoire ou illusionniste, tendent à la réconciliation par l'absolution générale, ceux-là essaient tout simplement d'édifier la justice sur l'impunité du crime. Songe fallacieux (quel qu'en soit le mobile), contre lequel il faut protester au nom de tous les principes qui seuls peuvent inspirer et féconder l'humanité de demain. De tous les *principes*. La paix est un but, auquel nous tendons ; elle n'est pas un principe. Une paix qui serait basée sur la capitulation, sur le compromis des consciences, aux dépens du droit et au profit de la force, cette paix ne serait qu'un esclavage déguisé. Si la Belgique n'est pas rétablie dans tous ses droits (sans nouvelles « garanties »), si l'Alsace-Lorraine demeure annexée malgré un demi-siècle de protestations, si la Pologne est remise au tombeau, la paix de 1918 ne sera qu'une consécration de la force. Or vous, les fauteurs de la réconciliation à tout prix, croyez-vous qu'aujourd'hui Hindenburg et Ludendorf consentent à discuter ces questions de fait, derrière lesquelles il y a une question de principe ? Ce peuple allemand, qui aspire avidemment à la démocratie (malgré toutes les dénégations), croyez-vous qu'il y arrive tant que le militarisme gardera un semblant de victoire, tant que le canon restera « la suprême raison du roi » ? Nous voulons la paix autant que vous ; nous la voulons autrement que vous. L'orage est déchaîné ; qu'il se déroule donc jusqu'au bout, jusqu'à l'heure où apparaîtront en pleine lumière les cimes que vous voilez de brouillard. Je m'adresse parmi vous, non pas aux louches serviteurs, aux instruments, mais aux sincères : votre pacifisme prématuré ne sert qu'à enguirlander les canons ; nous voulons les enclouer.

Tant que ces canons ne seront pas encloués, on nous répétera, comme un dogme, que la démocratie des peuples occidentaux ne saurait convenir à la tradition, au tempérament, aux mœurs du peuple allemand. Précisons un peu : s'agit-il de l'*esprit* ou des *formes* démocratiques ? S'il s'agit des formes : ne voit-on pas qu'elles sont déjà fort diverses en Amérique, en Angleterre, en France, en Italie, en Suisse ? Pourquoi n'y aurait-il pas une forme allemande ? Tout ce qu'on lui demande, c'est d'être sincère et efficace. Mais s'il s'agit de l'esprit, le dogme immobiliste est tout simplement ridicule. En tous pays la démocratie est *devenue*, comme elle deviendra en Allemagne. Et d'ailleurs n'a-t-on pas déjà célébré l'armée allemande, et l'école allemande, et la loi d'assurance allemande comme des conquêtes démocratiques ? Et à quoi donc servirait toute la culture, si elle n'avait pas pour effet la maturité politique ? Non, ne parlons pas tellement de traditions ; mais constatons qu'il y a un antagonisme irréductible entre le militarisme et l'esprit démocratique, en tout temps et en tout lieu. D'une part

la force, d'autre part la conscience individuelle ; la question est de savoir qui l'emportera.

Or, malgré les discours officiels et les journaux officieux, il semble bien que le peuple allemand a reconnu de quel côté l'histoire évolue. Depuis quelques mois on lui fait des concessions, illusoires et pourtant significatives ; car on ne lui aurait pas même fait l'ombre d'une concession, si on n'avait pas senti l'édifice craquer. Et c'est ici (pour retourner de Scylla en Charybde) que la haine aveugle décidément beaucoup de bons esprits chez les Alliés. Que l'agression dûment préparée et brutalement exécutée, que les violations du droit des gens, les gaz asphyxiants, les dévastations et tant d'autres procédés encore aient éveillé la haine et le dégoût chez ceux qui en sont les victimes, cela est humainement très compréhensible. Nous, les neutres, nous sentons souvent aussi un flot d'indignation nous monter à la gorge, et nous savons fort bien d'ailleurs le sort que nous réserverait le militarisme triomphant. Notre souffrance morale, pour être différente, n'en est pas moins grande, et elle s'augmente de toute la passivité et de tout le silence qui nous sont imposés. S'il en est parmi nous que les soucis alimentaires « neutralisent » réellement, il en est d'autres pour qui toutes les restrictions ne sont qu'une leçon salutaire et comme une participation à de plus grandes douleurs...

Mais ceux-là précisément se sont imposé une tâche à laquelle les belligérants ne sauraient penser aujourd'hui : c'est de garder les têtes de ponts pour demain. Entendons-nous bien : *je ne crois pas du tout que les neutres aient à préparer la paix, par des compromis, ni surtout en insinuant le découragement, ou en embrouillant la question des responsabilités. La paix, c'est l'affaire de ceux qui versent leur sang. Mais les neutres ont le droit et le devoir de travailler à ce que cette paix, quand elle sera proclamée, soit une paix durable et sincère. Nous ne sommes pas plus des pacifistes que des belligérants, et nous ne sommes pas davantage des spectacteurs indifférents. Nous sommes des frères qui, dans le silence et dans la douleur, attendons le jour où nous pourrons être utiles.*

Tous les peuples qui s'entredéchirent aujourd'hui ont constitué jadis et naguère, par des échanges réciproques, un trésor de valeurs intellectuelles et morales. C'est le tissu merveilleux, vivant et indestructible de la conscience humaine. Demain, en tous pays, les tisserands de la pensée vont se remettre à l'œuvre, dans la jeune lumière d'une vérité révélée par la douleur. Tant que durera la nuit de tempête, nous garderons le trésor. Nous montons la garde au seuil du temple de la fraternité.

Les responsables méritent la réprobation et l'infamie ; on ne saurait pactiser avec eux ; mais quand on étend cette réprobation jusqu'aux peuples, quand on jette l'anathème aux races, [*supprimé par la censure française*] alors nous protestons, [*supprimé par la censure française*].

Nous avons appris tout autre chose à l'école, dans les livres et dans les mille expériences de notre vie. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours nous avons recueilli quelques grandes vérités, que cette guerre ne saurait nous faire oublier. Les plus grands cataclysmes ne durent qu'un temps ; le travail humain dure toujours. La haine détruit, l'amour seul bâtit. Les monuments des plus grands conquérants sont tombés en poussière ou ne sont plus que des curiosités ; mais Socrate condamné à la ciguë demeure, et

Dante le banni, et Pascal le malade, et Kant le solitaire. Ces hommes et mille autres avec eux sont nos maîtres en humanité ; lorsque la vie était normale, il n'y avait aucun mérite à les suivre ; c'est aujourd'hui qu'il faut faire la preuve dans l'épreuve, qu'il faut, avec eux, boire la ciguë, supporter l'exil et la solitude, et attendre de toute son âme la lumière éternelle qui percera les ténèbres.

Une paix durable et féconde ne saurait naître dans l'ombre des compromis. Il lui faudra des sanctions très nettes ; mais après, il lui faudra aussi un grand effort vers la fraternité. — Répudions tous les louches pêcheurs en eau trouble, et tous ces impatients auxquels la paix importe plus que la justice et la liberté; mais sachons aussi vaincre la haine, toujours fatale à ses victimes. Avant la guerre, je me disais, je me sentais Européen ; depuis que Wilson a parlé, mon cœur s'est mis à battre pour la terre entière. Wilson a su dresser le phare qui nous sauvera de Charybde et de Scylla.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Un peintre inconnu : Matthias Maris. — La publication du testament de Matthias Maris rappelle à l'actualité la singulière existence de ce peintre et de ses frères. Il laisse toutes ses toiles à Mme van Wesserlingh, veuve du marchand de tableaux ; la seule toile exceptée de ce legs revient à M. Percy Westmacott, ou plutôt à ses héritiers, puisque cet amateur mourut quelques semaines après l'artiste : c'est une esquisse, mainte fois retouchée depuis vingt ans, époque à laquelle le peintre avait entrepris le portrait des deux fillettes de M. Westmacott, portrait auquel il travailla sans jamais l'achever.

Matthias Maris mourut le 22 août dernier, dans une profonde misère et à peu près inconnu. Avec lui disparaît le dernier des trois frères à qui la renommée n'a pas donné leur dû. On dit que leur grand-père était un soldat tchèque qui se fixa en Hollande après les guerres napoléoniennes ; leur père était imprimeur à La Haye, et, trouvant sa profession très dure, il encouragea dès le début le talent de ses fils. Le premier, Jacob, mourut en 1899 âgé de 62 ans ; le plus jeune, Guillaume, était né en 1843 et Matthias en 1839. Les deux aînés passèrent ensemble leur jeunesse. On les trouve à l'Académie d'Anvers dès 1855 ; dans cette ville, ils partagent leur logis avec un compatriote, Alma Tadema. En 1860, ils partent pour l'Allemage et la Suisse qu'ils parcourent pendant cinq ans ; plusieurs des études et des esquisses qu'ils firent à cet époque sont conservées au musée Mesdag, à La Haye. Enfin, ils arrivèrent à Paris où ils semblent avoir passé quelques années heureuses. Mais la guerre éclate, qui les sépare. Jacob rentre à La Haye. Matthias reste et subit le siège. Malgré sa taille minuscule, il est enrôlé dans la garde natio-

nale, et dut monter la garde sur les remparts, où il pensa mourir de froid et de faim. Il aurait bien voulu se mesurer avec les Allemands qu'il considérait comme ses ennemis naturels, mais quand la Commune amena des émeutes, il refusa de tirer sur des Français, s égarés fussent-ils. Vers ce momont, l'artiste décorateur Daniel Cottier invita Maris à venir à Londres travailler à des cartons pour des vitraux. Maris vint et ne quitta plus l'Angleterre. Il y vécut dans une pauvreté extrême, et, n'eût été l'aide charitable de quelques personnes, il n'aurait pu même y subsister. Nul ne pénétrait jamais dans son atelier, pas même sa « housekeeper » ; et l'on ignore quelles œuvres il laisse, car il avait l'habitude de barbouiller ou de gratter ses toiles à certains intervalles. Il peignait ce qu'il voulait, quand la fantaisie lui en prenait, et il refusait obstinément toute commande d'amateur, aussi bien que les chèques les plus élevés des marchands. Ses œuvres sont rares. Une monographie parue en 1907, dans *The Studio*, en énumère trente et une. En 1909, une exposition réunit à Londres la plupart de ces toiles. Un des rares amis qu'il consentait à voir le lui apprit. Il entra dans une vive colère. Ses yeux lançaient des flammes sous les sourcils. « De quel droit expose-t-on mes toiles sans ma permission? » s'écriait-il. « On exhibe là des œuvres que le public ne doit pas voir. Ce sont des barbouillages que j'ai vendus jadis pour ne pas crever de faim. J'étais forcé de le faire, mais de quel droit les montre-t-on? »

Et le petit vieillard gesticulait, serrait les poings pour manifester son indignation. Marchant de long en large, car il ne s'asseyait jamais, il s'emportait et exhalait sa colère : « Mon frère Guillaume était un artiste, lui! C'était un grand peintre, il savait peindre. Mais moi, j'ai été forcé de peindre, et je n'avais aucun don! A Paris, après la guerre, j'ai bien été obligé de peindre pour vivre! Je ne pouvais pas crever de faim, n'est-ce pas? Que voulez-vous? Les marchands avaient entendu parler de moi, Dieu sait par qui! Et ils venaient me demander de peindre. Matthias Maris, me disaient-ils, ne peignez que ce que vous pouvez faire vite. Nous n'avons pas le temps d'attendre, ni vous non plus. Il s'agit de ne pas perdre de temps. Je crevais de faim. Mon âme s'insurgeait contre leur insolence, contre leur mépris de l'art, contre leur malhonnêteté. Ce n'est pas de l'art qu'ils voulaient que je leur donne, mais de la peinture qu'ils pussent vendre et que le public idiot pût admirer. Une fois, je barbouillai une toile en une semaine; il y avait dessus l'ouvrage de deux mois. J'avais faim, ma faim était réelle, mais la toile n'avait rien de réel. C'était du toc, du chiqué, tout ce qu'on voudra, mais pas de l'art! Et ils m'ont payé ça deux cents francs, croyez-vous, deux cents francs! Pour le vendre aussitôt mille francs! Il y a quelques mois, cette même croûte a été payée 75.000 francs et un autre

l'achètera peut-être 100.000. Que pensez-vous de cela? Une toile barbouillée en huit jours, pour un morceau de pain, pour ne pas crever de faim! Et *toutes* mes toiles maintenant atteignent ces prix-là! »

La colère inspirait le petit vieillard.

« Quand j'étais jeune et que la faim me tenait à la gorge, des gens venaient me dire : « Matthias Maris, nous vous aimons bien. Peignez-nous quelque chose, non pour l'argent que nous vous donnerons, mais par amitié. » Et j'étais assez bête pour consentir. Ensuite, qu'est-ce que j'apprenais? Ces excellents amis avaient vendu ma croûte avec un bénéfice formidable. Leur amitié pour Matthias Maris valait bien ça! A quelqu'un pour qui j'avais un peu d'affection, je donnai un jour une esquisse en souvenir. Quelque temps après elle était en vente, quatre cents livres, dix mille francs! Un simple petit souvenir, n'est-ce pas? Ah! le monde est propre! Ce n'était qu'une petite chose, sans autre valeur que celle du souvenir. Quelle ignoble idée d'en tirer profit! Maintenant, des marchands et des tas de gens viennent me dire : « Matthias Maris, vous êtes un vieillard obstiné et stupide. Vous pourriez faire 100 livres, 1000 livres par jour, si vous vouliez! Mais rester là à gâcher des toiles qui sont depuis longtemps finies! Vous êtes impardonnable! Et qu'est-ce que je leur réponds? Je les regarde bien en face et je leur dis : « Fichez-moi le camp. Je ne suis pas, comme vous, forcé de croire au chiqué. Je ne peins pas des croûtes pour éviter de crever de faim. Un ami, un véritable ami me fait une rente pour que je puisse continuer en paix à travailler comme je l'entends. Je peins un tableau qui exprimera ce que je pense. J'y travaille depuis quinze ans et il est loin d'être fini. Qui sait quand il sera fini? Je mourrai peut-être avant de l'achever, mais ce ne sera pas un barbouillage pour gagner de l'argent. Personne ne le verra que moi, personne, je vous le promets bien! »

L'exposition de 1909 réunissait la plupart de ces toiles qu'il avait vendues pour quelques francs quand la nécessité de manger l'y contraignit. On y vit ces compositions vagues, aux contours vaporeux qui faisaient penser à Whistler : « La Fleur », une jeune fille auprès d'un vase; « Les Papillons », un enfant couché sur un talus; « La fileuse », une jeune fille avec une quenouille; quelques petits paysages et quelques menues figures. L'une des toiles qui figura à cette exposition, et pour laquelle il avait reçu 180 francs, « Les quatre Moulins », fut récemment payée 80.000 francs à la vente de Sir John Day. Elle est maintenant dans la collection du Prof. M.-E. Sadler. Deux autres qui passèrent aux enchères atteignirent 6.300 guinées, soit 170.000 francs.

Malgré le mépris dans lequel il les tenait, ces toiles avaient un très grand charme et elles auraient satisfait tout autre que lui. Il n'aurait tenu qu'à lui d'être riche du jour au lendemain. Mais il s'obstina à

vivre dans une pauvreté extrême ; on ignorait même qu'il fût encore vivant. Il se tenait orgueilleusement à l'écart, drapé dans sa dignité et refusant de prostituer son talent en produisant des œuvres conformes au goût du public et dictées par les marchands. Un homme de la trempe de Maris se soumet à sa destinée. Il sait ce qui l'attend à préférer son indépendance, à conserver l'estime de soi, à travailler seulement pour la satisfaction de son esprit, quand il sent l'inspiration, et à ne rien donner dont il ne soit satisfait. « Ce que je peins me regarde », disait-il. « Mes peintures sont l'expression inachevée de ma pensée. Elles m'appartiennent, elles font partie de mon âme ; moi seul les comprends et sens combien elles sont loin d'exprimer ce que je voudrais. En outre, un tableau n'est jamais fini. Il y manque toujours quelque chose et c'est cette chose qui le fuit que le peintre recherche sans cesse. »

Avec son accent hollandais, le vieillard donnait libre cours à son indignation, vitupérant, à la manière de Carlyle, les injustices, les hypocrisies et les tyrannies de ce monde.

« Mes toiles, je les gratte et je les fourre dans la cheminée. C'est à moi, j'imagine, à savoir ce que vaut mon travail ! Quand j'étais jeune, on m'a envoyé dans un asile d'aliénés que vous appelez école des beaux-arts ; c'est plus poli, mais ça revient au même. Quelle plaisanterie ! On y tue le tempérament et on vous y enseigne à vous passer de la nature. On vous y gave. Ensuite les marchands arrivent, qui vous disent, comme ils me le disaient à Paris : « Maris, vous traînez trop longtemps sur une toile, il faut travailler vite pour gagner beaucoup. »

Il travailla lentement et gagna peu. Il allait jusqu'à refuser de signer ses toiles sous prétexte que la signature leur donnait une valeur fictive et injustifiée. D'aucuns hausseront les épaules devant le culte de cet adorateur d'une déesse inexorable. Pourquoi l'artiste s'acharnerait-il à poursuivre un idéal qui varie selon ses pouvoirs de l'imaginer ? Ne vaut-il pas mieux produire, multiplier les œuvres dans l'espoir de créer, un beau jour, celle qui sera saluée comme le chef-d'œuvre ? « Le rêve de l'homme, a dit Browning, doit rester loin de la portée de sa main, car à quoi servirait le ciel ? »

Maris nous fait penser à Mallarmé. Quand on envisage l'ensembel de leur œuvre, on se demande si l'on peut compter parmi les grands artistes des hommes qui se sont limités à des efforts mutilés, si parfaitement qu'ils y aient réussi. Ces triomphes menus ne prouvent-ils pas l'absence de cette ambition plus vaste, plus désordonnée, et plus outrecuidante peut-être, qui s'acharne à l'effort en dépit des insuccès mais réussit parfois à atteindre ce ciel dont parle Browning ? Ces questions ne sauraient avoir de réponse que celle que sa conscience dictera à chaque artiste.

Pour Matthias Maris, le conflit fut une tragédie. Il savait combien son œuvre était loin de la réalisation qu'il rêvait. Son amour de son art avait quelque chose de morbide ; il s'imaginait que les forces de ce monde conspiraient pour l'empêcher de faire connaître le message dont il avait reçu la confidence. Quel était ce message? Il est difficile de le formuler d'après ses œuvres, dont l'ensemble est incomplet et impossible à classer. Quelqu'un qui l'a connu a écrit : « Thys, comme ses amis l'appelaient, était un lien entre les peintres de Barbizon et les nouveaux romantiques. Par lui, Corot, Daubigny et Millet donnent la main à Monticelli et, par Monticelli, à Vincent van Gogh. Il avait le don suprême du magicien. Beaucoup de ses tableaux semblent être vus à travers un prisme magique. Sa gravure « Le Château Enchanté » est masquée d'un voile fait de fils de la vierge. « Les Quatre Moulins » est autant un morceau de sorcellerie qu'un paysage peint avec un cœur triste. Dans l'œuvre de Maris il y a le charme magique de l' « Ancient Mariner », de Coleridge, et des « Ecouteurs » de Walter de la Mare. Autour de lui faisait rage le tourbillon de l'industrialisme, mais il s'en tenait calmement à l'écart, parce qu'il percevait à son oreille un murmure du Moyen Age, et ce murmure n'était pas un écho du passé mort, mais une prophétie pour l'avenir. Il était convaincu que le monde se détournerait d'une partie de son modernisme pour revenir à quelque chose de plus rapproché du point de vue médiéval. Son génie prévoyait une nouvelle phase de l'intelligence humaine. Il s'éloignait du brouhaha et des âpres ambitions qui l'entouraient ; il demeurait un ermite dans la cohue du monde. Son art était « la belle dame sans merci ». Dans un fantôme de beauté il trouvait la réalité et la vérité. Toute sa vie fut un geste de mépris pour l'avidité et l'arrivisme qui empoisonnent l'âme. Son inflexible abnégation fut le prix qu'il paya volontiers pour les visions de l'initié « dont le cœur est ailleurs ».

Il était arrivé peu à peu à une insociabilité farouche. Sa peinture atteignit de son vivant des prix énormes, et loin d'en manifester la moindre fierté, il n'en éprouvait qu'amertume et colère. Son aversion de toute forme de succès était une véritable phobie qui relève évidemment de la pathologie. Il ne savait pas enlever une peinture du chevalet, non plus que dire si elle était finie ; il y revenait sans cesse. C'est ainsi qu'il garda vingt ans ce portrait des fillettes de M. Westmacott ; elles se sont mariées, elles eurent à leur tour des fillettes et le peintre continuait à ajouter des touches à la toile, alors que ses modèles s'étaient complètement transformés. La valeur des autres tableaux qu'il laisse est problématique. Depuis quelques années, Maris tendait surtout aux effets de couleur et le dessin ne se distinguait plus des taches colorées. Quelle est, parmi les toiles qu'il a laissée, celle dont il parlait comme de l'expression spéciale

de ses idées, de sa pensée ? On craint que sa défiance morbide, et la conscience aussi qu'il avait perdu la maîtrise de sa jeunesse, ne lui aient fait gratter la toile qui ne le satisfaisait plus. En tous cas, il serait vain de s'attendre à une révélation éblouissante d'un génie surhumain. Les uns disent maintenant que le vieux peintre entêté n'a jamais réalisé les promesses de sa jeunesse et qu'il resta impuissant à s'exprimer ; les autres affirment qu'il est un des plus grands maîtres de tous les temps. En attendant, le verdict des amateurs lui donne, dans le domaine de l'art, par les prix qu'ils en offrent, une place au premier rang, et pour l'un de ses meilleurs tableaux, une somme de deux cent mille francs a été mentionnée il y a quelques jours. Dans l'autre monde, le vieillard hargneux ne doit pas décolérer.

HENRY-D. DAVRAY.

LA VIE ANECDOTIQUE

Vitesse et Progrès. — « Gazette Cormon-Collin-Flameng ». — La rue Berton.

Aujourd'hui tout le monde se plaint de ne pas avoir de temps. Les auteurs écrivent leurs livres à la hâte, avant d'avoir pu y penser ; les peintres peignent comme s'il s'agissait d'établir un record de vitesse ; les architectes bâtissent si vite que les maisons se dressent dans le ciel en quinze jours.

Cette hâte aboutit à des ouvrages le plus souvent si imparfaits qu'il justifient, ce semble, la préférence que les connaisseurs accordent aux travaux des anciens.

Comme excuse, on dit que l'on n'a pas de temps, que nous sommes dans le siècle de la vitesse, que bien faire n'est pas indispensable, mais qu'aller vite est la seule chose nécessaire.

Vitesse et Progrès sont les marottes du jour et on les confond sans cesse, sans penser qu'en la plupart des cas, après tout, *le temps ne fait rien à l'affaire.*

Un Zanzibarien de mes amis affirme même que si les Françaises n'ont plus d'enfants, c'est qu'elles trouvent que la grossesse dure trop longtemps.

Cependant, jamais les hommes n'ont eu plus de temps devant eux pour accomplir à la perfection les ouvrages qu'il entreprennent. Les moyens de locomotion devenus très rapides épargnent un temps qu'il fallait bien consacrer autrefois aux déplacements des artistes et des ouvriers, aux transports des matériaux. Des machines adroites et expéditives peuvent aussi achever aujourd'hui la grosse besogne.

Les écrivains et les peintres ne vont si vite que par un accord inconscient avec cette fièvre de vitesse au milieu de laquelle ils vi-

vent. Et si les entreprises publiques étaient menées à bien avec une lenteur opportune ou plutôt une constance et prévoyance qui ne se rebutent point, les lettres et les arts ne trahiraient pas une disproportion choquante entre l'idéal grandiose auquel elles visent et les moyens hâtifs qu'on emploie pour l'atteindre.

On n'ose pas de nos jours, comme on faisait jadis, commencer de ces édifices dont la construction, ainsi que celle des cathédrales, devait durer des siècles, tandis que la durée assignée à ces monuments était illimitée. Je crois pour ma part qu'il n'est de durable que ce qui a été fait lentement ; nos constructions de fer s'useront vite, la rouille les rongera en quelques dizaines d'années ; nos tableaux inachevés peints avec de mauvaises couleurs sur des toiles mal préparées s'assombriront et s'écailleront sous les yeux de leurs auteurs. Les livres non médités lasseront le public quand ils ne tomberont pas en poussière.

Que faire pour remédier à tout cela ? Il faudrait seulement un peu plus de lenteur et qu'on laissât la vitesse là où elle a sa raison d'être, c'est-à-dire dans la locomotion. L'idée de vitesse en est venue à se confondre avec l'idée de progrès sans qu'à mon sens il y ait rien de commun entre elles. Beau siècle de progrès qui laissera quelques principes, mais aucune œuvre ! On a le droit de se demander si le progrès ainsi entendu n'est pas une preuve d'infériorité de notre époque vis-à-vis de ces siècles d'ignorance qui nous ont laissé des monuments durables de leur patience d'où s'engendraient la raison et le savoir.

Et tout cela s'applique aussi à la guerre qui a heurté toutes les opinions reçues sur la vitesse contemporaine. Et elle vaudrait bien la peine qu'on l'appelât la guerre de trois mois pour conserver un souvenir d'une erreur due avant tout à la manie que l'on a de confondre la vitesse et le progrès.

§

Parmi les organes spéciaux nés durant la guerre de l'intérêt qu'il y avait à tenir au courant des affaires qui les intéressent les poilus qui sont au front, l'un des moins curieux n'est pas la petite revue polycopiée que publient mensuellement les élèves de l'école des Beaux-Arts sous le titre **Gazette Cormon-Collin-Flameng**. C'est un petit folio en feuilles retenues par une agrafe composé de 2 ff. non numérotés et 19 pp. Le tout est illustré de façon fort amusante. Le premier feuillet, blanc au recto, comporte le titre illustré et le dessin représente le rêve d'un élève de l'Ecole des Beaux-Arts dans les tranchées ; le 2e feuillet, blanc au verso, porte au recto orné d'un dessin funéraire le nom des *camarades morts au champ d'honneur*. La page 1 porte le titre complet : *Gazette « Cormon-Collin-Flameng » et des ateliers de gravure. Rédacteur-Fondateur A Courselles-*

Dumont, 17, quai Malaquais Paris VIe, collaborateurs MM. Manant, R. Jaudon

Après quoi vient un avis inattendu : *En échange de la Gazette, envoyez votre photo aux Rédacteurs.*

Le texte débute par les avis de décès, de disparition, les blessés et malades en traitement, les prisonniers, les disparus, puis sous le titre : *Ceux qui ont écrit*, vient l'amusante et souvent émouvante *petite Correspondance* du front où l'on trouve des fantaisies comme la suivante dont l'auteur, un nommé *Sauvage* prouve que la scie d'atelier est aussi florissante que du temps d'Henry Monnier.

Une arrivée inattendue et sensationnelle de Sénégalais est venue assombrir nos tranchées. Nous voici dans le noir. Heureusement qu'il y a clair de lune toutes les nuits. Nous pourrons à présent avoir des idées noires. Quand une marmite tombera, on pourra penser : elle veut broyer du noir, ou encore un gros noir sur des petits noirs. Le matin, ce sera une joie que de prendre son « petit noir » en compagnie de noirs. Je crois que leur couleur ne déteint pas sur les Boches, car ils en sont verts.

Un autre profite de sa lettre pour y glisser des conseils et des considérations ethniques.

La gazette m'apprend que le camarade BEAUME se rend au Maroc. Heureux roumi ! (Qu'Allah l'ait en son saint burnous !) Je regrette que son départ fusant et précipité ne m'ait pas donné le temps de lui indiquer quelques tuyaux élastiques sur ce dont il aurait dû se munir.

Mais s'il pénètre dans l'intérieur du bled et s'il désire batifoler avec une brune fille du Moghreb, recommandez-lui de ne pas s'étonner sur la position que prennent les dames marocaines du Centre pour... qui... suffit, s'pas ? cette position étant inconnue et non représentée sur le petit livret à 64 pages (32 pour les gravures, 32 pour l'explication) dont KEYSER avait jadis le monopole de vente.

Les pages suivantes sont remplies par les citations, les échos, les expositions, les avis, etc.

Dans la partie littéraire on trouve souvent des chansons pleines de verve, comme ce *Cafard* anonyme (sur l'air du *Pou et l'Araignée*) qui mérite de ne pas passer inaperçu :

Un jour un permissionnaire,
Qui rejoignait sans entrain,
Trouve en descendant du train
Un copain qui n'riait guère.
Survint un troisièm' poilu
Qui n'rigolait pas non plus.

Le premier s'grattait le crâne,
Le second s'grattait plus bas,
Le troisième se grattait pas,
Mais il tremblait sur sa canne.

On d'vinait à leurs façons
Qu'ils n'apportaient rien de bon.

Le premier d'un' voix soudaine
S'écria : « C'que j'ai sur moi
Ne vient pas d'Choisy-le-Roi,
Mais, dans l'train qui m'en ramène,
Les copains (minc' d'aristos !)
M'ont repassé des totos.

Le second dit d'un'voix grise :
« Moi, j'ai rien pris en wagon,
Mais, dans l'train de Mézidon
J'ai dû m'asseoir par méprise
Sur un nid de p'tits scorpions,
Car je suis plein de morsures. »

L'dernier dit d'une voix amère :
« Moi, j'rapport' de la Cité
Un fléau plus redouté
Que vos parasit's vulgaires :
Ces Messieurs du Boulevard
M'ont foutu le sal'Cafard ! »

Comme ils étaient très malades,
Le toubib qu'ils allèr't voir
Au premier dit : « Savon noir. »
Au second il dit : « Pommade. »
Au malade du cafard
Il conseilla le pinard.

Mais le cafard est tenace ;
Le poilu s'mit au pinard,
Il s'enfila quart sur quart,
Mais ce fut inefficace.
Et mêm' plus il en buvait,
Plus son état s'aggravait.

....

Or voilà que le soir même
La mitraille rappliqua.
Avec un' fureur extrême
Nos poilus, fiers et vaillants,
Culbutèr'nt les assaillants.

Après cette chaude affaire
Dont le succès fut brillant
Ils s'embrassaient, en riant,
Confiants comme naguère.
Quant au terrible cafard,
Il n'était plus nulle part.

Le chef de ces intrépides
Leur dit alors, triomphant :

« C'est la POUDRE, mes enfants,
Le meilleur insecticide...
V'là pourquoi ceux de Paris
Ne seront jamais guéris. »

Un roman feuilleton couronne cette plaisante gazette, très appréciée au front. Le roman actuel : *Les Clystères de New-York* est désopilant. Des croquis semés çà et là ornent agréablement cette publication que les amateurs rechercheront.

§

La rue Berton est une vieille rue située entre les quartiers de Passy et d'Auteuil. Sans la guerre elle aurait disparu ou du moins serait devenue méconnaissable.

La municipalité avait décidé d'en modifier l'aspect général, de l'élargir et de la rendre carrossable.

On eût supprimé ainsi un des coins les plus pittoresques de Paris.

C'était primitivement un chemin qui des berges de la Seine montait au sommet des coteaux de Passy à travers les vignobles.

La physionomie de la rue n'a guère changé depuis le temps où Balzac la suivait lorsque, sortant de chez lui pour échapper à quelque importun, il allait prendre la patache de Saint-Cloud qui l'amenait à Paris.

Le passant qui du quai de Passy remarque la rue Berton n'aperçoit qu'une voie mal tenue, pleine de cailloux et d'ornières et que bordent des murs ruineux, clôture à gauche d'un parc admirable et à droite d'un terrain qui a été destiné par ceux qui le possèdent pour des fins diverses et bien singulières. Une partie est aménagée en jardin ; ailleurs se trouve un potager ; il y a encore des matériaux et d'une grande porte donnant sur le quai part un large chemin sablé qui mène à un grand théâtre en bois. Monument bien imprévu à cet endroit et que l'on appelle la salle Jeanne d'Arc. Des lambeaux d'affiches déjà anciennes montraient, en 1914, qu'une fois, il y avait peut-être quelque cinq ou six ans, *la Passion de N. S. Jésus-Christ* y avait été représentée. Les acteurs, c'étaient peut-être des gens du monde et vous avez peut-être rencontré dans un salon le Christ d'Auteuil ; un baron de la Bourse converti y joua peut-être à la perfection le rôle ingrat de ce saint caïnite, Judas, qui commença par la finance, continua par l'apostolat et finit en sycophante.

Mais que le passant entre dans la rue Berton, il verra d'abord que les murs qui la bordent sont surchargés d'inscriptions, de *graffiti*, pour parler comme les antiquaires. Vous apprendrez ainsi que Lili d'Auteuil aime Totor du Point du Jour et que pour le marquer elle a tracé un cœur percé d'une flèche et la date 1884. Hélas ! pauvre Lili, tant d'années écoulées depuis ce témoignage d'amour doivent avoir

guéri la blessure qui stigmatisait ce cœur. Des anonymes ont manifesté tout l'élan de leurs âmes par ce cri profondément gravé : *Vive les Ménesses !*

Et voici une exclamation plus tragique : *Maudit soit le 4 juin 1903 et celui qui l'a donné.* Les graffittes patibulaires ou joyeux continuent ainsi jusqu'à une construction ancienne qui offre, à gauche, une porte cochère superbe flanquée de deux pavillons à toiture en pente ; puis on arrive à un rond-point où s'ouvre la grille d'entrée du parc merveilleux qui contient une maison de santé célèbre, et c'est là que l'on trouve aussi l'unique chose qui relie — mais si peu, puisque la poste est très mal faite — la rue Berton à la vie parisienne : une boîte à lettres.

Un peu plus haut, on trouve des décombres au-dessous desquels se dresse un grand chien de plâtre. Ce moulage est intact et je l'ai toujours vu à la même place, où il demeurera vraisemblablement jusqu'au moment où les terrassiers viendront modifier la rue Berton. Elle tourne ensuite à angle droit et, avant le tournant, c'est encore une grille d'où l'on voit une villa moderne encaissée dans une faille du coteau. Elle paraît misérablement neuve dans cette vieille rue et, dès le tournant, la rue apparaît dans toute sa beauté ancienne et imprévue. Elle devient étroite et un ruisseau court au milieu, et par-dessus les murs qui l'enserrent ce sont des frondaisons touffues qui débordent des jardins, toute une végétation luxuriante qui jette une ombre fraîche sur le vieux chemin.

Des bornes de place en place se dressent contre les murs et au-dessus de l'une d'elles on a apposé une plaque de marbre marquant que là se trouvait autrefois la limite des seigneuries de Passy et d'Auteuil.

On arrive ensuite derrière la maison de Balzac. L'entrée principale qui mène à cette maison se trouve dans un immeuble de la rue Raynouard. Il faut descendre deux étages et, grâce à l'obligeance de M. de Royaumont, conservateur du musée de Balzac, on peut sinon descendre l'escalier même que prenait Balzac pour aller rue Berton et qui est maintenant condamné, du moins prendre un autre escalier qui mène dans la cour que devait traverser le romancier et passer sous la porte qui le faisait déboucher dans la rue Berton.

On arrive après cela à un lieu où la rue s'élargit et où elle est habitée. On y trouve une maison adossée contre la rue Raynouard et qui la surplombe. Une vigne grimpe le long de la maison et dans des caisses poussent des fuchsias. A cet endroit un escalier très étroit et très raide mène rue Raynouard en face de la neuve voie qui est l'ancienne avenue Mercédès, nommée aujourd'hui avenue du commandant Bonnet, et qui est l'une des artères les plus modernes de Paris.

Mais il vaut mieux suivre la rue Berton qui s'en va mourant entre deux murs affreux derrière lesquels ne se montre aucune végéta-

tion jusqu'à un carrefour où la vieille rue rejoint la rue Guillou et la rue Raynouard, en face d'une fabrique de glace qui grelotte nuit et jour d'un bruit d'eau agitée.

Et ceux qui passent rue Berton au moment où elle est la plus belle, un peu avant l'aube, entendront un merle harmonieux y donner un merveilleux concert qu'accompagnent de leur musique des milliers d'oiseaux, et, avant la guerre, palpitaient encore à cette heure les pâles flammes de quelques lampes à pétrole qui éclairaient ici les réverbères et qu'on n'a pas remplacées.

La dernière fois qu'avant août 1914, j'ai passé rue Berton c'était il y a bien longtemps déjà et en compagnie de René Dalize, de Lucien Rolmer et d'André Dupont, tous trois morts au champ d'honneur.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant l nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Dr Edm. Dupuy : *L'Au-delà de la vie* ; Vigot frères. 4 »

Littérature

Sotiris Skipis : *Au commencement était l'action*. Préface de Philéas Lebesgue ; Figuière. » »

Pierre Varenne ; *Le bon gros Saint-Amant* ; Lecerf fils, Rouen. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Les Batailles de la Marne, par un officier d'état-major allemand. Avec un croquis du champ de bataille. Trad. de l'allemand par Th. C. Buyse. Avec une étude critique de Joseph Reinach ; Van Œst. 3 »

Auguste Boppe : *A la suite du gouvernement belge*. Avec une carte itinéraire ; Bossard. 3 »

Les Cahiers belges ; Van Œst.

N° 3 : *Le Chiffon de papier*, par Jean Massart. 0 60

N° 4 : *L'Armée et la Nation*, par Memor. 0 60

N° 5 : *Le Soldat belge peint par lui-même*, par H. Davignon. 0 60

N° 6 : *Le Testament politique du général Von Bissing*, par F. Passelecq. 0 60

A. Chassin : *Les Prisonniers de guerre français internés en Suisse*. Préface de Maurice Barrès ; Plon. 2 »

Max Deauville : *Jusqu'à l'Yser* ; Calmann-Lévy. 3 50

Le Dossier diplomatique de la question belge ; Van Œst. 4 »

Raymond Genty : *La flamme victorieuse* ; Berger-Levrault. 3 50

Les grands jours de France en Amérique. Avec préface de René Viviani ; Plon. 3 50

Simpol : *Ligne des Lignes*. Impressions d'un combattant ; Est Républicain, Nancy. 0 50

Justin Wallon : *Une cité belge sur la Tamise* ; Libr. moderne, Londres. » »

Poésie

Sylvain Pitt : *Terre de mon pays* ; Cahiers vaudois. » »

Fritz R. Vanderpyl : *Mon chant de guerre* ; La Belle édition. » »

Publications d'art

L'Album Zislin, dessins de guerre. Préface de H. Galli ; Berger-Levrault. 3 50

Sociologie

Le Traitement des Arméniens dans l'empire ottoman, 1915-1916, Avec une préface du Vicomte Bryce ; Impr. moderne, Laval. 2 50

Varia

Marcel Fosseyeux : *L'Assistance publique au milieu du XVIe siècle;* Paris. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Edgar Degas. — L'Origine du Cubisme. — Suicide d'un auteur dramatique anglais. — La Crise du papier en Allemagne. — Mots nés de la Guerre. — Les Persécutions autrichiennes et bulgares contre la littérature serbe. — Odorisio Piscicelli. — La Chanson de Bolo-Pacha. — Les Maisons romaines. — La Malibran à Milan. — Décalogue espagnol. — Patates. — Une réincarnation de Caligula. — Le chef-d'œuvre de Mistral traduit en catalan. — Les Slaves et la Guerre. — Superstitions sud américaines. — Le Sculpteur du fétiche Hindenburg. — Pour la repopulation. — L'Origine du drapeau tricolore italien. — Le Behaïsme. — Le Chameau absolu.

Mort d'Edgar Degas. — Le peintre Degas est mort la nuit du 26 au 27 septembre après une courte maladie dans son domicile du 6 boulevard de Clichy, à l'âge de 83 ans.

Hilaire-Germain-Edgar Degas était né à Paris le 19 juillet 1834. Il appartenait à une famille aisée de Paris. Il entreprit de faire ses études de droit. Mais au lieu de suivre les cours, le jeune Degas préférait aller au Louvre copier les Primitifs. On lui doit de belles copies de Ghirlandajo, de Giorgione, de Clouet, d'Holbein. Il voit Ingres et l'admire jusqu'à sa mort, recueillant de ses œuvres. C'est ainsi qu'il possédait le calque de *la Famille Forestier* qu'Ingres envoya de Rome à son père à Montauban et que Degas reçut du neveu d'Ingres, M. Guille. Il avait encore le portrait de *M. de Norvins*, historien de l'Empereur, deux portraits de M. et Mme Leblanc, peints en 1822 et 1823, et l'importante peinture qu'est le *portrait de M. le marquis de Pastoret* (1827).

Le jeune Degas reçoit l'enseignement d'Ingres par Lamothe qui l'incite à copier scrupuleusement les réalistes florentins et lombards. Il va aussi aux Hollandais et pour la composition il s'attache au Poussin.

On le confond alors avec les impressionnistes qu'il fréquentait au café Guerbois, mais qu'il ne suivait pas dans « l'atelier de plein air », préférant peindre chez lui, cherchant le caractère dans la vie moderne. Se limitant longtemps à la copie des maîtres, il n'aborda la nature que dans les dernières années de l'Empire.

Il restera définitivement acquis à l'école impressionniste à laquelle le rattachent un sentiment moderniste du caractère et aussi un sentiment personnel et neuf de la lumière. Degas trouva sa véritable expression dans le pastel, auquel il demeura désormais fidèle. Il se défendait d'être un novateur, le mot même d'impressionniste lui était en horreur et cependant quoi de plus impressionniste, de plus hasardeux même que ces monotypes où la couleur s'étale de façon inattendue ? Et cet artiste si sûr de son métier, est plus impressionniste dans son métier même que dans le sentiment qu'expriment ses tableaux.

Depuis longtemps, l'élite s'était attachée au maître des danseuses. Le

Luxembourg et le Louvre contenaient de ses ouvrages, lorsque, en 1912, son nom devint soudain populaire quand une de ses œuvres : *Danseuses à la barre*, atteignit le demi-million à la vente Rouart.

Les uns depuis longtemps déjà plaçaient Degas au premier rang des peintres modernes et en faisaient le maître de l'intimisme. Pour les autres, malgré la sûreté et la précision de l'observation, il n'est qu'un satiriste dont les danseuses, les blanchisseuses et les jockeys sont cependant, à tout prendre et malgré la tristesse qu'on y veut démêler, une évocation rudement poétique de la vie moderne. Les masques du théâtre italien ne sont pas moins de la satire, de l'observation aiguë et de la poésie, et y a-t-il rien de plus triste, de plus drôle et de plus poétique que le personnage de Pierrot ? Degas, cet artiste misanthrope, misogyne et particulièrement caustique n'en est pas moins l'un des représentants les plus délicats de la grâce cultivée et de la légèreté au XIXe siècle.

N'y a-t-il pas en lui quelque chose qui rappelle l'art si cultivé et si dépouillé de Stéphane Mallarmé, autre amant de la danse ?

On cite de Degas mille traits d'esprit et de grand caractère. On ne sait comment choisir. Ils sont trop.

Degas avait une grande amitié pour Manet ; c'est ainsi qu'il racheta à sa veuve les études d'atelier de Manet et les brûla pour qu'elles ne fissent aucun tort à sa mémoire.

Devenu presque aveugle à la fin de sa vie, il ne peignait plus guère. Ceux qui ont connu des modèles de Degas vous disent comment il les *voyait* pour ainsi dire par le toucher, ses faibles yeux ne suffisant pas à son souci de précision.

Le déménagement de son atelier de la rue Victor Massé, où il était demeuré si longtemps, avait vivement affecté le maître. Il restait rarement chez lui désormais et peu de temps avant la guerre, on le rencontrait dans les quartiers les plus lointains de Paris, agitant sa canne en traversant les rues pour effrayer les chevaux ou avertir les cochers. Il était d'une grande taille et marchait assez vite, un peu courbé, un foulard autour du cou.

Edgar Degas, sans mériter le surnom d'hypocondre, avait pour ce qui l'entourait un certain mépris. Il ne fréquentait pour ainsi dire personne et vivait seul avec ses souvenirs. Spirituel comme on ne sait l'être qu'en France, plusieurs de ses mots à l'emporte-pièce resteront et méritent de rester. Son dernier serait le « Ça vous allait mieux sous la Commune » qui, décoché il y a quelques mois à M. Forain en uniforme, prouve que l'âge n'avait nullement affaibli les facultés de ce maître au talent si français et si robuste, au génie si délicat.

§

L'Origine du Cubisme.

Paris, le 22 septembre 1917.

Mon cher Directeur,

Le 1er juillet 1917, M. Gustave Kahn écrivait à propos du cubisme dans *le Mercure de France* quelques lignes qui peuvent jeter le doute sur l'origine de cette école de peinture qui serait espagnole : « Si le cubisme vient de Picasso », etc.

Tout le mérite de cette « création » — si mérite il y a — revient sans

que cela puisse être contesté à Pablo Picasso et à Georges Braque. Ce sont les véritables « créateurs » d'une école qui pourrait être qualifiée par conséquent de franco-espagnole ou plus simplement de latine.

Il est vrai que depuis la guerre elle s'est étendue au point qu'il s'en faudrait de peu qu'on pût l'appeler cosmopolite si sa latinité ne s'était encore une fois affirmée par l'absorption importante qu'elle a faite de certains éléments qui ont joué un rôle du premier ordre dans la création du futurisme italien. Il est juste par conséquent qu'on appelle latine une école dont les principaux adeptes sont Français, Espagnols et Italiens. De toute façon, elle est née sur le sol français et les artistes qui la composent travaillent à Paris, ce qui fait que le qualificatif de parisienne ne lui irait pas mal.

Sans mandat pour relever l'assertion de M. Gustave Kahn, je n'eusse point jugé nécessaire d'apporter mon témoignage de spectateur impartial, si je n'avais vu que le dilemme proposé par l'éminent critique d'art du *Mercure de France* avait été reproduit par différentes publications et notamment *l'Affranchi* du 20 septembre 1917.

J'ai pensé qu'à cette occasion, il était utile de préciser le rôle d'artistes si remarquables dont l'un, le sous-lieutenant Georges Braque, blessé à la tête et trépané, vient justement de recevoir la croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre avec palme.

Entre frères d'armes, on se doit de ces services où la justice trouve son compte.

Au demeurant, si la religion de M. Gustave Kahn ne se trouvait pas suffisamment éclairée, il lui serait facile de se renseigner auprès de peintres tels que MM. Henri-Matisse, Maurice De Vlaminck, André Derain, Juan Gris ; ou auprès d'écrivains d'art comme André Salmon, Maurice Raynal, etc., qui ont pour ainsi dire assisté à la naissance de l'école cubiste.

Veuillez recevoir, etc.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

§

Suicide d'un auteur dramatique anglais.— Les falaises de l'Angleterre jouent un rôle important dans les annales de l'assassinat et du suicide. Des chutes mystérieuses ont donné lieu à des procès retentissants ; et, tous les ans, un nombre élevé de personnes, dégoûtées de l'existence, grimpent sur quelque falaise, pour faire de là le grand saut dans l'infini. Le poète John Davidson disparut de cette façon, il y a quelques années, et, récemment, le 17 août dernier, l'auteur dramatique Hubert Henry Davies disparaissait dans des conditions non moins mystérieuses. Mr Davies avait de nombreux amis qui n'ont pas appris sans regret le suicide de ce compagnon aimable et cordial. Dès le début de la guerre, il était venu, pendant plusieurs mois, servir comme infirmier dans l'un des hôpitaux britanniques installés à Paris. Mais ses forces trahirent sa bonne volonté, et sa santé, assez peu solide, fut gravement compromise. Après de longs soins, il pouvait espérer un retour complet à la santé, et l'on prévoyait déjà le moment où il se remettrait au travail, lorsque, brusquement, sa disparition mit fin à une carrière qui n'avait guère connu que des succès. Né le 30 mars 1876, Davies partit de très bonne heure aux Etats-Unis où il devint journaliste,

en même temps qu'il écrivait des farces vaudevillesques pour les théâtres de San-Francisco.

Il rentra en Angleterre en 1901, et c'est en 1903 qu'il connut son premier succès ; depuis lors, il donna presque tous les ans une de ces comédies légères qui furent accueillies par le public avec une constante faveur. Ses interprètes étaient toujours des artistes aimés du public et il donnait à ses personnages les caractéristiques qui pouvaient le mieux mettre en valeur le talent et les dons particuliers des divers acteurs pour qui il composait ces pièces. Ses dernières comédies indiquaient une certaine tendance à voir la vie sous des couleurs plus sombres. Elles n'en étaient pas moins pleines d'esprit et révélaient cette perception de l'esprit comique dont Meredith faisait si grand cas.

Elles avaient ce sens rare du tragique qui s'exprime souvent dans les situations les plus drôles et dans les réflections les plus risibles. Il est difficile de savoir si, moins soucieux des succès d'argent, il aurait évolué vers une production plus sérieuse qui lui aurait donné une place différente dans l'histoire du théâtre anglais. Il est parti un matin pour une promenade sur les falaises de Robin Hood's Bay, sur la côte du Yorkshire, et on ne l'a plus revu. — H.-D. D.

§

La Crise du papier en Allemagne. — Une ordonnance publiée par le *Reichsanzeiger* vient de limiter l'emploi du papier utilisé pour l'impression en Allemagne. D'après les dispositions de cette ordonnance, à partir du 1er octobre et jusqu'au 31 décembre 1917, les éditeurs ne pourront disposer que de 55 o/o de la quantité de papier qu'ils employaient pendant la période correspondante de 1916 pour l'impression des livres, ouvrages de musique, périodiques et recueils de tous genres.

La mesure restrictive du gouvernement impérial sera particulièrement sensible aux éditeurs d'ouvrages d'étrennes qui depuis trois ans s'étaient livrés sans entraves à leur industrie.

§

Mots nés de la Guerre.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le nº du *Mercure* daté du 1er juillet que Paname est un mot né de la guerre. C'est une erreur, et la guerre a créé moins de mots qu'on ne le croit : elle n'a créé ni Paname, ni poilu, ni le pluriel « bonhommes », ni mouscaille, ni bien d'autres mots encore. J'ai entendu le mot Paname aux Halles en 1903 pour la première fois, et je suis persuadé qu'il a été créé par les maraîchers des environs de Paris.

UN LECTEUR.

§

Les Persécutions autrichiennes et bulgares contre la littérature serbe. — On sait que les Autrichiens se livrent en Serbie à une entreprise de dénationalisation qui est bien l'un des efforts les plus criminels et les plus singuliers de cette guerre. C'est ainsi que le culte orthodoxe est combattu de la façon la plus violente, la plus honteuse parfois et la moins dissimulée en faveur de la religion catholique, ce qui explique jusqu'à un

certain point le silence prudent que le pape a cru devoir conserver à propos de la Serbie dans sa note aux chefs des Etats belligérants.

La langue nationale est persécutée comme la religion. L'alphabet cyrillique, étant considéré comme une des caractéristiques de la langue serbe, est sévèrement prohibé.

Dans les villes, les noms des rues ont été transcrits en lettres latines. Cette persécution s'étend du reste à la littérature nationale. On a confisqué partout les recueils de chants nationaux et il y a des peines sévères pour ceux qui les cachent. Comme ces chants ne contiennent rien contre l'Autriche et narrent seulement la lutte des Serbes contre les Turcs, il est clair que leur prohibition n'a pour but que de détruire toute manifestation de l'esprit national serbe; on a prohibé également les œuvres poétiques de B. Raditchevitch et celles de Y. Yovanitch Ymay, tous deux sujets hongrois, dont les chants se répandirent librement pendant plus de cinquante ans parmi les Serbes d'Autriche-Hongrie; ces œuvres n'ont été mises à l'index que parce qu'elles étaient écrites en langue serbe.

Dans cette lutte contre la langue nationale, les Bulgares vont plus loin encore que les Autrichiens; ils brûlent livres et manuscrits serbes, n'épargnant pas même les registres et les archives des églises et des tribunaux.

Le ministre du commerce bulgare a un peu modifié ces mesures de vandalisme en donnant l'ordre de transporter désormais les livres et les manuscrits serbes à l'imprimerie nationale de Sofia pour être transformés en pâte à papier.

Les Bulgares, avec une rage insensée, ont encore détruit les monuments historique de la Serbie que la domination turque avait respectés. On a supprimé toutes les inscriptions des églises et des couvents où il était question des Souverains serbes.

Les Bulgares ont été jusqu'à forcer les Serbes à changer la désinence *itch* de leurs noms en *off*, qui est la désinence des noms de familles bulgares.

§

Odorisio Piscicelli. — 1917 qui a vu mourir tant de gens illustres voit creuser dans les arts un trou profond avec la mort du père Odorisio Piscicelli, descendant d'une des plus illustres et plus antiques familles napolitaines. Il était entré à dix-neuf ans dans l'ordre de Saint-Benoît. Il fonda l'établissement typographique de Monte Cassino. On lui doit la *Paleografia Artistica di Monte Cassino*, éditée de 1876-1877, les *Miniature nei codici cassinesi* (1887), les *Saggi di scrittura notarile*, les *Pitture cristiane del IX secolo della Badia di S. Vincenzo del Volturno* (1896).

Esprit éminemment latin, il racontait avec douleur, peu de jour avant sa mort, les dommages que l'occupation allemande avait fait subir à l'Abbaye dont il avait été quelque temps l'abbé.

« Nous autres moines, disait-il encore, nous travaillons et nous produisons dans l'ombre. »

Et ce savant modeste et actif est mort dans l'ombre du cloître où il vivait

§

La Chanson de Bolo-Pacha. — Quelqu'un qui a connu autrefois Bolo-Pacha, inculpé actuellement d'intelligence avec l'ennemi, raconte

qu'au temps où cet aventurier était encore à Marseille, il se plaisait à chanter une ritournelle italienne fameuse et répandue encore aujourd'hui dans toute la péninsule. C'est un chant populaire toscan déjà connu à la fin du XVI[e] siècle. On le trouve dans le recueil de Tigri et on peut le traduire comme il suit :

Je voudrais mourir d'une toute petite mort,
Mort le soir, vivant le matin ;
Je voudrais mourir et ne voudrais pas mourir,
Je voudrais voir qui me pleure et qui rit ;
Je voudrais mourir et ne voudrais pas la mort ;
Je voudrais savoir qui me pleure le plus fort,
Je voudrais mourir et être à la fenêtre;
Je voudrais voir qui coudra mon linceul ;
Je voudrais mourir et être sur l'escalier,
Je voudrais voir qui m'apporte le cercueil ;
Je voudrais mourir et pouvoir encore hausser la voix,
Je voudrais voir qui me porte la croix...

Ce mélancolique *Vorrei morire*, Bolo-Pacha doit le répéter aujourd'hui sur un ton plus lugubre qu'autrefois. Ce manieur de millions d'origine plus ou moins louche laissait ainsi et laisse peut-être encore sa fantaisie errer dans les régions qui confinent aux songes.

§

Les Maisons romaines. — M. Gino Calza rappelle quelques usages des maisons de la Rome antique.

Inquilinus était le locataire et *dominus* le propriétaire; *vicinus* celui qui habitait dans le même *vicus*, c'est-à-dire dans le même groupe de maisons. *Conducere* équivalait à prendre en location et *locare* à donner en location, d'où les deux contractants, le *locator* et le *conductor*, dont les rapports étaient fixés par la *lex conductionis* ou contrat de location. *Insula* était le nom générique de la maison de rapport et *cenaculum* l'équivalent de notre appartement, qui n'était pas toujours loué entièrement à une personne. De là vient que prospérait à Rome le métier de sous-louer : *Cœnacularia exercere*. Le payement se faisait anticipé à l'année ou au semestre, sauf en cas de rupture du contrat, quand par exemple le propriétaire ne remettait pas à neuf les portes ou fenêtres trop gâtées (*ostias fenestrasque nimium corruptas locator non restituat*). Le déménagement (*migratio*) se fait à une date déterminée, les *Calendae Quintilii* (premier juillet).

§

La Malibran à Milan. — *Peut-être est-il bien tard...* La dernière fois que la Malibran fut à Milan, on lui fit une véritable apothéose.

Les chroniqueurs du temps rapportent que le public, qui raffolait de la Malibran, dépouilla tous les jardins de Milan pour amasser la pluie de fleurs sous laquelle sembla disparaître la grande artiste.

La Malibran dit adieu aux Milanais avec *la Norma* et, durant le premier acte, fut rappelée en scène seize fois et cela, selon la plus ancienne tradition, constituait un fait inouï dans les annales des théâtres italiens.

Au second acte, la Malibran transporta le public qui manifesta son admiration si tumultueusement que le chef de la police dut venir en personne rétablir le calme. Mais ses efforts furent vains. L'autorité supérieure inter-

vint alors et le principal magistrat de Milan déclara, après avoir obtenu un instant de silence, que si le public ne cessait ses manifestations il ferait évacuer la salle.

Dans toute l'histoire du théâtre, ce fut, croyons-nous, la seule fois qu'on ait interdit d'applaudir une artiste par mesure d'ordre public.

§

Décalogue espagnol. — *Et se jetant de loin un regard irrité,* les nations mourront-elles chacune de son côté? La xénophobie gagnerait-elle l'Espagne ou ne s'agit-il que de patriotisme bien entendu? Voici les Commandements que nous avons pu lire dans l'organe militaire espagnol *Ejercito y Armada :*

Tout bon patriote doit avoir toujours présent à la mémoire :

I. Dans les choses les plus insignifiantes ne perds pas de vue les intérêts de tes compatriotes et de ta patrie.

II. Quand tu achètes un produit étranger, tu diminues la fortune de ta patrie.

III. Tâche que ton argent profite aux industries et aux ouvriers espagnols.

IV. En territoire espagnol, n'use point de machines ni d'outils étrangers, quand il y en a d'espagnols.

V. N'use ni de viandes ni de graisses étrangères pour ne pas faire tort à l'élevage espagnol.

VI. Ecris sur papier espagnol, avec plume espagnole et sèche avec du buvard espagnol.

VII. Ne te vêts qu'avec des étoffes espagnoles, n'achète que des chapeaux et des chaussures espagnols.

VIII. La farine espagnole, les fruits espagnols et le vin espagnol sont ceux que tu dois toujours préférer.

IX. Ni boissons, ni mets, ni opinions, ni usages, ni éloges qu'au point de vue espagnol.

X. Que la propagande étrangère ne te fasse pas te départir de ces sages préceptes, car tu dois coopérer à la richesse nationale par tous les moyens légitimes.

§

Patates. — M. Cain racontait l'autre jour aux lecteurs du *Temps* les débuts en France de la « parmentière », comme on disait sous Louis XVI.

Autorisons-nous de son exemple pour esquisser la préhistoire un peu moins connue du précieux tubercule chez nos ennemis, au temps du vieux Fritz.

C'était en 1745, année de disette en Poméranie. Le grand Frédéric ayant envoyé un tombereau de pommes de terre à la ville de Kolberg, tous les possesseurs de jardins de la ville reçurent en partage ce royal cadeau. Le roi de Prusse n'avait pas manqué de joindre à son envoi la manière de s'en servir, et il en fut donné lecture publiquement aux habitants de Kolberg.

Mais les Poméraniens avaient déjà la tête dure, et, comme dit le proverbe prussien : « Ce que le paysan ne connaît pas, il n'en mange pas ! »

Les pommes de terre royales furent jetées au vent.

L'année suivante, le roi, qui n'était pas moins têtu que ses sujets, réitera son cadeau ; mais au lieu d'une simple instruction, il le fit accompagner de jardiniers de Potsdam connaissant la culture des patates, et chargés d'en surveiller la plantation. (L'histoire n'ajoute pas si les jardiniers n'étaient pas eux-mêmes surveillés par quelques escouades de grenadiers.) On obtint ainsi quelques résultats : les Poméraniens se décidèrent peu à peu à goûter aux Kartoffeln, puis à en planter.

De Poméranie, celles-ci furent importées en Suède ; mais Linné, le grand Linné, déclara que, appartenant à la famille des Solanées, la pomme de terre ne pouvait être qu'un poison.

Or, en 1762, l'armée suédoise cantonnée en Poméranie y ayant pris goût, les soldats en plantèrent à leur retour en Scandinavie.

Mais il n'en allait pas partout de même qu'en Poméranie : dans la Nouvelle Marche, il fallut imposer la pomme de terre par des dragonnades ; il y eut chez les paysans une « guerre des pommes de terre », qui ne se termina qu'en 1770-71, lorsque la cherté des vivres persuada le peuple, mieux que les dragonnades et les prédications des pasteurs, qui avaient reçu l'ordre de faire de la propagande en faveur de la pomme de terre.

La faim est parfois bonne conseillère.

§

Une réincarnation de Caligula. — Il est bien curieux de relire parfois des vieux magazines... Dans un article de Stead, *The Kaiser as peace emperor*, de mars 1907 on lit :

Un des disciples les plus convaincus d'Allan Kardec me dit l'autre jour : Le Kaiser est une réincarnation de Caligula. Je le sais positivement.

Cette affirmation qui pouvait paraître singulière en 1907 ne le paraîtra plus guère en 1917.

On aimerait que le disciple d'Allan Kardec qui *savait* nous donnât quelques détails touchant cette singulière incarnation connue de lui et dont la véracité allait apparaître aussi incontestablement moins de dix ans après l'affirmation.

§

Le Chef-d'œuvre de Mistral traduit en catalan. — L'institut de la langue catalane a incorporé au catalan le chef-d'œuvre de Mistral, *Mireille*. La traduction catalane de Maria A. Saloà place la figure du poète de Maillane dans la galerie des classiques indiscutables pour les Catalans qui peuvent ainsi joindre sous la même guirlande fleurie Mistral à Verdaguer, le poète de *l'Atlantide*.

On sait au reste en quelle estime mutuelle se tenaient le poète de la Provence et celui de la Catalogne.

§

Les Slaves et la Guerre. — Une curieuse anecdote rapportée par l'historien byzantin Théophile démontre que les ancêtres des Slaves n'étaient pas très aptes à la guerre.

En voici la substance :

La neuvième année du règne de l'empereur Maurice (590), l'armée grecque, occupée en Thrace par les préparatifs d'une guerre contre les Avares, fit prisonniers trois inconnus qui au lieu d'armes avaient des guitares.

Interrogés par l'Empereur qui voulut savoir à quelle nation ils appartenaient et quelle chose ils venaient faire en Grèce, il répondirent qu'ils étaient Slaves, que le Khan des Avares avait obtenu de leurs princes un contingent de milices auxiliaires contre les Grecs, mais qu'à cause de la distance, ces milices n'ayant pas été envoyées, leurs princes, pour s'excuser, les avaient délégués tous trois en qualité d'ambassadeurs auprès du roi des Ava-

res, et que ce roi voulant, contrairement à tout droit, les retenir prisonniers il s'étaient évadés et venaient implorer l'hospitalité grecque.

Ils ajoutèrent qu'ils étaient inhabiles au métier des armes, que leur pays ne produisait pas de fer et que l'on y vivait tranquillement, préférant aux fanfares guerrières le son langoureux des guitares.

Aujourd'hui encore, il semble qu'au moins pour ce qui concerne les Russes on puisse répéter ce qu'a dit le poète tchéco-slave Kolar : « Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, le Slave l'est parmi les nations. »

Cependant, malgré les balalaïkas russes, Serbes, Polonais, Tchèques, Cosaques donnent de vigoureux démentis aux récits de l'historien byzantin.

§

Superstitions sud-américaines. — Dans la région du Haut-Parana, les superstitions les plus singulières vivent parmi les descendants de la métisation d'Indiens et d'Espagnols au XVIe siècle qui parlent le guarani.

Le *Payé* est un gris-gris, une amulette qui peut être faite de matières très diverses. Le *Payé* est presque toujours personnel et fabriqué dans un certain but et n'est pas d'usage général comme les mascottes européennes.

On y retrouve comme *Payé* l'aimant auquel il faut donner à manger. Cette superstition a été signalée comme existant encore en Italie. Dans la composition de certains *Payé* entre l'eau bénite et l'on suppose de ce fait que le *Payé* est baptisé. C'est ainsi que le *Payé* de l'amitié consiste en une pièce de monnaie d'argent trempée dans l'eau bénite et qui, en circulant, vous procure l'amitié de tous ceux qui touchent la pièce.

Contre les blessures d'armes à feu on emploie un *Payé* appelé *Curuzu Yegüa*, fait d'une croix en mie de pain placée d'abord dans un cimetière sur la tombe d'un homme assassiné.

Il y a encore des talismans pour se rendre invisible où joue un rôle l'oiseau appelé Tingazou. Pour avoir l'amour d'une femme intraitable, il suffit de lui écrire le vendredi avec la septième plume de l'aile gauche de l'oiseau Outoutaou (nyctibius cornutus).

Beaucoup de ces superstitions sont relatives au jeu qui forme une des occupations principales de ces Indiens. Il y a aussi des sortilèges thérapeutiques et bien d'autres. A tout prendre, les Indiens dont il s'agit ne sont peut-être pas plus superstitieux que les Visages Pâles européens qui, pour la superstition, ne le cèdent à aucune peuplade.

§

Le Sculpteur du fétiche Hindenburg. — Les Allemands mettent Hindenburg à toutes les sauces. Ils l'ont même mis à la sauce chicane et un curieux procès vient d'être plaidé à Berlin à propos du sinistre maréchal auquel les Berlinois viennent d'élever un arc de triomphe en ciment armé. Deux sculpteurs se sont pris aux cheveux pour la statue de bois qui doit être couverte de clous attestant les oboles apportées spontanément par les Allemands. Chacun de ces sculpteurs prétendait être l'auteur de ce fétiche imité de l'art nègre. Et le tribunal a décidé et proclamé : l'Hindenburg de fer (il est en bois, mais les Allemands l'appellent de fer, car il est destiné à être entièrement recouvert de clous) est du sculpteur Marshall.

§

Pour la repopulation. — Dans la *Review of Reviews,* le juge Henry Niel décrit le système commencé par lui à Chicago selon quoi on donne aux mères pauvres, veuves et abandonnées, assez d'argent pour entretenir leurs enfants au-dessous de quatorze ans, sous la surveillance d'employés spéciaux.

Le nouveau système a, en six ans, prospéré en Amérique où trente Etats de l'Union l'ont adopté. En dix ans, il aura complètement fait disparaître la plaie qu'est la pauvreté des enfants.

Aucune réforme sociale dans l'histoire du monde ne s'est répandue avec la rapidité de ces pensions maternelles qui ont remplacé les anciens et dégradants secours dus à la charité et aussi les établissements où les enfants pauvres étaient élevés loin de leur mère.

Avec la méthode du juge Henry Niel, grâce à l'application d'un principe d'humanité, la race est fortifiée, l'Etat économise son fonds humain et les enfants ont, avec la santé, la joie et l'amour maternel.

La méthode Henry Niel vaut qu'on l'étudie de près, même en France.

§

L'Origine du drapeau tricolore italien. — On pense généralement que le drapeau tricolore italien vert-blanc-rouge a été créé à l'occasion d'une conspiration d'étudiants universitaires parmi lesquels le martyr piémontais De Rolandi. Mais il faut renoncer à cette opinion. Le drapeau tricolore italien est l'imitation du drapeau tricolore français et naquit à Milan le 6 novembre 1796, quand Napoléon institua les milices lombardes pour qu'elles combatissent aux côtés des armées françaises. Le drapeau tricolore italien reçut sa consécration de drapeau national au congrès de Reggio Emilia, le 7 janvier 1797.

§

Le Behaïsme. — Selon son historien H. Dreyfus, le Béhaïsme n'est pas *une religion nouvelle,* mais bien *la religion renouvelée,* le seul terrain d'*entente possible entre les religions et la libre-pensée.* Ce mouvement a pris naissance de nos jours et présente déjà un développement considérable. Le Béhaisme est la suite du Babysme et c'est en 1862 que Béha-Oullah annonça la mission de remplacer le maître tué ou plutôt d'être le prophète, le grand prophète que le Bab avait annoncé. Béha-Oullah mourut à Saint-Jean-d'Acre en 1892; son fils Abdoul-Béha lui succéda. Aujourd'hui la grande majorité de la Perse est convertie au mouvement et des centres actifs existent dans les grandes villes d'Europe, d'Amérique et d'Asie pour la propagation des idées de libéralisme et de communion humaine qui sont la base de la doctrine, qui n'est pas métaphysique et ne connaît ni prêtres, ni dogmes, mais seulement des *prophètes*, qui sont tout simplement des *hommes* qui, par leur passé et leur condition morale, peuvent être voués au mépris des arrogants. Aucun signe autre que l'apparition d'une étoile nouvelle ne désigne donc le prophète. Celui-ci est un protestataire et un novateur, il attire la haine des hommes.

Une voix nouvelle vient de l'Asie. Déjà plusieurs pensent en Europe que la parole de Béha-Oullah ne contredit pas notre science moderne et est

assimilable pour nous, Européens, qui avons besoin de réconfort. N'est-il pas juste que ce réconfort nous vienne d'Asie comme il est déjà venu?

§

Le Chameau absolu. — Un docte Hollandais a publié jadis dans *Le Telegraaf* une parabole qui a déjà fait le tour du monde et est en train de le refaire. Elle est si amusante qu'il faut bien la rapporter, bien qu'elle ne rende pas entièrement justice aux Français. Un concours international avait été institué pour l'étude du Chameau. Trois concurrents se présentèrent : un Anglais, un Français et un Allemand.

L'Anglais consciencieusement alla en Afrique et durant de longs mois observa le chameau dans le désert. Il l'étudia à l'état de nature, recueillit une infinité, de notes et, en homme pratique, en résuma les points essentiels en deux ou trois pages simples et claires.

Le Français alla au Jardin des Plantes et au Jardin d'Acclimatation, visita les autres jardins zoologiques d'Europe et écrivit sur le chameau un livre substantiel, agréable et divertissant.

L'Allemand s'enferma dans son cabinet, se fit adresser tous les livres où paraissait même une seule fois la parole chameau et, grâce à un travail opiniâtre, compilant, réussit à mettre sur pied un ouvrage colossal en vingt volumes. Un volume entier était consacré au seul nom de chameau et le dernier contenait toutes les données statistiques de l'animal en question étudié depuis les temps les plus reculés jusque dans le lointain avenir. Et son œuvre achevée, l'Allemand l'intitula: *Le Chameau absolu.*

Le docte Hollandais n'a oublié qu'un point, c'est que, dans son petit livre, le Français avait certainement indiqué des points de vue nouveaux touchant le chameau et que ces points de vue aussitôt examinés de près par les Allemands donnèrent lieu là-bas à une industrie nouvelle dont les données avaient toutes été fournies par l'aimable Français.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Le Marché reste bien disposé dans l'ensemble et la fermeté s'est étendue à la [illegible]upart des groupes de la cote. Sur nos Rentes, on a observé des ventes en 3 o/o [illegible]rpétuel, vraisemblablement effectuées en vue du prochain emprunt ; le 5 o/o [illegible]t demeuré très ferme et en léger progrès à 88 fr. 30.

Les revers militaires subis par nos Alliés affectent différemment les Rentes [illegible]sses, et il est malaisé de discerner le pourquoi de la diversité des tendances, [illegible]lon qu'il s'agit de tel ou tel type d'emprunt. Le 4 o/o 1901, ainsi que le Conso-[illegible]lé 4 o/o 3e série perdent respectivement quelques fractions à 52 fr. 25 et [illegible] fr. 25, tandis que le 4 1/2 o/o 1909 paie de 59 à 62 fr. et que le 5 o/o 1906 [illegible]gne plus de deux points à 70 fr. 35. Le 3 o/o 1891 se relève fortement à [illegible]3 fr. 50.

Aux établissements bancaires, il y a eu encore un peu de tassement, ce com-[illegible]rtiment n'étant pas à l'heure actuelle compris dans ceux qui retiennent une [illegible]tention accaparée plus spécialement par les valeurs métallurgiques et de [illegible]outchouc.

Un peu de faiblesse encore sur nos actions de chemins de fer qui perdent de-[illegible]chef quelques points. Le Ministre des Finances qui vient d'être entendu par la [illegible]mmission du budget au sujet du relèvement des tarifs de chemins de fer, a [illegible]éclaré que le régime des conventions actuelles ne pourrait survivre à la guerre [illegible] que, si l'exploitation par les compagnies devait continuer, il faudrait que la [illegible]urée de leurs concessions soit prorogée. Elles ne pourraient pas, en effet, espérer [illegible]mprunter pour trente ans, ni surtout amortir en un si court délai, les capitaux [illegible]normes dont elles auront besoin après la guerre pour la remise en état des [illegible]éseaux.

Depuis le 1er octobre, les 195.000 actions nouvelles de Peñarroya sont cotées [illegible]us la même rubrique que les 97.500 actions anciennes et leur cours a rapide-[illegible]ent progressé au delà de 1400 francs.

Au groupe du cuivre, le Rio a passé de 1820 à 1850 fr. ; la Tharsis de 150 à [illegible]6 fr. — Montecatini reste demandé à 118 francs.

Les valeurs de plantations de caoutchouc ont généralement des cours en [illegible]ogrès ; les spécialistes envisagent, dit-on, pour ces titres, de bonnes perspec-[illegible]ves d'après-guerre.

LE MASQUE D'OR.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.